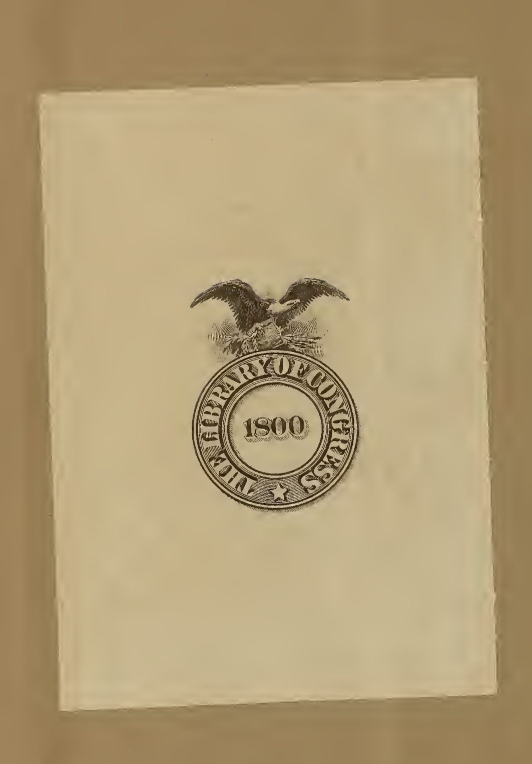

LIBRARY OF
CONGRESS


THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

QUINZE JOURS

A

LONDRES.

Je ne reconnaîtrai pour authentiques que les exemplaires qui porteront ma signature.

A. Eymery

DE L'IMPRIMERIE DE J.-B. IMBERT.

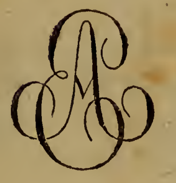
William Hunter

QUINZE JOURS
A
LONDRES,

A LA FIN DE 1815.

PAR M. ***

A. J. B. Defau



1869

PARIS.

ALEXIS EYMERY, Libraire, rue Mazarine, n° 30;
DELAUNAY, Libraire, Palais-Royal, galerie de bois.

1816.

QUINZE JOURS A LONDRES.

CHAPITRE Ier.

Je ne suis qu'à Douvres.

« Cela est impossible, monsieur ; absolument impossible ! Vous ne pouvez partir demain pour Londres. »

— » Et pourquoi cela, s'il vous plaît, monsieur ? »

— » C'est qu'il vous faut un passe-port. »

— » Eh ! monsieur, j'en ai un. Vous le tenez en main. Lisez. Puisque vous parlez le français, vous devez savoir le lire. »

— » Fort bien, monsieur ; votre passe-port est en règle, et sans cela on ne vous aurait pas délivré un permis de débarquement. »

Il est bon de remarquer ici que le paquebot

sur lequel j'avais fait la traversée était entré au port de Douvres à deux heures après midi; que ce n'était qu'à sept heures du soir que ce permis m'était arrivé, et que j'étais resté cinq mortelles heures sur le paquebot, où une espèce d'espion marin me laissait pourtant la liberté de me promener en long et même en large, car il ne faut pas oublier que j'arrivais sur une terre libre.

» Mais, continua-t-il, c'est un passe-port français; et pour que vous puissiez aller à Londres, ou dans quelque autre partie de l'Angleterre, il faut que l'*alien office* (le bureau des étrangers) vous envoie de Londres un passeport.»

— » Et cette formalité sera-t-elle bien longue? »

—» C'est l'affaire de trois jours; le temps d'écrire et d'avoir la réponse.—Maintenant, monsieur, pourquoi venez-vous en Angleterre? »

—» Pour le motif qui conduit en France tant d'Anglais à qui on n'a jamais fait pareille question. »

—» Enfin, monsieur, précisez votre réponse; il faut que je l'écrive. »

—» Il est vrai, monsieur, qu'elle n'est pas très-exacte, car je ne viens ici ni pour me

guérir du spleen que je n'avais point, mais que j'ai presque gagné en attendant cinq heures sur le paquebot la permission de débarquer; ni dans des vues d'économie, puisqu'il faut, dit-on, dépenser ici trois fois autant qu'en France, pour y être trois fois plus mal. J'y viens pour admirer les beautés de la ville de Londres; pour donner à ma cervelle française un peu de cet à-plomb qui caractérise les têtes anglaises; pour faire une connaissance plus particulière avec votre littérature, à laquelle je ne suis pas tout à fait étranger; pour.....»

—» Bien, monsieur, bien; je vois ce que c'est.» Et prenant une plume qui était passée derrière son oreille, suivant l'usage adopté par tous les Anglais qui savent écrire, l'interrogateur prononça en écrivant: « Voyage de plaisir et d'instruction.»—«Maintenant, monsieur, ajouta-t-il, qui connaissez-vous à Londres?»

—» Personne, monsieur.»

—» Personne! remettant la plume derrière l'oreille.» Eh! mais en ce cas, vous pouvez retourner en France: vous n'aurez pas de passe-port.

—» Que voulez-vous dire?»

—» Qu'il faut, pour que l'on vous délivre

un passe-port, qu'un Anglais, propriétaire et digne de confiance, aille déclarer à l'*alien office* qu'il répond de votre conduite morale et politique; et il faut que j'inscrive son nom dans mon rapport.»

Je me souvins qu'un membre de l'académie française m'avait donné une lettre de recommandation pour lord A***, membre de la société royale de Londres.

» Monsieur, lui dis-je, quoique je ne connaisse personne à Londres, j'y suis connu, et je compte, en y arrivant, descendre chez lord A***. »

—» Oh! monsieur, cela suffit. Lord A*** est un homme recommandable, estimé pour ses connaissances, respecté pour ses principes: un mot de lui à l'*alien office* suffira.» Et recourant une seconde fois à son oreille, il écrivit: « Connu particulièrement de lord A***. »

—« Comptez-vous rester long-temps en Angleterre? »

—» Aussi long-temps que je m'y amuserai.»

—» Mais encore? trois mois? »

—» J'ai bien peur de n'y pas rester si long-temps: le prologue me donne des craintes pour la pièce. Au surplus, mettez trois mois... cela ne m'obligera pas d'y rester tout ce temps? »

—» Vous partirez quand vous voudrez. Ce soir même je vais envoyer votre passe-port français à l'*alien office*, et dans trois jours j'aurai la réponse, c'est-à-dire mercredi.»

—» Maintenant, monsieur, pouvez-vous me faire remettre mes bagages ? Plus heureux que leur maître, ils n'ont pas eu besoin de permis de débarquement, et il y a cinq heures et demie que nous sommes séparés.»

—»Monsieur, il faut qu'ils soient visités. »

—» Cela est juste, monsieur, faites faire la visite. »

—» Impossible ! C'est aujourd'hui dimanche ; on ne fait ce jour-là aucune œuvre servile : il faut attendre demain matin. »

—» Puis-je au moins prendre un bonnet dans mon sac de nuit? »

—» Pas possible : on ne peut rien ouvrir. —J'ai l'honneur de vous saluer. »

Le lecteur a déjà vu que c'est à la douane de Douvres que la scène se passait. L'alguazil qui veillait sur moi m'y avait conduit aussitôt qu'il m'avait été permis de mettre pied à terre ; car c'est la première visite que vous êtes obligé de faire en débarquant. J'avais fait la plus belle traversée de Calais à Douvres, en moins de trois heures, par un temps superbe ; je n'avais pas eu le plus léger

ressentiment du mal de mer, quoique ce fût la première fois que je quittasse la terre ferme ; mais j'avais déjeûné à Calais à neuf heures du matin, il était près de huit heures du soir, et je me sentais vigoureusement travaillé par un appétit que l'air de la mer avait encore augmenté. Je priai donc un de ces hommes utiles et complaisans qu'on trouve, dans tous les pays, les bras croisés et le dos appuyé contre un mur, de me conduire à l'auberge de la diligence. Elle était à deux pas de la douane. Je crus payer généreusement mon *Cicerone*, en lui offrant un demi-shilling (12 sous); mais j'appris qu'un Anglais ne se dérange jamais pour moins d'un shilling, et il fallut doubler mon offrande.

On juge bien que ma première pensée fut pour le dîner ; je demandai la carte au garçon. J'avais encore la tête farcie d'idées françaises, et j'ignorais qu'en Angleterre la carte est au bout de la langue du garçon. Il ne fallait pas à celui-ci un grand effort de mémoire pour la retenir, car il n'avait à m'offrir que du bœuf froid, du fromage et du thé. Le thé me sembla un aliment trop peu substantiel pour un estomac affamé : je me résignai donc à prendre les deux premiers articles. On me servit un morceau de

bœuf rôti froid, qui pouvait peser encore huit à dix livres, quoiqu'il fût aisé de voir qu'il avait déjà rassasié plusieurs convives. On mit un pot de bière à mon côté; on me donna un très-petit morceau de pain fort blanc, d'assez bon goût, mais dur, sec, massif et lourd comme s'il eût été de marbre. On plaça sur la table une salière, une fiole de vinaigre et une petite bouteille de poivre. Oui, une bouteille de poivre, semblable à ces salières de bois que les enfans portaient jadis en poche dans les colléges de Paris, où on leur servait des œufs à la coque sans sel, et des salades sans huile. Enfin, on mit devant moi une assiette accompagnée d'un couteau à droite et d'une fourchette à gauche, et on me laissa travailler la pièce de bœuf. J'attendais la serviette, mais elle ne vint pas; c'est un meuble qui n'est pas en usage dans les auberges anglaises, ni parmi la basse classe, et même la classe mitoyenne du peuple: on s'essuie les mains et la bouche aux pans de la nappe, et on a grand soin d'en mettre une blanche tous les dimanches.

J'entends des lecteurs difficiles à contenter qui s'écrient : « Comment peut-on s'essuyer la bouche à un pan de nappe qui a déjà servi au même usage? et Dieu sait à quelles

bouches! » Un instant, messieurs. N'avez-vous jamais vu un chat manger sa pâtée? Avez-vous remarqué avec quelle propreté, quelle adresse, quand il est rassasié, il promène sa langue d'abord sur la lèvre inférieure, l'allonge ensuite sur la supérieure, et répétant ce manége deux ou trois fois, parvient à se débarrasser ainsi de toutes les superfluités de son repas? La nature vous a donné la même serviette; apprenez donc d'un chat ou d'un Anglais la manière de vous en servir.

Mon dîner fini, et il ne fut pas long, je crus que, pour chasser l'ennui qui commençait à me gagner, le plus sage serait de demander ma chambre, et de me coucher. Une heure se passa avant qu'on satisfît à ma demande. Enfin, une grosse servante assez fraîche, paraissant de bonne humeur, vint, un chandelier à la main, m'avertir que mon lit était prêt. Je la suivis par un petit escalier très-étroit, comme la plupart des escaliers d'Angleterre, et elle m'introduisit dans une grande chambre, qui avait pour toute tapisserie quatre murs parfaitement blanchis, et pour tous meubles quatre grands lits à colonnes, sans rideaux, et autant de chaises. Je réfléchis à l'instant qu'il fallait tout au

moins encore un article de mobilier; mais en regardant sous les lits, je vis qu'on ne l'avait pas oublié, et qu'il se trouvait en nombre égal à celui des chaises et des couchettes. J'oubliais dans cette énumération un pot-à-l'eau et une cuvette placés sur l'appui de la croisée, et destinés à l'usage commun de tous les habitans de ce dortoir.

La grosse servante paraissait assez disposée à entrer en conversation; mais quoique je susse l'anglais assez bien pour le parler et qu'elle m'entendît bien, elle s'exprimait avec tant de volubilité qu'il me fut impossible de la comprendre. Notre entretien se passa donc en paroles de mon côté et en gestes du sien.

« Ne pourriez-vous me donner une chambre où il n'y ait qu'un lit? »

Geste négatif.

« Ne pourriez-vous me donner une table? je voudrais écrire. »

Ses gestes m'apprirent que je pouvais écrire dans la chambre où j'avais dîné.

« Je serai vraiment fort mal ici. »

Elle me prit par la main, me conduisit vers le lit qui était au fond de la chambre, du côté opposé à l'unique et petite croisée qui paraissait pouvoir l'éclairer à-peu-près pendant le jour, étendit les bras horisonta-

lement, les leva en l'air, laissa retomber ses mains en les appuyant légèrement sur le lit, pencha sa tête sur l'oreiller sans y toucher, et ferma les yeux.

Cette pantomime ne me parut pas suffisamment claire : il me sembla qu'on pouvait l'interprêter de plusieurs manières. Cependant j'eus l'air de la comprendre parfaitement, et m'attachant à un des sens qu'elle me présentait, je lui demandai si.... Mais à quoi bon dire ce que je lui demandai ? Pour toute réponse, elle se mit à rire, et me laissa tête-à-tête avec un bout de chandelle dont la longueur m'annonçait que je n'avais guères plus d'un quart-d'heure à profiter de sa clarté.

Je me décidai donc à me coucher, quoiqu'il ne fût pas dix heures. Un mouchoir blanc que j'avais heureusement en poche me servit de bonnet de nuit. Le lit n'était pas mauvais, et j'y aurais parfaitement dormi, si je n'avais été interrompu six fois par mes trois compagnons de chambrée, qui arrivèrent à trois différentes heures, et qui partirent de même les uns après les autres.

CHAPITRE II.

Encore Douvres.

« M. Pot-de-Vin, dis-je le lendemain dès que je fus levé. . . .

M. Pot-de-Vin est le maître de l'hôtel des diligences à Douvres. C'est un Français établi depuis très-long-temps dans cette ville, et qui a parfaitement pris les manières anglaises.

» M. Pot-de-Vin, lui dis-je, il faut absolument que vous me donniez une chambre pour moi seul, et surtout une table; je veux pouvoir lire, écrire dans ma chambre, et ne pas périr d'ennui pendant le temps que l'*alien office* me condamne à passer à Douvres: si cela n'est pas possible, je serai obligé de chercher à me loger ailleurs.»

—» Je n'en ai qu'une, me dit-il; voyez si elle vous convient. »

Un petit escalier en forme d'échelle de meûnier, donnant dans la cuisine, conduisait à cette chambre pratiquée dans un grenier. Le jour n'y pénétrait que par un seul

carreau scellé dans le mur; mais la porte, donnant sur l'escalier, suffisait pour en renouveler l'air, même quand elle était fermée. Il ne s'y trouvait que la fourniture ordinaire: un lit, une chaise, et le meuble dont j'avais craint l'oubli le soir précédent; et quand, à mon instante prière, on y eut porté une petite table, il fallait quelque adresse pour pouvoir y entrer, tant elle était pleine. Je la préférai pourtant à celle que j'avais eue la veille, et M. Pot-de-Vin me promit de me la garder.

En attendant l'heure du déjeûner, j'écrivis à lord A***; je lui envoyai la lettre de recommandation dont j'étais porteur, et le priai de vouloir bien passer à l'*alien office*, et m'y faire délivrer mon passe-port.

Une surprise agréable m'attendait au déjeûner. Je trouvai trois Français et une Française qui attendaient aussi un passe-port pour continuer leur route vers Londres; mais j'appris d'eux, non sans inquiétude pour moi-même, qu'ils étaient à Douvres depuis huit jours, et qu'ils n'avaient encore aucune nouvelle de l'*alien office*.

Si je m'étais trouvé égaré parmi les peuplades barbares des Hottentots, dans les sables brûlans de la Lybie, ou sous les glaces

du Spitzberg, je n'aurais pas eu plus de plaisir à entendre une voix française, que j'en éprouvai en trouvant des compatriotes à l'élégant hôtel de M. Pot-de-Vin. Nous eûmes bientôt fait connaissance : cela n'est pas long pour des Français, surtout en pays étranger. Nous ne nous quittâmes plus tant que je restai à Douvres, et leur compagnie me rendit moins ennuyeux le séjour forcé que j'y fis.

« Si jamais je deviens ministre des affaires étrangères en France, me disait l'un d'eux, j'établirai contre les Anglais la peine du talion. Ils ne pénétreront en France qu'après s'être fait cautionner à Paris par un Français. »

» Cela serait bien rigoureux, lui dis-je; pour un Français qui vient en Angleterre, vingt Anglais vont en France : vous feriez donc vingt victimes pour une ? »

» — Eh! croyez-vous qu'il ne serait pas temps d'apprendre à ce peuple inhospitalier que le Français sait s'apprécier ; qu'il sait mesurer les égards qu'il doit aux étrangers sur ceux qu'il trouve lui-même chez eux ? Je voudrais que lorsqu'ils arrivent dans un de nos ports, on les assujettît à une quarantaine, comme les marchandises qui viennent du Levant. »

» — Je vois que vous vous ennuyez à Douvres. Le spleen vous gagnera, prenez-y garde! »

»—Mais croyez-vous qu'on puisse se voir de sang-froid arrêté huit jours dans cette maudite ville, quand on réfléchit que les Anglais débarquant en France n'éprouvent pas le plus léger obstacle, qu'ils y sont plus libres qu'un Français même, que tout s'empresse autour d'eux? Et pourquoi cet engouement? qu'y viennent-ils faire? Les uns y sont conduits par la mode, qui veut qu'un Anglais bien élevé ait fait un voyage sur le continent : les autres y viennent par économie; et, en prenant une maîtresse à l'Opéra ou aux boulevards, en faisant bombance chez nos restaurateurs et dans nos cafés, enfin, en jouissant de tous nos plaisirs, ils ne font pas encore moitié de la dépense que leur coûterait l'ennui qu'ils éprouvent dans leur chère et très-chère patrie. Quelques-uns, de retour chez eux, font des pamphlets qu'ils appellent *un Tour à Paris*, *un Voyage en France*, et cherchent à répandre le ridicule aux dépens de la vérité, sur un peuple qui n'a d'autre tort que de les avoir trop bien accueillis. Ouvrez cette brochure que j'ai achetée ici, pour m'aider à passer le temps. Lisez-

en une page au hasard, vous y trouverez, à coup sûr, une sottise ou une calomnie. »

Je pris la brochure; elle était intitulée : *Visite à Paris en* 1814, ou *Examen de la situation morale, politique, intellectuelle et sociale de la capitale de la France*, par JOHN SCOTT, *éditeur du Champion, journal hebdomadaire, politique et littéraire.*

« *Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?* »

dis-je en ouvrant au hasard le volume. Je tombai sur le passage suivant, que je traduis littéralement.

« L'état de mariage donne à la femme en » France une sorte d'influence et d'autorité » artificielle. Il la met beaucoup au-dessus » de ce que son sexe devrait attendre ou dé- » sirer. Mais c'est aux dépens de cette com- » munication cordiale, de cette déférence » sentimentale et désintéressée, qui sont le » caractère distinctif d'une union fondée sur » une base plus judicieuse que celle dont je » parle. Elle est investie d'un grand nombre » de prérogatives qui paraissent flatteuses » et désirables, mais qui n'aboutissent qu'à » la charger de fonctions dont elle devrait » être détournée par le sentiment de ce qu'elle » doit à son sexe, si les hommes savaient le

» lui inspirer, et à lui faire partager des
» plaisirs, dont elle devrait se sévrer si elle
» se respectait elle-même.

» Le boudoir d'une femme mariée est prin-
» cipalement le chef-lieu de son autorité :
» c'est un endroit qui n'appartient qu'à elle;
» c'est un temple élevé au luxe et au mys-
» tère. La jurisdiction d'un mari ne s'étend
» pas jusques-là : il saurait que sa femme
» est enfermée avec un amant dans cet asile
» sacré, qu'il ne pourrait se permettre de le
» violer. J'entends parler ici des gens de bon
» ton. Un homme qui agirait autrement se
» ferait regarder comme une brute, et de-
» viendrait l'objet du mépris et des sarcasmes
» des deux sexes. Le boudoir est donc, comme
» je l'ai observé, la pièce de toute la maison
» où il règne le plus d'élégance. La chambre
» des enfans est reléguée, chez les gens de
» distinction, dans le coin le plus obscur de
» toute la maison; tandis que le boudoir de
» leur mère est rempli de statues, de ta-
» bleaux, de fleurs et de sophas voluptueux.
» C'est une retraite dans laquelle Vénus même
» aimerait à se reposer, et qui semble pré-
» parée pour ouvrir l'âme aux sentimens
» qu'inspire cette déesse..... »

« En voilà bien assez, dis-je, en fermant

le livre ; je crois que M. Scott n'a pénétré que dans nos anti-chambres , et a fait d'imagination le tableau des salons et des boudoirs, comme l'abbé de Vertot le récit du siége de Rhodes. M. Scott ne me fera pas oublier qu'il est temps que j'aille chercher mes bagages à la douane. »

On y vida complètement ma malle et mon sac de nuit. Tout fut examiné pièce à pièce et avec grand soin. J'avais quelques paires de bas de soie presque neufs , et on balança si on ne les déclarerait pas contrebande : cependant on passa sur cet article, mais on fit haro sur quatre livres de chocolat analeptique que j'avais apporté de Paris. J'offris d'en acquitter les droits, d'en payer même toute la valeur ; j'ajoutai, non sans quelque malice, que c'était un chocolat préparé pour mon usage particulier ; qu'il entrait dans sa composition des ingrédiens qui pourraient le rendre nuisible à tout autre ; mais ce léger mensonge fut inutile ; on garda mon chocolat, en m'assurant que je pourrais le reprendre en retournant en France. J'en demandai un reçu : on n'était pas dans l'usage d'en donner.

Pour ne plus revenir sur cet objet, j'ajouterai ici qu'en repassant par Douvres pour

revenir en France, j'allai réclamer mon chocolat, plutôt par curiosité que par tout autre motif. Il fut impossible de le retrouver. Il avait sans doute fait une diversion agréable au thé, dont les douaniers, comme tous les autres Anglais, s'abreuvent tous les matins; et la crainte que j'avais cherché à leur inspirer des prétendues drogues qui s'y trouvaient, avait été insuffisante pour assurer sa conservation. Nouveau trait à ajouter à l'histoire des douanes.

Je passai le lundi et le mardi à visiter Douvres et ses environs. Je pourrais faire ici la description de son port, de ses rues, de ses maisons bariolées de toutes couleurs comme un habit d'Arlequin, des plaines, des collines, des prés et des champs qui l'entourent, d'un ruisseau qui serpente à peu de distance de ses murs; mais le genre descriptif ne m'a jamais plu, et si quelqu'un de mes lecteurs s'attend à trouver dans cet ouvrage des paysages pittoresques, des vues sentimentales, des descriptions romantiques, il peut le fermer sans se donner la peine d'aller plus loin.

Le mercredi matin, M. Pot-de-Vin m'annonça, d'un air de triomphe, que mon passeport était arrivé. Je dis d'un air de triom-

phe, car autant il aimait à voir arriver des voyageurs chez lui, autant il était charmé de les voir partir. C'est un profond calculateur. Sa maison est petite; aussi va-t-il en changer, pour n'avoir plus le désagrément d'être obligé de refuser l'hospitalité à de pauvres voyageurs. Il sait, par expérience, que quand on ne doit passer qu'un jour dans une auberge, on fait moins attention à la dépense que lorsqu'on se trouve forcé d'y passer une semaine ou davantage.

Je pouvais partir dès le mercredi soir; mais n'aimant pas à voyager la nuit, je préférai attendre le jeudi matin.

Le lendemain, nouvel embarras : la diligence était pleine, et on me fit l'agréable proposition de me percher sur l'impériale, ce qui m'offrirait les avantages d'un bon air et d'une belle vue. Comme les places sur l'impériale ne coûtent que moitié prix, on m'offrit la restitution de moitié de ce que j'avais payé d'avance. Je refusai toute composition, j'insistai pour avoir la place que j'avais retenue et payée, et je dois dire à la louange de l'exactitude avec laquelle les Anglais exécutent leurs engagemens, que l'on fit partir pour moi seul une seconde diligence. Il est vrai qu'elle se remplit chemin

faisant ; ce que l'entrepreneur pouvait bien avoir prévu.

Je laissai encore à Douvres les trois Français et la Française que j'y avais trouvés, et ils m'écrivirent, trois jours après, qu'ils repartaient pour la France, n'ayant pu obtenir un passe-port de *l'alien office*. Ils ne connaissaient à Londres que des Français, qui à la vérité, y étaient richement établis depuis vingt à trente ans, mais dont le témoignage réuni ne pouvait valoir la garantie d'un marchand de pommes de terre né Anglais, et propriétaire, dans un faubourg de Londres, d'une mâsure qui pourrait valoir cent louis à Paris.

CHAPITRE III.

Me voilà à Londres !

Me voilà donc sur la route de Londres, et à peu près sûr d'y arriver. Pendant qu'on changeait de chevaux à Cantorbury, j'eus le temps, moyennant trois shillings (car en Angleterre, *rien pour rien;* c'est la devise générale), j'eus le temps, dis-je, de voir la

cathédrale de cette ville, superbe vaisseau dont je ne dirai rien, parce que tout le monde en a parlé. Nous dînâmes à Rochester, petite ville dont le nom rappelle celui d'un homme fameux, et à huit heures du soir nous entrâmes dans la capitale des îles Britanniques.

La diligence devait nous descendre à l'auberge de l'*Ours blanc* dans *Piccadilly*, où est établi le bureau des voitures pour Calais. Je fus donc bien surpris de voir le conducteur s'arrêter à la première place de fiacres, et nous inviter à descendre. Un Anglais eut la complaisance de m'expliquer que, ne se trouvant à l'*Ours blanc* ni remises ni écuries, la diligence allait dans un autre quartier, et qu'elle faisait conduire les voyageurs dans des fiacres qu'*elle payait*. Je me laissai donc emballer mes paquets et moi dans une voiture de place, où se logèrent aussi deux Anglais, qui se rendaient dans la même partie de la ville. Arrivé à l'*Ours blanc*, il ne s'y trouvait pas une seule chambre vacante. Le cocher me demanda où il devait me conduire, et ne connaissant aucune autre auberge dans Londres, je lui dis de m'arrêter dans la première qu'il trouverait. Nous fîmes encore deux courses inutiles, et je commençais à craindre d'être obligé de passer dans un

fiacre la nuit de mon arrivée à Londres; quand enfin j'appris à l'*hôtel impérial de Saint-Pétersbourg*, rue de Douvres, ou (pour me conformer à l'usage anglais que je suivrai dorénavant) dans *Dover-street*, qu'il se trouvait un appartement vacant.

Pendant que les garçons emportaient ma malle et mon sac de nuit, le cocher me demandait le prix de sa course. J'eus beau lui dire que le conducteur de la diligence devait l'avoir payé, il soutint le contraire; et ne pouvant prouver lequel des deux était le fripon, il fallut lui lâcher quatre shillings qu'il exigea modestement pour environ trois quarts d'heure.

La maîtresse du logis, grosse mère d'assez bonne mine, vint s'informer si je désirais quelque chose. Voulant commencer à prendre les mœurs anglaises, je demandai du thé. Pendant qu'elle était allée donner des ordres pour qu'on le préparât, j'examinai l'appartement dans lequel on m'avait introduit. Quelle différence avec le vôtre, mon cher M. Pot-de-Vin! Mais chez vous, je n'avais dépensé qu'environ sept shillings par jour, et à l'*hôtel impérial de Saint-Pétersbourg*....... mais n'anticipons par sur ma narration. J'avais une anti-chambre, un salon, une chambre

à coucher, deux cabinets, le tout orné de beaux tapis de pied ; tous les meubles étaient en acajou massif, des bronzes sur toutes les cheminées, des glaces partout, des papiers très-frais, de belles gravures, des rideaux de la plus fine percale ; enfin rien n'y manquait. A peine avais-je eu le temps de jeter les yeux sur toutes ces beautés, que le thé arriva. Deux garçons l'apportaient sur un grand et superbe plateau, et toutes les pièces qui le composaient étaient en porcelaine ou en vermeil. Deux bougies brûlaient dans deux beaux candelabres de cuivre doré, et on m'en apporta un troisième dans un bougeoir d'argent, pour m'en servir dans la chambre à coucher.

Une fille assez appétissante et très-proprement vêtue, vint arranger le lit. Il s'y trouvait deux oreillers; je lui demandai en riant pour qui était destiné le second, mais elle ne me répondit qu'en l'emportant.

Toute cette magnificence ne me plaisait pas plus que de raison. Je prévoyais que ma sortie de l'*hôtel impérial de Saint-Pétersbourg*, serait accompagnée de circonstances moins agréables que mon entrée, et comme je savais que l'on trouve très-facilement à louer à Londres des chambres garnies à *tant*

par semaine, je résolus de m'en occuper très-sérieusement dès le lendemain.

Mon premier soin le vendredi matin, après avoir pris encore du thé, fut cependant d'aller chez lord A***, à qui je croyais devoir faire mes remercîmens pour la promptitude avec laquelle j'avais obtenu mon passe-port. Je me rendis chez lui, je frappai modestement un petit coup à sa porte; un domestique vint l'ouvrir après m'avoir fait attendre long-temps : je lui demandai si son maître était chez lui, je n'entendis pas sa réponse, qui fut très-laconique, et il me ferma la porte au nez assez malhonnêtement.

J'avais une autre lettre pour un Français établi à Londres depuis vingt-cinq ans : il demeurait *Mary-le-Bone-street*. J'avais acheté une carte de Londres; mais elle n'avait pas, comme celle de Paris, une table alphabétique avec des renvois qui vous font trouver sur-le-champ la rue que vous cherchez. Je découvris pourtant cette rue, non loin de celle où je logeais, et près de la place Dorée ou *Golden-square*. J'allai frapper au N°. que portait ma lettre; M. C.... y était inconnu; je pensai qu'il pouvait se trouver dans Londres deux rues portant le même nom; et effectivement une nouvelle recherche m'en fit dé-

couvrir une seconde près de *Manchester-square*. Cette course fut encore inutile, de même que celle que je fis ensuite dans une troisième rue du même nom près de *Portland-place*, et ce ne fut que dans la quatrième près de *Fitzroy-square* que je fus plus heureux.

Il est bon que les étrangers qui vont à Londres, sachent que le même nom y est quelquefois donné à dix ou douze rues différentes : on les distingue par le nom de la place dont elles sont voisines. Si j'avais demandé *Mary-le-Bone-street, Fitzroy-square*, on me l'aurait indiquée sur-le-champ.

Je n'avais jamais vu M. C...., mon nom lui était inconnu, et il me fit un accueil tel que son meilleur ami n'aurait pu en attendre un plus agréable. Il m'offrit de m'accompagner dans mes courses, de me faire voir ce que Londres avait de remarquable : « Cela ne sera pas bien long ! » me dit-il en souriant. Enfin il sortit sur-le-champ avec moi pour m'aider dans la recherche que je voulais faire d'un appartement garni, et, grâce à ses soins, je trouvai dans *Portland-street* un petit logement très-proprement meublé, composé d'une chambre à coucher et d'un salon, à raison d'une guinée par semaine ; je convins d'y entrer le lendemain matin.

Je lui avais conté la mauvaise réception qui m'avait été faite à la porte de lord A***. Cela est étonnant, me dit-il, je ne le connais pas; mais il passe pour un homme infiniment honnête, et par conséquent ses valets ne doivent pas être insolens; retournons-y ensemble.

Arrivés chez lord A***, il frappa à la porte à coups redoublés, comme s'il avait voulu l'enfoncer.

» Y pensez-vous? » lui dis-je. « Pourquoi frapper de cette manière? »

—» Et comment avez-vous donc frappé?

—» Un petit coup, très-modestement.

—» Ah, ah! »

A l'instant, le même valet que j'avais déjà vu, ouvrait la porte d'un air empressé. Il nous fit entrer dans une pièce au rez-de-chaussée que les Anglais appellent le *parloir*, et nous expliqua de la manière la plus honnête que son maître était à la campagne depuis deux mois, et ne reviendrait en ville qu'à la fin de janvier. Il était donc clair qu'il ne pouvait avoir fait aucune démarche pour m'obtenir mon passe-port. Son nom avait sans doute produit sur les commis de l'*alien office* le même effet que celui d'*il Bondocani* dans le Calife de Bagdad; ce dont je ne cherchai pas à m'éclaircir.

En sortant, je témoignai à M. C.... ma surprise de la différence de cette réception avec celle que j'avais éprouvée quelques heures auparavant.

« C'est votre ignorance des usages anglais, me dit-il, qui en est cause. Si vous aviez frappé comme moi, vous auriez été reçu de même. Le degré de considération du visiteur se mesure ici par la manière dont il a frappé à la porte. Un domestique, un commissionnaire, un ouvrier, un subalterne enfin ne frappe qu'un seul coup. Deux annoncent le facteur de la poste aux lettres. Enfin, plus vous frappez fort, plus vous frappez de coups, plus vous donnez d'importance à votre visite. »

» — Cela est assez bizarre, mais je m'en souviendrai, et malheur aux portes qui tomberont sous ma main si elles ne sont pas solides! — Mais quelle singulière idée a donc lord A*** de passer à la campagne la plus mauvaise saison de l'année? »

» — C'est encore un usage de ce pays. On ne part guères pour la campagne que dans les premiers jours de septembre, et on n'en revient que vers la fin de janvier. Il n'y a personne à Londres en ce moment. Un homme du bon ton rougirait de s'y montrer, et ceux qui n'ont ni campagne à eux, ni amis chez

qui ils puissent aller, se cachent, afin qu'on ne soupçonne pas qu'ils sont en ville. »

» — C'est une coutume encore bien singulière. Et pourquoi ne choisit-on pas ici le beau temps pour aller à la campagne? »

» — Pourquoi, pourquoi? vous êtes Français, et vous me demandez des raisons quand je vous ai dit que c'est l'usage! Dans votre Paris, vos élégantes ne porteraient-elles pas sur la tête les parures les plus grotesques, si la mode le voulait ainsi? Au surplus, cette coutume n'a pas été adoptée sans quelques motifs. D'abord les Anglais aiment beaucoup la chasse, et ce n'est qu'en septembre que commence sa saison. Ensuite les séances du parlement se prolongent souvent jusqu'en août; les gens d'importance ne peuvent quitter la capitale avant sa clôture; et ici, comme ailleurs, ils donnent le ton aux autres. Enfin la fête de la reine arrive le dix-huit janvier; il faut paraître à la cour à cette époque, et c'est ce qui détermine le moment du retour. »

» — Vous deviez être avocat. On ne peut mieux plaider une mauvaise cause. »

» — Et que devenez-vous aujourd'hui? voulez-vous faire connaissance avec le traiteur chez qui je dîne ordinairement? je suis garçon, et jamais je ne mange chez moi. »

» — Non. J'ai annoncé à l'*hôtel impérial de Saint-Pétersbourg* que j'y reviendrais dîner; je ne veux pas, dès le premier instant de mon séjour à Londres, donner lieu d'accuser la légèreté française. Mais demain, je m'attache à vous, si vous le trouvez bon, et je ne vous quitte plus. »

» — Très-volontiers. — Demain, vous changez de logis, cela demande quelque temps. Je serai chez vous vers onze heures, et nous commencerons nos courses. »

» — A demain donc ! »

» — Sans adieu. »

CHAPITRE IV.

L'hôtel impérial de Saint-Pétersbourg.

Le lecteur croit sans doute qu'après avoir attendu trois jours à Douvres mon passeport venu de Londres, il ne me restait plus aucune formalité à remplir pour pouvoir tranquillement séjourner dans cette ville; mais il s'en faut beaucoup. On m'avait averti en me le délivrant, que cette pièce ne devait me servir que pour aller de Douvres à

Londres, et qu'en arrivant dans la capitale, il fallait l'aller changer à l'*alien office* contre un permis de séjour en Angleterre.

En quittant M. C..., je me déterminai à me débarrasser sur-le-champ de cette nouvelle corvée : je me rendis donc au bureau de l'*alien office*, qui est situé dans *Crown-street, Westminster*, l'une des plus petites et des plus vilaines rues de Londres. Là, non-seulement j'eus encore à essuyer un interrogatoire semblable à celui que j'avais subi à Douvres, mais on me fit signer mes déclarations. Je croyais alors qu'on allait me délivrer un permis de séjour : point du tout. On garda tous mes papiers, et on me remit à huitaine.

Pour ne pas faire partager à mes lecteurs l'ennui que me causèrent toutes ces formalités, je leur dirai qu'y étant retourné huit jours après, mes papiers ne se trouvèrent plus. On les chercha inutilement pendant plus d'une heure. Enfin je les découvris moi-même sur le bureau du commis à qui je les avais remis, et où ils étaient restés bien intacts. En cinq minutes mon affaire fut expédiée; ce qui me prouva qu'on aurait pu le faire de même dès la première fois que je m'y étais présenté, si on l'avait voulu. Mais huit

jours d'attente donnent bien plus d'importance à une faveur, et surtout à celui qui sert d'instrument pour l'accorder. Quoi qu'il en soit, mon permis me donnait la faculté d'aller dans toute l'Angleterre, pourvu que je me tinsse à la distance respectueuse de dix milles des côtes de la mer et des chantiers de Sa Majesté, et que j'eusse soin de faire ma déclaration à l'*alien office* chaque fois que je changerais de domicile.

Pendant qu'on rédigeait ma déclaration, un malheureux commis, qui voyait que j'étais annoncé comme connu de lord A***, ne s'imagina-t-il pas, fort innocemment je crois, de me faire sur lui, sur sa famille, sur son âge, sur sa santé, sur ses voyages, mille questions dont plusieurs me mettaient dans un grand embarras? J'avais lu pareilles scènes dans plusieurs comédies, mais je n'étais pas d'humeur à les répéter : pour m'en tirer plus aisément, je lui dis que n'étant pas encore venu à Londres, je ne le connaissais que par correspondance, et mon bourreau cessa ses questions. Je pus donc m'acheminer vers mon dîner, dont j'avais grand besoin; car il était près de six heures.

J'ai souvent entendu des Français, et même des étrangers, se plaindre de la manière dont

les aubergistes de France rançonnent les voyageurs : ils les écorchent, dit-on; mais écorcher, ce n'est enlever que la peau, au lieu qu'en Angleterre on vous arrache jusqu'à la chair, et on ne vous laisse que les os. La même chose a lieu à peu près dans tous les grands hôtels de Londres; mais l'*hôtel impérial de Saint-Pétersbourg* mérite une distinction toute particulière, et le plus adroit (j'ai failli dire le plus fripon) des aubergistes de France peut y aller apprendre son métier.

Dès que j'y fus arrivé, un gros cuisinier vint me faire le récit de ce qu'il pouvait m'offrir : il y avait du choix. Je demandai un morceau de saumon frais et un *beef-steakes* (ce mot est connu à Paris, et doit se prononcer *bif-steks*). Il aurait paru inconvenant de boire de la bière dans l'*hôtel impérial de Saint-Péterbourg;* j'arrosai donc mon dîner d'une demi-bouteille de vin de Porto, et j'y ajoutai un morceau de fromage de Chester.

Je demande pardon à mes lecteurs d'entrer dans un détail aussi trivial; mais il est indispensable; car, si je m'étais amusé à me faire servir un repas pour vingt personnes, le prix qu'on me demanda n'aurait plus rien

d'étonnant. Je leur dirai encore que, le lendemain matin, je pris, avant de partir, mon déjeûner anglais, du thé. Ainsi je me trouvais avoir dîné une fois à l'*hôtel impérial de Saint-Pétersbourg*, j'y avais couché deux nuits, et j'y avais pris trois fois du thé.

J'annonçai alors que j'allais quitter ce séjour délicieux, et je demandai la note de ce que je devais, ou, pour me servir du terme anglais, mon *bill*. Eh bien! lecteurs, à combien mettrez-vous tout cela, en conscience? J'y étais resté depuis le jeudi à neuf heures du soir, jusqu'au samedi à neuf heures du matin; ce qui fait, de bon compte, trente-six heures. — Deux louis?... — Trois louis? —Vous n'y êtes pas! Le mémoire montait à cinq livres cinq shillings et six pences, ce qui fait, argent de France, *cent vingt-six livres douze sous*. Il est vrai que le mémoire était un petit chef-d'œuvre : rien n'était oublié; et je me rappelle un article de six pences ou douze sous de France, pour une plume et de l'encre que j'avais demandés pour écrire mon nom sur une carte de visite.

Ai-je besoin d'ajouter que le garçon qui m'avait servi vint me faire ses adieux lors de mon départ? Que la fille qui avait em-

porté un de mes oreillers le jeudi soir et qui ne l'avait pas rapporté le vendredi, vint me saluer avec la révérence la plus gracieuse? Enfin, qu'un autre garçon qui avait été chercher un fiacre pour mon déménagement, et qui y avait porté mon bagage, vint m'en ouvrir la portière, d'un air qui se faisait entendre sans qu'il ouvrît la bouche? Ces saluts, ces révérences, ces attentions me débarrassèrent encore de cinq shillings, dont le dernier eut la plus faible part.

Enfin me voilà en voiture, m'éloignant de ce maudit hôtel, et jurant bien de n'y jamais remettre le pied. Chemin faisant (l'érudition sert à quelque chose), je pensais à Caton l'ancien. Toutes les fois qu'il ouvrait la bouche dans le sénat romain, quel que fût le sujet dont il parlât, il finissait toujours par ces mots : « Tel est mon avis, et » que Carthage soit détruite. »

De même, si jamais quelqu'un de mes compatriotes ayant dessein d'aller à Londres, a la bonté de me consulter sur ce qu'il y doit faire, sur ce qu'il y doit éviter, j'aurai bien du plaisir à lui communiquer le peu d'expérience que j'y ai acquise; mais je finirai toujours par lui dire : « Et n'allez pas loger à l'*hôtel impérial de Saint-Pétersbourg.* »

CHAPITRE V.

L'Enterrement.

Mon nouvel ami, M. C..., ne manqua pas à sa parole : il était chez moi le samedi à onze heures précises.

« Qu'examinez-vous avec tant d'attention? » me dit-il, en me voyant les yeux fixés à la croisée.

» — Ne voyez-vous pas là, vis-à-vis de mes fenêtres, ces deux hommes vêtus d'une robe noire pareille à celle de nos bédeaux de village, qui tiennent en main un grand bâton couvert de drap noir dont le haut ressemble à peu près à une crosse de fusil, qui ont les bras croisés, les yeux baissés vers la terre, qui ne font pas un geste, qui ressemblent enfin à ces statues que l'on voit en France dans les jardins, ou à ces mannequins que l'on suspend aux cerisiers pour faire peur aux moineaux? Ils sont là depuis que je suis arrivé, et n'ont pas encore changé d'attitude. »

» — C'est qu'il est mort quelqu'un dans

cette maison, et l'on va faire l'enterrement : ce sont deux officiers de funérailles. »

» — Voyons donc cela, avant de partir. »

» — Le convoi ne sera pas brillant. Je connaissais un peu la défunte : c'est une vieille fille, de bonne famille, mais qui ne laisse que des héritiers collatéraux, des parens éloignés; ils ne voudront pas faire de grands frais pour ses obsèques. La preuve du peu d'égards qu'ils ont pour sa mémoire, c'est qu'on l'enterre déjà, et il n'y a que.... oui, il n'y a que huit jours qu'elle est morte. »

» — Et vous appelez cela *déjà ?* Mais il y a six jours au moins qu'elle aurait dû être enterrée. »

» — Point du tout; l'usage en Angleterre est de n'enterrer les morts que dix, douze, quinze jours après leur décès, mais jamais avant l'expiration de la semaine. »

» — Miséricorde! mais c'est faire honneur aux morts au préjudice des vivans! Que Dieu conserve la vie à tous ceux qui habitent cette maison, au moins tant que j'y resterai! — Et pour toute raison d'un tel usage, me direz-vous encore : *c'est la mode ?* »

» — Oui, et quand on a dit cela, on a tout dit : il n'y a rien à répliquer. Je pourrais pourtant ajouter que cette coutume a pris son origine

dans la crainte que l'on peut avoir d'être enterré vivant, et que ceux qui survivent croient témoigner leur attachement pour le mort, en retardant le plus long-temps qu'il est possible l'instant de la séparation définitive. »

» — Fort bien ! Je vois que les usages de l'Angleterre ne manqueront jamais de trouver en vous un apologiste. »

» — Non ; non pas un apologiste ; mais depuis vingt-cinq ans que j'habite ce pays.... Tenez, voilà le convoi qui sort de la maison. »

Je me reportai vite à ma fenêtre. Les deux statues noires avaient enfin changé de place, et s'étaient mises côte-à-côte sur le trotoir pour ouvrir la marche. Un homme revêtu du même costume sortait de la maison ; il plaça sur sa tête une espèce de panier plat, de forme ovale, pouvant avoir trois pieds de long sur dix-huit pouces de large, entièrement couvert de drap noir et surmonté de neuf touffes de plumes blanches, en l'honneur de la virginité que la défunte avait conservée pendant soixante-quinze ans ; ce qui me fit penser aux plumes dont on orne la tête des mulets en Espagne. Dans cet équipage, il alla se placer à la suite des deux

statues, et conserva comme elles un état d'immobilité parfaite, jusqu'à ce que tout le cortége fût disposé.

Le cercueil sortit alors de la maison; il n'était pas revêtu du drap funéraire, parce qu'on voulait laisser voir sa beauté à tout le voisinage. Il me sembla d'une grande solidité, beaucoup plus grand et plus large que les nôtres, ce qui est indispensable; car depuis, j'ai appris qu'on n'ensevelit pas les morts en Angleterre dans un drap bien serré, comme en France : on vous laisse la liberté des membres, et l'on pose sous votre tête une espèce d'oreiller, afin que vous vous trouviez plus commodément. Le cercueil était peint en noir, vernissé, garni de tous côtés de clous à tête ronde en or, comme nos fauteuils de salon, et on y avait peint, aussi en or, les armoiries de la vieille demoiselle qui était d'une famille noble.

On couvrit le cercueil d'un drap funéraire de velours noir, bordé de franges blanches, et il fut porté par quatre hommes qui n'avaient pas de manteaux comme les trois premiers, mais qui étaient vêtus d'un habit qui paraissait évidemment avoir été noir autrefois, et qui tirait maintenant sur une couleur tenant le milieu entre le jaune et le gris.

Suivaient ensuite les parens ou amis de la défunte; j'en comptai dix-huit, tous en grand deuil, avec des pleureuses, marchant deux à deux et couverts, les hommes comme les femmes, d'une enveloppe noire exactement taillée comme les dominos que l'on met en France pour aller au bal masqué. Chacun avait une paire de gants blancs, et tenait en main un mouchoir blanc qu'il portait de temps en temps à ses yeux pour essuyer les larmes qui étaient censées en couler.

« Je voudrais voir ce spectacle jusqu'au bout, dis-je à M. C...; ne pouvons-nous pas suivre le convoi? »

» Rien de plus facile, dit-il; descendons. »

Nous descendîmes; nous suivîmes la procession jusqu'à l'église. Le ministre récita quelques prières, et l'on se remit en marche pour aller au cimetière, où de nouvelles prières beaucoup plus longues devaient avoir lieu. Je me proposais de faire encore cette course; mais il survint une pluie épouvantable qui n'empêcha pas le cortége de continuer sa marche, tête nue, ce qui est de rigueur. Quant à nous, qui n'étions pas forcés d'assister au reste de la cérémonie, nous trouvâmes heureusement un fiacre dans lequel nous nous refugiâmes.

Chemin faisant, M. C... m'apprit que les funérailles terminées, on reviendrait dans le même ordre à la maison de la défunte; que là on lirait son testament, si elle en avait fait un; qu'enfin la séance se terminerait par un grand dîner, après lequel quelqu'un des parens pourrait bien être reporté chez lui dans un état de mort momentanée, mais dont il se réveillerait bien-portant le lendemain.

Il me dit aussi que, lorsqu'on veut mettre de la pompe dans les funérailles, le cercueil est placé sur un char traîné par six chevaux, et que les personnes invitées au convoi ne manquent pas d'y envoyer leur équipage; de manière que, dans les obsèques d'un homme de qualité, on voit quelquefois une file de quinze à vingt voitures dans lesquelles il ne se trouve personne.

Le lendemain matin, je vis cloué à la maison de ma défunte voisine, sous les fenêtres de l'appartement qu'elle occupait, l'écusson de ses armes sur un fond noir, au bas duquel on lisait pour devise: *Resurgam*. Cet écusson reste ainsi exposé tant que dure le deuil.

Cet usage est suivi avec grand soin par tous ceux qui ont des armoiries; et comme

la devise est *ad libitum*, les entrepreneurs de funérailles en ont une ample collection dans laquelle vous pouvez choisir, comme dans les cartes d'échantillon de draps qu'un tailleur vous présente quand il va vous faire un habit.

CHAPITRE VI.

La Taverne.

La voiture que nous avions prise nous conduisit dans l'endroit où M. C... prenait ordinairement ses repas. C'était ce que l'on appelle en Angleterre *Chop-house*; mais comment traduire ce mot en français? dirai-je restaurateur? le terme est trop noble et ne convient nullement: dirai-je cabaret? j'en donnerais une idée trop basse : ce n'est pas une auberge, puisqu'on n'y donne qu'à manger, et non à coucher : nommons-le donc une taverne; et si ce mot n'en donne pas une idée tout à fait juste, c'est au moins le plus convenable que puisse fournir la langue française.

Là, plusieurs chambres garnies de tables, où l'on tient quatre et quelquefois davantage,

se remplissent et se vident successivement depuis trois heures jusqu'à sept. Dès que vous êtes assis, un garçon vient vous mettre au courant de la carte du jour. Le fond en est toujours : bœuf rôti, mouton rôti, veau rôti, porc rôti, avec quelques variations, comme bœuf et mouton bouillis, pâté chaud de veau, haricot de mouton (et pourquoi donc, à propos, en Angleterre comme en France, nomme-t-on *haricot*, un ragoût dans lequel jamais un haricot n'est entré ?) On m'a aussi quelquefois offert *du cœur rôti*; mais je n'ai jamais eu assez de cœur pour y goûter. En général toutes les viandes rôties sont très-bonnes en Angleterre, tendres, succulentes, et c'est une erreur de croire qu'on les mange à moitié crues; j'y ai plus souvent reconnu un excès qu'un défaut de cuisson. Mais les ragoûts, mes chers compatriotes, les ragoûts, gardez-vous d'y toucher si vous allez jamais en Angleterre. L'empoisonneur Mignot dont parle Boileau, y serait un artiste distingué. Le seul goût que l'on puisse y reconnaître est celui du poivre, que l'on y prodigue tellement que, quoique noyé dans une grande quantité d'eau, il emporte la bouche.

Comme on ne mange pas de viandes sans

légumes en Angleterre, vous avez à choisir entre des pommes de terre, des carottes, des navets, des choux, des épinards, le tout tel que la nature l'a produit, c'est-à-dire, cuit dans l'eau.

Enfin vous avez, suivant la saison, des tourtes aux prunes, aux pommes, aux poires, aux raisins secs, et des puddings de différentes sortes. On donne ce dernier nom à tous les entremets sucrés et formés en espèce de gâteau, comme nos pains au riz qu'ils appellent puddings au riz. Le *plumb-pudding* est une espèce de gâteau sucré où il entre beaucoup de raisins secs, et dont les Anglais sont fort friands, quoique ce soit un mets assez médiocre. On le mange chaud; les uns y ajoutent du beurre, d'autres de l'eau-de-vie, quelques-uns du poivre et de la moutarde.

On vous offre du pain de deux espèces, l'un anglais, et l'autre qu'on appelle français, et qui est véritablement un peu moins lourd et moins mat que le premier. J'ai remarqué que, malgré l'antipathie nationale, les Anglais donnaient la préférence au pain étranger, et qu'ils avaient l'œil très-exercé à le distinguer, et la main très-leste à le saisir, quand il n'en restait qu'un morceau ou deux dans la corbeille.

Les maîtres de tavernes (*chop-houses*) n'ont pas le droit de vendre de liquides ; ils ne peuvent donc vous offrir pour boisson que de l'eau, et comme l'eau est un liquide et qu'il leur est défendu d'en vendre, ils ont la générosité de vous en fournir gratuitement. Mais un garçon cabaretier du voisinage est à poste fixe dans la maison, et vous fournit de la bière de telle qualité que vous le désirez, et que vous lui payez directement.

Oui, messieurs les Français, de la bière de telle qualité que vous le désirez. Vous êtes fiers de vos vins de Bordeaux, de Bourgogne et de Champagne, mais les Anglais ont aussi trois principales qualités de bière à vous opposer. 1o. *La petite bière*, qu'ils préfèrent nommer *bière de table*, parce que le mot petite ne sonne pas bien aux oreilles de gens nés pour de grandes choses ; c'est la boisson du peuple, et elle ne coûte que quatre sous de France la pinte. 2o. *L'ale* qui se vend neuf à dix sous, et qui est véritablement fort bonne, incomparablement meilleure que nos meilleures bières françaises. 3o. Le *porter*, qui tient le milieu entre elles, et qui coûte six sous. C'est la seule qui puisse se garder, quand elle est mise en bouteille; alors elle devient meil-

leure avec le temps, et se vend plus cher. Enfin ces différentes espèces de bières se subdivisent en différentes branches, comme nous avons en Bourgogne les vins de Pomard, de Beaune et du Clos-Vougeot.

Au surplus, personne n'en fait de provision, et les meilleures maisons prennent journellement dans un cabaret voisin ce qui leur est nécessaire pour leur consommation. Pendant toute la journée, on voit dans les rues de Londres force garçons cabaretiers portant leurs pintes de bière de maison en maison. Ils laissent la pinte pleine, et reprennent vide celle qu'ils y ont portée la veille. Il ont ordinairement une courroie passée en bandoulière autour du corps, et sont ainsi décorés sur le dos et sur l'estomac d'une guirlande de pintes vides. C'est de cette manière qu'il faudrait peindre le Bacchus anglais.

Tel est le dîner que l'on peut faire dans les tavernes anglaises. On y trouve aussi quelquefois du poisson frit ou bouilli, et toujours des côtelettes de mouton et du *beef-steaks*. Ce dernier mets a considérablement changé à son avantage en passant la mer, et celui qu'on mange en France est infiniment meilleur que tous ceux que l'on m'a servis

en Angleterre. C'est un des cas, rares à la vérité, où la copie vaut mieux que l'original.

Mais j'oublie l'important, la pièce fondamentale du dîner pour un Français, la soupe. Nous finirons donc par-là ce chapitre gastronomique, dont elle aurait dû faire le commencement; mais je conseille aux Français qui iront à Londres d'oublier d'en manger, comme j'allais oublier d'en parler.

La soupe n'est pas dans ce pays, comme en France, la base essentielle d'un dîner. Le plus souvent on n'en sert pas. On en connaît pourtant de plusieurs espèces, dont j'ai voulu goûter. Celle qui se rapproche le plus des nôtres est ce qu'ils appellent *soupe au jus*. C'est une espèce de bouillon dans lequel vous jetez, si bon vous semble, de petits morceaux de pain grillé. Mais ce bouillon ne ressemble en rien au nôtre. C'est une sorte de jus âcre qui ne sent que le poivre et (que l'on me pardonne ce terme, c'est une expression technique) le graillon. Une soupe maigre qu'ils nomment *soupe aux pois*, est un peu moins mauvaise : ce n'est autre chose qu'une purée fort claire. *La soupe à la tortue* ne se compose que de morceaux de cet amphibie, servis dans l'eau dans laquelle on l'a

fait cuire, ordinairement assez durs; et il faut un goût tout particulier pour la trouver bonne. Enfin il y a aussi *une soupe aux abatis*, qui n'est qu'un mauvais ragoût nageant dans une immense quantité d'eau poivrée.

On trouve aussi à Londres quelques restaurateurs français; mais leur cuisine ne ressemble nullement à celle de nos *Véri* et de nos *Beauvilliers*. La seule différence qu'elle offre avec celle des cuisiniers anglais, c'est qu'elle fait sortir de votre poche encore quelques shillings de plus.

CHAPITRE VII.

Le Café.

« VOULEZ-VOUS venir prendre du café? » me dit M. C...., en sortant de la taverne où nous avions dîné.

— » Je n'en prends pas habituellement; mais je serai charmé de voir un des cafés de Londres. »

— « Nous n'irons pas loin pour cela; on en trouve à chaque pas. Je crois que les taver-

nes, les cafés et les cabarets occupent le quart des rez-de-chaussée de Londres. Mais je veux vous conduire dans un des plus achalandés. Quelque idée que vous puissiez vous en former, attendez-vous à être surpris. »

— « Il y a vingt-cinq ans que vous avez quitté Paris, mon cher monsieur; vous ne connaissez pas le luxe qui s'est introduit dans nos cafés depuis ce temps. Je serai véritablement surpris si vous m'en faites voir un qui soit plus beau, mieux orné que les nôtres. »

— « Je vous assure que vous serez étonné. »

Je le fus effectivement, et on ne peut davantage, quand il m'eut fait entrer dans une grande salle au rez-de-chaussée, où mon odorat fut régalé d'une odeur de fumée de tabac, qui n'est pas ce que j'aime le mieux au monde. Ma vue ne fut pas plus agréablement flattée en voyant quinze à dix-huit tables rangées le long des murs, et couvertes de napes extrêmement sales (c'était le samedi soir). Mais mon ouïe n'eut pas à se plaindre; car on aurait entendu une mouche voler. Chacun était occupé très-sérieusement de l'affaire qui l'appelait en ce lieu; et le mot *garçon*, prononcé de temps en temps par ceux qui désiraient quelque chose, était

presque le seul son qui se fît entendre dans ce palais du silence. Quant au goût, nous en parlerons dans un moment.

Ne vous attendez pas à voir une jolie limonadière dans un élégant comptoir. Rien de cela. Un garçon et une servante paraissaient tour-à-tour dans ce paradis terrestre, servaient les convives et recevaient le paiement. Ils ne manquaient pas d'ouvrage. Toutes les tables étaient occupées, une seule exceptée, et nous nous en emparâmes promptement.

Pendant que le garçon préparait notre café, je jetai les yeux sur la compagnie qui nous environnait. A ma gauche, un homme de moyen âge, assez bien vêtu, porteur d'une large figure, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, entassait coup sur coup, dans son gosier, d'énormes bouchées de bœuf et de pommes de terre, à peu près comme on jette des bottes de foin dans un grenier. A ma droite, un homme plus jeune, vêtu d'un habit noir qui montrait la corde, le visage deux fois plus long qu'il n'était large, et d'une maigreur qui aurait pu le faire passer pour un squelette habillé, si ses mains et son visage n'avaient été couverts d'une peau blême et livide, était en tête-à-tête avec une pinte de bière *à deux pences*, dans laquelle

il buvait de temps en temps une gorgée avec économie. Oui, lecteur, il buvait dans sa pinte, et cela ne doit pas vous étonner : un grand nombre d'Anglais, et je ne parle pas seulement du peuple, boivent de cette manière. N'ont-ils pas raison? on ne craint pas de casser son verre, et l'on n'a besoin de personne pour le rincer.

En face de moi, trois jeunes gens étaient assis autour d'un grand bol de punch. Rien n'annonçait en eux la gaieté, la vivacité, si naturelles à cet âge. Ils restaient sérieux, taciturnes, et avaient l'air de dire ou du moins de penser : « Buvons; que pourrions-nous mieux faire? » Auprès d'eux, d'un côté un gros homme bourgeonné, dont les yeux annonçaient quelque disposition à se fermer, s'occupait alternativement à enfoncer une grosse prise de tabac dans ses larges narines et à s'humecter la gorge d'un verre de vin de Porto, n'oubliant pas, chaque fois qu'il buvait, d'approcher la bouteille de la chandelle qui l'éclairait, afin de voir à quel point elle se trouvait, tant il craignait d'arriver à sa fin. De l'autre, un homme en redingotte, ayant un paquet sur la table à côté de lui, et que je jugeai avoir un rendez-vous dans ce lieu par le soin qu'il prenait de regarder à sa

montre à chaque instant, trempait dans du thé, dans lequel il versait la quantité de lait justement suffisante pour en changer la couleur, un morceau de pain à peu près de la même épaisseur que le beurre qui le couvrait, et qui, se fondant en grande partie dans sa tasse, finissait par la couvrir d'une couche de graisse qui faisait plaisir à voir.

Trois hommes en vestes bleues, pantalons bleus, et qui semblaient des marins, étaient installés au fond de la pièce; c'étaient eux qui, la pipe à la bouche, avaient l'attention de parfumer l'appartement. Chacun avait devant soi un verre de *gin* (genièvre), et lorsqu'il était vide, c'était en sifflant qu'ils avertissaient le garçon de le remplir.

A côté d'eux était un homme qu'un reste de pain et une pinte de bière à demi vide annonçaient être à moitié de son dîner. Effectivement, à peine étions-nous assis que le garçon plaça devant lui une assiette de *plumb-pudding* qui paraissait bien chaud; mais il était tellement enfoncé dans la lecture du *Morning-Chronicle*, qu'il ne s'aperçut pas de l'arrivée du mets favori, pendant tout le temps que nous restâmes au café.

Un homme d'assez mauvaise mine était seul à une autre table; il ne mangeait pas,

ne buvait point; mais ses yeux se portaient alternativement sur toutes les tables, et deux longues oreilles dont il était porteur semblaient se dresser, pour mieux entendre, à chaque mot que quelqu'un prononçait. Je le pris pour une de ces honnêtes personnes, comme on en voit dans tous les pays, dont le métier est d'écouter aux portes, de regarder par le trou des serrures, et qui, à la fin de la journée, n'ayant rien vu, rien entendu, et voulant pourtant se donner le mérite de faire un beau rapport, se jettent à corps perdu dans la calomnie, faute de pouvoir être médisans.

J'allais continuer la revue des autres tables, quand on apporta sur la nôtre le café que nous avions demandé. On n'est que trop porté à oublier ses voisins quand il s'agit de penser à soi. Un sucrier largement rempli, deux tasses, un très-petit pot au lait qui n'était qu'à demi plein, et une énorme cafetière, qui aurait suffi en France à huit amateurs de café; telle était la garniture du plateau qu'on avait placé devant nous. Je me souviens qu'un gourmet a dit que le café, pour être bon, doit réunir trois qualités; être clair, fort et chaud. Je m'aperçus, en versant celui-ci, qu'il était trouble, qu'il n'était que tiède,

et mon odorat y cherchait en vain cette saveur qu'exhale le moka et qu'on trouve au moins en partie dans le café le plus commun. Enfin, je porte en tremblant la tasse à ma bouche; et ce n'était véritablement qu'une teinture dans laquelle on aurait eu peine à reconnaître le goût du café, si l'on n'avait pas été prévenu que c'en était.

« C'est sans doute une méprise? » dis-je à M. C..

» — Pas du tout : tel est le café que l'on boit ici; vous n'en trouverez pas d'autre en Angleterre : seulement il pourrait être un peu plus chaud. — En boirez-vous une seconde tasse? »

» — Je ne finirai pas même la première. — Mais peut-on avoir un verre de liqueur, pour effacer le goût de ce breuvage? »

» — Sans doute. Voulez-vous du *rhum*, du *gin*, du *brandy*, du *wiskey?* »

» — Un instant, s'il vous plaît : je connais les deux premières; mais que sont les deux autres? »

» — Le *brandy* est de l'eau-de-vie de France; le *wiskey* est une espèce d'eau-de-vie faite avec de l'avoine fermentée, et qui se fabrique particulièrement en Ecosse. »

» — Et n'y aurait-il rien un peu moins dur que tout cela? »

» — Ah ! vous êtes pour la douceur ! je vois ce qu'il vous faut. — Garçon, deux verres de *grog !* »

» — *Grog!* Voilà un nom qui ne me paraît pas de bon augure. — Et qu'est-ce que le *grog ?* »

» — Je vous le dirai quand vous l'aurez goûté. »

On apporta les deux verres de *grog ;* j'y goûtai avec précaution d'abord, et le bus ensuite avec plaisir. La liqueur me parut agréable. J'appris que c'était un mélange de rhum, d'eau et de sucre, et je pardonnai, en sa faveur, au mauvais café dont on avait voulu m'abreuver.

CHAPITRE VIII.

Le Dimanche.

« Qu'est-il donc arrivé cette nuit à Londres? » dis-je le lendemain matin à M. C.. que j'étais convenu d'aller prendre chez lui.

» — Ce qu'il y est arrivé ? mais ce qui y arrive toutes les nuits, je pense. — Les *watchmen*, qui sont la seule police apparente de Londres, ont été fort exacts à crier l'heure

de demi-heure en demi-heure.—Ils ont ramassé une vingtaine d'hommes de toute condition, trouvés ivres-morts dans les rues.—Quelques jeunes imprudens se sont laissé voler leur bourse et leur montre par des filles ou par des filoux. — De nouveaux débarqués ont été tentés par l'or étalé sur un tapis vert, et y ont laissé leur argent. — Peut-être quelqu'un s'est coupé le cou dans son lit, s'est pendu dans son grenier, ou s'est noyé dans la Tamise. — Des voyageurs arrivant auront, comme vous, payé leur bien-venue à Londres dans un de nos beaux hôtels.—Enfin. . . . . »

« — Enfin, enfin, ce n'est pas tout cela que je vous demande. Londres a l'air ce matin d'une ville déserte; on ne voit personne dans les rues, toutes les portes sont fermées; il me semble que je suis dans le palais du roi du silence, et si je n'avais vu les porteurs de bière et de lait aller à l'ordinaire de porte en porte, j'aurais cru que tous les habitans de Londres en étaient partis cette nuit. »

» — Vous avez donc oublié que c'est aujourd'hui dimanche? »

» — Non vraiment; et c'est ce qui me fait paraître plus étonnant cet air de tristesse et de solitude. N'est-ce donc pas, comme en France, le jour de récréation du peuple,

même de la classe mitoyenne, qui n'a que ce moment pour se délasser des travaux auxquels la semaine est consacrée ? »

» — Défaites-vous donc de vos idées françaises, et songez que vous êtes en Angleterre. Croyez-vous que le peuple attende ici le dimanche pour goûter le plaisir d'aller s'enivrer dans une guinguette ? Il se donne cette satisfaction presque tous les jours, et il n'a pas besoin pour cela d'être entraîné par la gaieté, par la compagnie. L'ouvrier qui en a le moyen, s'enivre gravement tout seul, en fumant sa pipe ; il ne connaît pas les joyeuses réunions de la Courtille et des Porcherons. Quelques pintes de bière, quelques verres de gin, valent mieux pour lui que tous les rigaudons de la France. »

— » Mais enfin, que fait-on à Londres le dimanche ? »

— » On va à l'office, on lit la Bible chez soi, et l'on se promène quand le temps le permet. — Voulez-vous que nous allions dans une église ? vous verrez comme elles sont fréquentées. »

— » Volontiers. »

— » Mais je vous préviens qu'il faudra rester jusqu'à la fin de l'office ; nous scandaliserions toute l'assemblée, si nous en

sortions plutôt. D'ailleurs vous entendrez quelqu'un de nos prédicateurs, et vous jugerez de leur mérite. »

— » J'en jugerai fort imparfaitement, car je ne suis pas assez familier avec la langue anglaise pour espérer de comprendre tout le discours; mais enfin je me résigne. »

Nous nous présentâmes successivement à deux églises sans pouvoir y entrer. Elles étaient tellement pleines, qu'il y avait du monde jusques dans la rue, sur les escaliers qui y conduisaient. Enfin nous pûmes nous placer dans la troisième : j'avoue que je fus étonné, saisi même d'une espèce de respect religieux, en voyant l'ordre, le silence, le recueillement qui y régnaient. L'office était commencé quand nous entrâmes, et nous occasionnâmes un léger mouvement pour nous placer. Personne cependant ne parut faire attention à nous. L'esprit et les yeux d'aucun assistant ne se dérangèrent de leur occupation pour nous. On ne voyait point là, comme dans certains autres pays, des jeunes gens se promenant en long et en large pour y découvrir quelqu'un de leur connaissance; des femmes faisant avec les yeux des signes qu'elles tâchent de ne rendre

intelligibles que pour celui à qui ils sont adressés ; des gens causant de la partie de plaisir qu'ils ont le projet de faire en sortant de l'église. L'attention due au service divin n'y était pas interrompue à chaque instant, d'abord par un loueur de chaises qui vient vous en demander le prix; ensuite par un, deux ou trois quêteurs qui viennent vous recommander les pauvres et surtout les besoins de l'église ; enfin par un bédeau distribuant des morceaux de pain bénit que les enfans s'arrachent avec avidité. Nul objet étranger ne vient vous troubler, et chacun paraît exclusivement occupé du Dieu dans le temple duquel il se trouve.

Les fidèles rassemblés dans ce saint lieu étaient pourtant destinés à avoir ce jour-là une distraction involontaire.

Un gros Anglais, aussi large qu'il était long, ayant une perruque ronde sans poudre, sous un chapeau à trois cornes, entrait dans l'église avec deux dames en même temps que nous.

En passant sous le portail, il ôta son chapeau, suivant l'usage; mais, ou la perruque était trop large pour la tête, ou le chapeau trop étroit pour la perruque. Quoi qu'il en soit, la perruque suivit le chapeau, et mon

Anglais exposa aux regards une tête ronde sur la superficie de laquelle un microscope n'aurait pu faire apercevoir un seul poil.

Peu de personnes s'aperçurent de l'accident, parce qu'avec une promptitude dont, d'après son extérieur lourd, je ne l'aurais pas cru capable, il replaça sa perruque sur sa tête; mais cette promptitude même fut cause d'un nouveau malheur. Dans sa précipitation, il en plaça le derrière par devant, et s'étant assis gravement dans cet équipage, dans un banc à côté de celui où nous entrâmes, il offrait la figure la plus grotesque qu'on puisse imaginer.

Il était alors impossible que sa perruque placée sens devant derrière ne devînt l'objet de l'attention générale. Les vieilles femmes fronçaient le sourcil, les jeunes se pinçaient les lèvres, les hommes souriaient, les jeunes gens chuchotaient, enfin tous les yeux étaient fixés sur lui, et le prédicateur, dont la chaire se trouvait précisément en face et qui venait de commencer son sermon, ne savait s'il devait le continuer ou l'interrompre.

Enfin une des dames qui étaient avec lui l'avertit charitablement de sa bévue. Alors, sans se déconcerter, et de l'air le plus grave,

il ôta de nouveau la fatale perruque, la plaça un instant sur son poing gauche afin d'être sûr de ne plus faire de méprise, et l'ayant remise convenablement, le scandale cessa et le sermon continua.

Il dura près d'une heure et me parut beaucoup plus long, parce que je n'en compris que quelques lambeaux par-ci par-là. Le prédicateur tenait à la main son discours, et le lisait plutôt qu'il ne le débitait; ce qui me paraît devoir produire moins d'impression sur les auditeurs, parce que la lecture porte nécessairement dans l'esprit de celui qui l'entend une idée d'apprêt et de préméditation.

« Pour achever en un seul jour mon cours de déclamation anglaise, dis-je à M. C.... en sortant de l'église, j'ai le projet d'aller ce soir au spectacle. »

» — Au spectacle! il n'y en a pas le dimanche, je vous l'ai déjà dit : l'histoire d'un dimanche anglais consiste dans ces deux mots : l'Église et la Bible, sans préjudice de l'agréable distraction que peuvent procurer quelques pots de bière solitairement avalés. — Les enfans mêmes sont privés des jeux ordinaires à leur âge, et vous n'en verrez pas un aujourd'hui jouer à la

toupie dans les rues, ou promener un cerf-volant dans les faubourgs. »

» — J'emploierai donc ma soirée à rendre une visite à mistress B***. J'ai une lettre à lui remettre de la part de son fils qui est à Paris. »

» — Vous le pouvez; mais cela sera bien français! »

» — Que voulez-vous dire? »

» — Généralement on ne fait pas de visites le soir, à moins d'être attendu ou invité, si ce n'est chez des amis intimes. Mais un dimanche soir, ce serait encore bien pis. Chacun reste chez soi, vit en famille, demeure plongé dans cette charmante oisiveté, ce *far niente* qui est le souverain bonheur d'un autre peuple voisin de la France. Ce n'est que dans quelques maisons qui se piquent de bon ton, plutôt que d'une grande régularité, que l'on se permet de recevoir quelques personnes; et tous les plaisirs de la soirée se bornent à faire un peu de musique. Enfin, pour vous prouver jusqu'à quel point de rigorisme on porte l'observation du dimanche, c'est qu'il n'est pas permis aux boulangers de cuire ce jour-là; et si vous aimez le pain tendre, il faut vous résoudre à faire pénitence aujourd'hui. »

» — Allons, mon parti est pris; je vais m'enfermer chez moi, et pour sanctifier convenablement cette soirée, je vais l'employer à écrire quelques lettres à Paris. »

— » Vous ne voulez pas venir ce soir à l'hôpital des Enfans-Trouvés? le prédicateur y est ordinairement excellent. »

— » Grand merci! les meilleures choses perdent de leur prix quand on en fait usage trop fréquemment. »

CHAPITRE IX.

L'Incendie.

« Au feu! au feu! au feu! »

Tel est le cri effrayant qui m'arracha de mon lit, le dimanche vers minuit, à l'instant même où je venais d'y entrer.

Je passai vite une robe de chambre, et courus dans mon petit salon qui donnait sur la rue. J'ouvris une fenêtre, et je vis les flammes sortir avec violence par les croisées de la maison voisine de celle que j'habitais. Déjà le propriétaire de la maison suivante, quoiqu'ayant moins à craindre de l'incendie,

puisqu'il en était plus éloigné, s'occupait à déménager des meubles, et je ne concevais rien à la tranquillité qui régnait dans celle dont j'occupais une partie.

« Ces bonnes gens dorment, pensai-je, ou ils ne connaissent pas le vers :

. . . « *Tua res agitur paries cùm proximus ardet.* »

Il faut que je sonne l'alarme; et je fis jouer l'une après l'autre deux sonnettes qui garnissaient mon appartement.

Mon hôtesse, brave femme qui faisait mon lit tous les jours, quoiqu'elle ne contribuât nullement à le défaire, accourut aussitôt et me dit, de l'air le plus calme et du ton le plus tranquille : « Que désire Monsieur? »

» — Eh mais! vous avertir du danger que court votre maison. Ne voyez-vous pas que le feu est à la maison voisine? »

» — Ah! nous le savions : mon mari ni moi n'étions couchés; j'allais venir vous en prévenir, et vous engager à ranger vos effets dans votre malle; car il est possible que le feu se communique à cette maison. Il n'est pas rare d'en voir brûler trois ou quatre avant qu'on parvienne à l'éteindre. »

» — Mais que signifie la tranquillité où je vous vois? lui dis-je, tout en profitant de

son avis ; vous devriez prendre pour vous le conseil que vous me donnez. »

» — Oh ! je n'ai rien à craindre ; ma maison est assurée : vous voyez sur votre fenêtre la plaque qui l'annonce. Elle est fort vieille ; si elle brûle on me la paiera : je ne cours donc aucun risque. »

» — Fort bien, pour la maison ; mais votre mobilier ? »

» — Est assuré aussi. Je suis sans la moindre inquiétude. J'ai seulement préparé un petit paquet de linge, que nous emporterons au dernier moment. »

» — On assure donc tout à Londres ? »

» — Même la vie. Vous pouvez vous faire assurer pour soixante, soixante-quinze ans ; et si vous mourez avant d'avoir atteint cet âge, on paiera la somme convenue à vos héritiers. »

» — Cela est charmant. Et les femmes peuvent-elles faire assurer à leurs maris la même santé, la même amabilité que dans le premier mois de leur mariage, que vous nommez ici le *mois de miel ?* »

» — Les assureurs n'ont pas encore osé faire cette proposition : ils courraient trop de risques. »

» — Tout dépend du prix qu'ils y met-

traient. Vos assurances sont-elles bien chères? »

» — Non. Cela ne coûte pas tout-à-fait un demi pour cent de la somme assurée. »

Pendant cette conversation, j'avais empli ma malle et mon sac de nuit à l'aide de ma bonne hôtesse, qui m'avait assisté dans cette besogne avec le plus grand sang-froid. Je me remis alors à la fenêtre. Il n'y avait encore qu'une pompe arrivée; mais une seconde arriva à l'instant même.

« Oh! me dit-elle, les deux premières viennent toujours vite, parce qu'il y a trente shillings de récompense pour la première et vingt pour la seconde. »

Cependant d'autres pompes arrivèrent peu de temps après. Elles étaient fournies d'eau très-abondamment et sans peine; car toutes les rues de Londres sont traversées par des tuyaux qui conduisent l'eau partout; et pour une guinée par an, un propriétaire a dans sa maison un robinet qui lui fournit autant d'eau qu'il en peut désirer. A chaque pas il se trouve des pavés percés dans lesquels on peut faire entrer une clef, qui tournant un robinet, fait jaillir l'eau à environ six pouces de hauteur. On s'en sert pour l'arrosage des rues en été, pour leur nettoiement en hiver,

et pour le service des pompes en cas d'incendie.

Je remarquai que les efforts des pompiers tendaient plutôt à empêcher la communication du feu, qu'à donner du secours à la maison embrasée.

—» Sans doute, me dit mon hôtesse, il est presque impossible de sauver une maison où le feu se déclare, parce qu'il a ordinairement fait trop de progrès avant que les secours pussent arriver. Les murs de nos maisons n'ont que l'épaisseur de deux briques, et il entre considérablement de bois dans leur construction. »

— » Et les incendies sont-ils fréquens à Londres? »

—» On a calculé qu'année commune, il y a une maison brûlée par jour. »

—» Mais les compagnies d'assurance doivent se ruiner? »

—» Point du tout. Elles font fortune, et bien loin qu'un incendie leur fasse tort, il assure leur prospérité. »

—» Cela ressemble à un paradoxe et me paraît dificile à prouver. »

— » Vous allez le concevoir. La crainte d'un pareil accident multiplie le nombre de ceux qui font assurer leurs maisons. Demain

matin, tous les propriétaires de cette rue, qui n'ont pas encore pris cette précaution, s'empresseront de courir aux bureaux d'assurance, et je vous garantis que mon voisin que vous voyez si occupé à déménager, ne sera pas le dernier. »

Le toit de la maison embrasée s'écroula en ce moment, et l'incendie sembla prendre une nouvelle force.

» Pourvu que personne n'ait péri! » m'écrié-je.

» Non, me dit-elle. Voyez-vous ce gros homme en redingotte brune, les bras croisés, appuyé contre le mur de l'autre côté de la rue, en face de la maison qui brûle? C'est le propriétaire. Je vois près de lui sa femme, ses trois enfans et sa servante, et ils habitaient seuls la maison. »

—» Je ne vous demande pas si elle était assurée: leur air de tranquillité me le garantit. Cet homme me rappelle un ancien philosophe qui, voyant brûler sa maison, se chauffait tranquillement à ses débris enflammés, en disant que c'était le dernier service qu'elle pourrait lui rendre. »

Enfin les pompiers ayant déclaré qu'ils étaient maîtres du feu, et qu'ils répondaient des maisons voisines, mon hôtesse

regagna sa couche nuptiale. Quant à moi qui ne pouvais partager sa sécurité, je restai debout jusqu'à trois heures du matin, et ne me couchai que lorsque le départ des pompiers m'eut prouvé que le danger était entièrement passé.

« C'est une belle chose que ces assurances, pensais-je en me recouchant; mais elles peuvent être cause de quelques-uns de ces malheurs, en inspirant aux propriétaires dont les maisons sont assurées, moins de crainte du feu, et en leur faisant négliger les précautions propres à le prévenir. Ne serait-il pas même possible que des fripons fissent assurer leurs maisons, leurs marchandises, leur mobilier, pour une somme au-dessus de leur valeur, et y missent ensuite eux-mêmes le feu, pour toucher le montant de l'assurance? »

Je fis part de cette réflexion à mon hôtesse le lendemain matin. Elle me répondit d'une part que ce crime était puni de mort, et que l'on avait pendu il y avait dix-huit mois un homme qui s'en était rendu coupable; de l'autre, qu'avant de vous donner une assurance, la compagnie faisait estimer votre maison, votre mobilier, vos marchandises, et pouvait faire renouveler cette estimation quand il lui plaisait.

Cette réponse ne me satisfit qu'imparfaitement. On peut, dès le lendemain de l'estimation, faire disparaître la meilleure partie du mobilier, des marchandises : enfin nulle estimation ne met à l'abri de l'espèce d'insouciance que l'assurance peut inspirer.

Il est donc vrai que le mal est toujours à côté du bien !

CHAPITRE X.

Les Sonnettes.

« CONNAISSEZ-VOUS l'*île Sonnante?* » dis-je un jour à M. C..., en me promenant avec lui dans les rues de Londres.

» — Non. Est-ce une île comme celle des Lanternes où aborda le joyeux *Panurge ?* »

» — Précisément. L'*île Sonnante* est un vieux opéra mort et oublié depuis long-temps, mais dont Londres m'a rappelé le titre, car c'est tout ce que j'en connais. Cette ville est véritablement la ville des sonnettes ; et si l'on n'en voit pas aux portes, c'est sans doute parce qu'elles sont toutes occupées à courir les rues. »

» — C'est que la plupart des marchands qui colportent dans Londres ce qu'ils ont à vendre, peu contens de vous étourdir de leurs cris discordans, y ajoutent l'accompagnement d'une sonnette, pour mieux fixer sur eux votre attention. — Cet enfant que vous voyez, portant sur sa tête un grand panier couvert, dont il maintient l'équilibre avec le bout de la main gauche, tandis que la droite agite une grosse sonnette, et dont la voix en fausset fait entendre de temps en temps un cri aigu, vend des gâteaux pour tremper dans le thé, dont toutes les familles s'abreuvent après leur dîner. — Cette femme qui pousse une grande brouette couverte d'un vieux lambeau de tapisserie, et au haut de laquelle est suspendue une espèce de cloche, est une marchande de pommes. — Cet homme qui, quoique chargé d'un panier à chaque bras, trouve encore moyen d'agiter son bourdon, est un marchand de pâtés et de tourtes. — Cet autre qui remue sa clochette à côté d'un tombereau attelé de deux chevaux, est un des hommes chargés de l'enlèvement des immondices. Car à Londres, on ne jette pas, comme à Paris, les ordures au coin des rues : on les amasse dans un coin de sa maison, et l'on s'en débarrasse quand on

est averti, par ce carillon, du passage de la voiture qui doit s'en charger. Voyez, voilà une servante qui lui en donne un grand panier qu'il vide dans son équipage. »

» — Et quels sont ces deux hommes dont le chapeau est entouré de papier, sur lequel il me semble qu'on a griffonné quelque chose en gros caractères, et qui alternativement hurlent je ne sais quoi, et soufflent dans une espèce de cornet à bouquin, dont la mélodie est encore pire que celle des sonnettes ? »

» — Ce sont des vendeurs de journaux. Ils font écrire en grosses lettres, sur le papier qui couvre le tour de leurs chapeaux, les titres des nouvelles qui, à leur avis, doivent leur procurer le débit de leur marchandise. Quand la nuit arrive, ils prennent une torche dont ils ont soin d'éclairer le manuscrit qu'ils portent sur la tête. Ils mentent aussi effrontément que vos colporteurs de Paris, en vous annonçant avec emphase ce que vous êtes tout surpris de ne pas trouver dans leur journal, et vous vendent un shilling (24 sous de France) ce que vous auriez au bureau pour sept pences (14 sous). »

» — Encore une sonnette ! — Qu'est-ce que vend cet homme, vêtu d'un habit rouge,

qui tient d'une main un grand sac paraissant presque vide, et qui de l'autre remue sa clochette en cadence, d'une manière toute différente de celle des autres marchands ? »

» — Ce n'est pas un marchand ; c'est un facteur de la poste aux lettres. Il avertit ainsi de son passage, et moyennant un pence par chaque lettre, il se charge de mettre à la poste toutes celles qu'on veut lui donner. »

» — Il ne doit pas faire fortune : il y a beaucoup de boîtes aux lettres, et l'on doit préférer les y porter. »

» — Mais les boîtes aux lettres ne sont ouvertes que jusqu'à cinq heures du soir, et c'est de cinq à six que les facteurs font leur tournée. Si même, après six heures, vous avez encore quelque lettre pressée à faire partir, vous pouvez, jusqu'à sept, aller au grand bureau ; et moyennant six pences pour chaque lettre, vous la ferez comprendre dans le paquet. Oh ! Londres est un pays charmant ! tout y est calculé pour..... »

» — Pour faire argent de tout. »

CHAPITRE XI.

Le Spectacle.

NOTRE entretien sur les sonnettes nous conduisit jusques près du théâtre de Covent-garden, où nous devions ce soir assister à une représentation de *Beverley*, qui est intitulé en anglais : *le Joueur.*

« A quelles places allons-nous ? » me dit M. C....

— » Ma place de prédilection est l'orchestre ; on y entend parfaitement, et l'on jouit en même temps de la vue du théâtre et de celle des spectateurs. »

— » Il n'y a pas d'orchestre dans les salles de spectacle en Angleterre ; il n'y a qu'un parterre. Ce qu'on y appelle orchestre est exclusivement réservé aux musiciens ; et quelque monde qu'il y ait, jamais on ne les déplace comme à Paris : le public ne le souffrirait pas. »

— » Allons donc au parterre, pourvu que nous ne nous y trouvions pas en trop mauvaise compagnie. »

— » Mauvaise compagnie au parterre ? non, non. A trois shillings et demi par place, on ne doit pas craindre d'y trouver de la canaille : elle ne fréquente que les galeries. Allons donc au parterre, à moins, ajouta-t-il en souriant, que vous ne changiez d'avis d'ici à quelques instans. »

En arrivant près du théâtre, nous vîmes une foule d'environ trois cents personnes, hommes et femmes, tous assez bien vêtus, qui se pressaient, se poussaient, s'entrechoquaient ; c'était le flux et le reflux d'une mer agitée. Du milieu de la presse, on entendait sortir comme des cris étouffés ; mais une fois au centre, il aurait été impossible de se reporter à une des extrémités du cercle.

« Qu'est-ce que cet attroupement ? » dis-je à mon ami.

— » Ce sont les amateurs du parterre. Voilà le groupe qu'il faut traverser en s'aidant des poings et des coudes. Allons, en avant ! prenez garde à votre montre et à votre bourse : les filoux de Londres valent bien ceux de Paris. Tâchons d'en être quittes pour un pan d'habit déchiré. »

— » Un moment, s'il vous plaît. Y a-t-il pareille foule pour aller aux loges ? »

— » Non, parce que le prix des places est

de sept shillings, et que d'ailleurs la plupart sont retenues d'avance. »

— » Allons donc aux loges. — Mais pourquoi la police n'est-elle pas mieux faite? Une douzaine de soldats maintiendraient l'ordre, et l'on pourrait....»

— « La police! des soldats! — Toujours des idées françaises! — Oubliez-vous donc que vous êtes dans un pays libre? Vingt personnes seraient étouffées dans cette foule, que pas un soldat n'oserait s'y montrer; il serait lapidé.»

— » Ainsi, la liberté anglaise consiste en partie à se faire écraser.»

—» Mais on est libre aussi de ne pas s'y exposer, de se passer de spectacle, ou d'aller aux loges, comme nous allons le faire.»

Nous arrivions alors à l'entrée des loges, qui n'est pas la même que celle du parterre. C'est en entrant dans la salle, sous une espèce de vestibule, que l'on prend les billets. —Les billets! voilà encore une expression française.—Il n'y a pas de billets. C'est une espèce de médaille en cuivre, de la grandeur d'un sou, qui constate que vous avez acheté le droit d'entrer. Vous remettez cette médaille presque au même instant à un second portier, et vous vous placez alors où

bon vous semble, car toutes les loges sont au même prix, à quelque étage qu'elles soient situées.

Toutes les premières étaient retenues. Nous montâmes aux secondes, où tous les premiers rangs étaient pareillement loués; car un agrément des théâtres de Londres, c'est qu'on n'est pas obligé de louer une loge entière. On peut y retenir tel nombre de places qu'on le désire : mais ces places ne vous sont assurées que jusqu'à la fin du premier acte. Alors s'en empare qui veut, et ceux qui les ont retenues et qui arrivent trop tard, cherchent alors à se placer comme ils peuvent.

L'extérieur de la salle m'avait prévenu défavorablement. C'est un grand bâtiment construit en briques, sans aucune espèce de décoration, semblable, en un mot, à presque toutes les maisons de Londres, et qui n'en diffère que par sa hauteur et son étendue. Je fus donc agréablement surpris d'en trouver l'intérieur aussi beau que l'extérieur m'avait paru mesquin.

Le fond des loges est peint en rouge; et les balustres le sont en blanc mat orné de dorures. Toutes ces peintures sont toujours très-fraîches, parce qu'on les renouvelle fort souvent. Il n'y a pas de lustre au milieu de

la salle : entre chaque loge est attachée une branche ornée de cristaux et garnie de quatre bougies, qui rendent aux dames anglaises un service que refusent aux nôtres nos salles de France, celui de pouvoir parfaitement être vues. Le parterre occupe tout le rez-de-chaussée. La hauteur de la salle est distribuée en cinq rangs de loges; mais il n'y a ni loges de pourtour, ou baignoires, ni loges grillées, ni loges du cintre, si commodes pour un certain genre d'amateurs.

Je cherchais les galeries dont m'avait parlé M. C...., et je n'en voyais pas.

« On donne ce nom, me dit-il, à la partie des quatrièmes et cinquièmes loges qui fait face au théâtre et que nous appelons en France amphithéâtre ou paradis. Le prix des places est de deux shillings aux quatrièmes, que l'on nomme première galerie, et d'un shilling aux cinquièmes, que l'on appelle seconde galerie : elles sont remplies par le peuple; et les gens honnêtes rougiraient de s'y montrer; aussi cette portion du public est-elle traitée avec moins de cérémonie. Vous n'y voyez ni branches, ni bougies : c'est une planète qui ne reçoit sa lumière que du soleil qui brille dans le surplus de la salle.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'on ne voit ici aucune force militaire ; mais il s'y trouve toujours quelques officiers de police. »

C'est de cette partie de la salle que partent quelquefois les pommes cuites et les oranges dont on salue un acteur dont on est mécontent. Ce jour-là on lança, de la seconde galerie, une bouteille vide, qui tomba dans le parterre et qui, heureusement, ne blessa personne. Un ivrogne se laissa tomber de la seconde galerie dans la première. On sait qu'il y a un dieu pour les ivrognes ; il ne se fit donc aucun mal ; mais celui sur qui il tomba n'était sans doute pas ivre, car il eut un bras cassé.

La salle de Covent-garden a été brûlée il y a quelques années. Quand elle fut reconstruite, les entrepreneurs avaient établi un rang de loges grillées, afin de les louer plus cher, et ils voulurent porter à quatre shillings le prix des places du parterre. Ces innovations déplurent. Pendant quinze jours on ne laissa pas jouer. La porte du parterre était forcée tous les soirs ; les uns jetaient leurs trois shillings et demi sur le bureau en passant, les autres entraient sans payer ; les acteurs étaient couverts de huées dès

qu'ils paraissaient. Enfin l'entrepreneur fut obligé de rétablir l'ancien prix du parterre, et de supprimer les loges grillées.

La salle est de la grandeur de celle de l'Opéra de Paris, et a la même forme à peu près. Elle était ce soir complètement pleine; on refusa beaucoup de monde à la porte. La cause de cette affluence était la rentrée de *miss O'Neill*, jeune et jolie actrice, à qui les Anglais accordent les talens réunis de nos deux plus célèbres actrices tragiques de Paris, que je n'ai pas besoin de nommer, parce que tous ceux qui me liront les connaissent. Elle venait de faire une tournée dans diverses provinces de l'Angleterre, et elle y avait gagné, dit-on, la modique somme de huit mille livres sterling (192,000 liv. de France). Les journaux où j'ai puisé cette anecdote ne disent pas si, pour une telle collecte, *miss O'Neill* n'avait eu à faire usage que de ses talens dramatiques. Elle faisait sa rentrée ce soir par le rôle de *mistress Beverley*; *Kemble*, très-bon acteur tragique, jouait celui de son époux, et ils étaient secondés par les premiers sujets de la troupe. — Ce mot choquera quelques oreilles; je l'emploie pourtant à dessein, parce que je le crois le seul convenable.

On donnait ensuite *Jean Bart*, pièce imitée du français ; car une partie de nos mélodrames passent à Londres, et, en dépit de la prévention nationale, y ont le plus grand succès. *La Pie voleuse, ou la fille de Palaiseau*, a été jouée sur les trois premiers théâtres de cette ville; elle y a attiré la foule pendant trois mois. Je remarquai dans *Jean Bart* un niais qui me parut jouer avec beaucoup de comique et de naturel, et que l'on me dit se nommer *Liston*.

Après le spectacle, nous nous promenâmes quelques instans dans une espèce de galerie assez étroite qui répond à ce que nous appelons *le foyer*, mais qui est loin d'égaler la beauté de la salle.

Le lecteur doit deviner qu'on ne trouve ni plus d'ordre ni plus de police en sortant du spectacle qu'en y entrant. Les voitures se tirent d'affaire grâce à la largeur des rues, et les piétons à la faveur des trottoirs.

« Eh bien, me dit M. C... en sortant, que pensez-vous de notre spectacle? comment l'avez-vous trouvé? »

« — Hum! Bien! »

« — Ce *bien* n'a pas un air franc! »

» — Que voulez-vous? ARISTOTE et EURIPIDE, BOILEAU et RACINE ont gâté mon esprit

et perverti mon jugement. Je ne puis pardonner de me voir transporté successivement dans un seul acte, chez *Stukely*, chez *Beverley*, dans une maison de jeu, et encore chez *Beverley*. Il y a treize changemens de scène dans cette pièce. Nos mélodrames les plus monstrueux sont des chefs-d'œuvre auprès des meilleures tragédies anglaises, si vous en exceptez le *Caton* d'ADDISSON, que les Anglais méprisent, parce que cette pièce est trop régulière. Les costumes, les décorations sont aussi soignés et produisent autant d'effet qu'en France. Quant à vos acteurs, ils s'éloignent de la nature pour vouloir trop s'en rapprocher, ou ils la rendent de manière que l'imitation en devient désagréable et hideuse. Peut-on aimer à voir Beverley se rouler par terre dans les convulsions que lui occasionne le poison qu'il a pris? Le cri épouvantable que pousse sa femme, quand elle voit son mari mort; l'espèce de hoquet convulsif qu'elle fait entendre, ne sont-ils pas du plus mauvais goût? Je ne refuse pas à M. *Kemble* et à miss *O'Neill* le talent que toute l'Angleterre leur accorde; mais j'avoue que je les trouve bien loin de ce qu'étaient *La Rive* et mademoiselle *Raucourt*; de ce que sont encore *Lafont* et mademoiselle *Georges*.

J'allai quelques jours après au théâtre de *Drury-Lane*; mais je n'en dirai rien, parce que je ne pourrais que répéter, à peu de chose près, ce que je viens de dire sur celui de Covent-garden.

Quant à l'Opéra, il n'était pas encore ouvert; mais comme j'ai dessein d'aller passer une seconde quinzaine à Londres cet hiver, je pourrai alors en rendre compte à mes lecteurs, si mes premiers quinze jours ont pu les intéresser un moment.

Ces trois théâtres sont les seuls grands spectacles de Londres. Il s'y trouve plusieurs théâtres subalternes; mais quand j'aurais eu le temps de les visiter, je n'en parlerais pas dans ce chapitre : quand on vient de parler d'Achille, on ne doit pas s'abaisser à Thersite.

CHAPITRE XII.

Les Rues et les Maisons.

« QUEL est le chemin pour aller à *Portland-street?* »

Telle est la phrase que j'adressais tous les

jours lorsque je voulais rentrer chez moi, non pas au peuple courant dans les rues, qui se serait fait un malin plaisir de m'envoyer du côté tout opposé, mais dans quelques boutiques où j'ai toujours trouvé beaucoup de complaisance et d'honnêteté à cet égard. Enfin à l'expiration de ma quinzaine je n'étais pas beaucoup plus instruit que le premier jour.

Il ne faut pas s'en étonner. On peut appliquer aux rues de Londres ce qu'Ovide disait des nymphes de la mer :

. . . . « *Facies non omnibus una*,
» *Non diversa tamen, qualem decet esse sororum.*»

Elles sont toutes longues, droites et larges, bordées de trottoirs et garnies de maisons uniformément bâties. Presque tous les rez-de-chaussée sont occupés par des boutiques qui, chacune dans son espèce, offrent le même aspect, et tous les murs offrent aux yeux une teinte sombre qui n'est pas le produit de l'art, mais qui leur est imprimée en très-peu de temps par les brouillards épais et la noire fumée de charbon de terre dont les rues de Londres sont remplies pendant neuf mois de l'année. Ajoutez à cela que les noms des rues, quoique écrits en

très-gros caractères, sont souvent illisibles, parce que le même principe colorant qui s'attache aux murs, les couvre aussi de sa crasse indélébile. Enfin pendant la nuit il est impossible de les lire, parce que la manière dont les rues de Londres sont éclairées ne sert qu'à rendre *l'obscurité visible*, pour me servir d'une expression de MILTON.

Ce n'est pas pourtant qu'il y manque de lanternes (car je ne puis me résoudre à leur donner le nom de réverbères); il y en a de chaque côté des rues, de quinze en quinze pas. Elles sont attachées, le long des trottoirs, à des potences en fer; mais la mèche qui y brûle est si mince et donne si peu de clarté, qu'on pourrait les comparer à ces insectes qui, dans les ténèbres d'une belle nuit d'été, font briller l'étincelle dont la nature les a parés.

Ne croyez pourtant pas que sur ces fameux trottoirs dont on parle tant, vous puissiez marcher paisiblement, sans craindre les suites fâcheuses d'une distraction. A la vérité vous êtes à l'abri des chevaux et des voitures; mais vous n'en avez pas moins besoin de toute votre attention pour vous garantir des dangers dont vous menacent à chaque pas les brouettes des marchands;

les seaux des marchands de lait, qui sont exactement comme ceux de nos porteurs d'eau, et qui courent les rues depuis la pointe du jour jusqu'à sept heures du soir; les fardeaux de toute espèce dont sont chargés les porte-faix; les pelles et les pioches des balayeurs de rue; les paniers des boulangers et des marchands de gâteaux; les outils, ustensiles et matériaux transportés par des ouvriers de toute profession, et notamment par les maçons; mais surtout les échelles des allumeurs de lanternes, qui, dès que le jour commence à tomber, courent comme des fous, leur échelle sur l'épaule, de lanterne en lanterne, au risque de renverser tout ce qui se trouve devant eux (cette précipitation leur est nécessaire, attendu la trop grande quantité de lanternes que chacun d'eux a dans son département).

Mais il ne suffit pas que vous regardiez devant vous, derrière vous et des deux côtés: prenez bien garde aussi où vous placez le pied. Deux espèces de précipices peuvent être ouverts devant chaque maison. Tous les trottoirs sont creux, et au-dessous se trouvent toutes les caves. Un trou de forme circulaire ou quarrée et d'environ dix

pouces de diamètre, placé au beau milieu du trottoir, est la porte par où l'on fait entrer la provision de charbon. S'il est malheureusement ouvert quand vous passez, et que vous y mettiez le pied, vous pouvez vous casser la jambe ; ce qui n'est rien : mais si une grille en fer ou une trappe en bois, qui sert d'entrée à la grande cave, se trouve ouverte, vous pouvez vous rompre le cou ; ce qui est quelque chose.

« Au moins, dira le lecteur, on marche à pied sec sur ces trottoirs ! » Oui, sans doute, quand le temps est beau ; mais, dans le cas contraire, ils sont couverts d'un demi-pouce de boue dont ni les balayeurs des rues, ni les propriétaires des maisons voisines ne songent à débarrasser le passage. Aussi les hommes sont-ils toujours en bottes ou en guêtres, et la marche d'une femme vous est annoncée par le bruit du patin ferré dont son pied est armé.

La largeur ordinaire des rues est celle de la rue Saint-Louis au Marais ; et quelques-unes, comme celles d'*Oxford*, *Hay-market*, *Portman*, *etc.*, sont aussi larges que le boulevard des Italiens. Mais il faut excepter le quartier de la Cité, qui est rempli de petites rues étroites et tortueuses,

formant un labyrinthe dont il n'est pas aisé de sortir quand on s'y trouve engagé. Vous trouvez pourtant encore là les éternels trottoirs ; mais ils sont si étroits qu'il est impossible d'y passer deux de front, et ne font que gêner la marche, au lieu de la rendre plus facile.

C'est en plein milieu des rues les plus larges que se trouvent les places de fiacre; ce qui n'empêche pas que plusieurs voitures ne puissent passer de chaque côté, indépendamment d'un trottoir de douze à quinze pieds.

Il faut convenir cependant qûe l'on n'y est pas, comme à Paris, poussé, heurté, coudoyé à chaque instant : cela vient en partie de ce qu'un usage généralement adopté fait que ceux qui vont d'un côté prennent la droite du trottoir, tandis que ceux qui marchent en sens contraire, suivent la gauche; mais d'ailleurs les rues n'offrent pas cette foule toujours renaissante qui remplit celles de Paris. A l'exception de la partie de la Cité qui est voisine de la Bourse, Londres offre l'image parfaite du fond du faubourg Saint-Germain, et plusieurs de ses quartiers rivalisent de solitude et de tranquillité avec notre paisible Marais.

La même uniformité qui règne dans les rues se fait aussi remarquer dans les maisons. Leur extérieur est parfaitement semblable : la seule différence qui existe entre la maison du plus riche seigneur de Londres et celle du marchand de charbon, c'est que la première occupe plus de terrain.

Presque toutes sont élevées de trois étages, sans compter l'étage souterrain, où est toujours placée la cuisine. Point de portes cochères : quelque temps qu'il fasse, il faut que la dame bien parée, qui descend de sa voiture, traverse le trottoir qui sépare la rue de sa maison ; alors son équipage va dans quelque faubourg où il se trouve des rues entières qui ne sont composées que de remises et d'écuries : aussi faut-il qu'elle prévoie long-temps d'avance l'instant où elle voudra sortir, afin que l'on ait le temps d'aller chercher sa voiture. — Aimables Françaises, vous dont on connaît d'autant mieux le prix qu'on vous a perdues de vue quelques instans ; vous dont la charmante vivacité ne veut pas d'intervalle entre le moment qui vous fait concevoir un désir, et celui qui le voit satisfait ; que deviendriez-vous si, à l'instant de votre lever, vous étiez obligées de réfléchir gravement, pour fixer les instans de la

journée où vous pourrez avoir la fantaisie de sortir?

J'en reviens aux maisons, dont l'uniformité n'exige pas des architectes anglais de grands efforts d'imagination et de génie. Nulle décoration extérieure, aucune variété dans les formes; les croisées à espagnolettes sont inconnues; toutes les fenêtres, garnies de petits carreaux, s'ouvrent de bas en haut, comme celles que l'on voit encore à Paris dans un petit nombre de maisons bâties sous le règne de Louis XIII. Une grille en fer à hauteur d'appui, qui s'avance sur une partie du trottoir, entoure les maisons de toutes parts, et ne laisse que la place suffisante pour arriver à la porte étroite qui leur sert d'entrée, et sur laquelle est attachée une petite plaque en cuivre, portant le nom de celui qui y demeure. Les escaliers sont en général très-étroits; les distributions moins commodes, moins bien entendues qu'en France; et si l'on voit des appartemens richement meublés, on y cherche en vain ce goût et cette élégance qui appartiennent exclusivement à Paris.

Quant à la chambre à coucher, c'est le *sanctum sanctorum*; on regarderait comme une indécence de vous la montrer, et c'en

serait une de demander à la voir. En un mot, je crois qu'il ne serait guères plus difficile de partager le lit d'une Anglaise, que de pénétrer dans la chambre à coucher d'un Anglais.

CHAPITRE XIII.

* * * * *

« Et pourquoi ne mettez-vous pas de titre à ce chapitre? »

« —Pourquoi, mon cher lecteur? C'est que le titre est une des choses les plus difficiles à imaginer. Tel auteur a moins de peine à composer tout son ouvrage, qu'à trouver un titre qui y convienne. Il faut qu'il fasse bien connaître le sujet qu'on va traiter; qu'il pique la curiosité; qu'il offre l'attrait de la nouveauté : qualités qu'il n'est pas facile de réunir toutes. Cependant, après quelques heures de sérieuse méditation, j'en avais trouvé jusqu'à trois qui me semblaient offrir tous ces avantages, et je n'avais plus que l'embarras du choix; mais je réfléchis qu'à l'inspection seule de l'un ou l'autre de ces titres, bien des jeunes gens, aimant les peintures un

peu vives, se flatteraient de trouver dans ce chapitre ce que je n'ai pas dessein d'y mettre, et auraient de l'humeur, en le finissant, de n'avoir pas été servis selon leur goût; que quelque jolie prude, ou soi-disant telle, qui le lirait en compagnie, croirait devoir le passer en entier, dans la crainte d'y trouver des choses qu'elle ne voudrait lire qu'en particulier : je me suis donc décidé à supprimer tout-à-fait le titre, et j'entre en matière.

J'avais été invité un soir à aller prendre le thé (car on invite à prendre du thé à Londres, comme on vous engage à dîner à Paris) dans *Leaden-Hall-street*; c'est-à-dire à une lieue et demie de ma demeure. Je ne craignais pourtant pas de me perdre, parce que dans toute cette longueur je n'avais qu'un seul coude à tourner pour regagner mon logis. J'étais sorti à dix heures et demie du soir, et je cheminais paisiblement pour rentrer chez moi, quand tout-à-coup, comme j'entrais dans la rue nommée *Cheapside*, trois demoiselles, jeunes et jolies, me barrèrent le passage : l'une d'elles m'adressant la parole, me dit que j'avais l'air d'avoir froid, et me proposa fort honnêtement d'aller me réchauffer chez elles, où je trouverais très-bon feu. Je leur dis que j'étais trop pressé

pour pouvoir répondre à leur gracieuse invitation; mais déjà deux d'entre elles s'étaient accrochées à chacun de mes bras, et la troisième, celle qui portait la parole et qui n'était pas la moins jolie, restait toujours en face de moi, et insistait.

« — Eh! mon Dieu, mesdemoiselles, savez-vous que j'ai quarante-cinq ans? que voulez-vous?.... »

« — Allons, allons, dit l'une d'elles, entrons dans ce café; nous y demanderons une chambre, vous nous paierez un bol de punch, et nous rirons un moment. »

« — Nous rirons! Ah! miss, vous me tentez violemment : je n'ai pas encore ri depuis que je suis en Angleterre; mais... »

Eh! bien, lecteur, que fallait-il faire? Qu'auriez-vous fait contre trois? — Oui, je vous entends; mais chut! Ne voyez-vous pas deux grands yeux noirs qui, devinant comme moi votre réponse, se baissent modestement vers la terre? Ils se dérobent à vos regards; mais je vais vous procurer le plaisir de les revoir. On m'avait averti de quelle manière on pouvait se débarrasser des prévenances des demoiselles de Londres. Je fouillai dans ma poche, j'en tirai une pièce de trois shillings, que je les priai d'employer à boire à

ma santé et à la leur; et, sans attendre les excuses que j'allais leur faire de ne pouvoir partager leur écot, elles disparurent à l'instant.

Dans tout *Cheapside*, et dans la longue rue d'*Holborn*, je rencontrai une immense quantité de leurs compagnes, qui paraissaient disposées à me faire de semblables offres; mais je marchais avec tant de rapidité, qu'aucune d'elles n'entreprit de m'arrêter.

La scène changea quand je fus dans *Broad Saint-Bloomsbury*. La quantité des demoiselles de la même trempe ne diminuait pas, mais la qualité n'était plus la même; elles étaient moins bien mises, et leur teint enflammé, leurs yeux égarés, le son rauque de leur voix, annonçaient l'état d'ivresse dans lequel presque toutes se trouvaient. Un homme ivre offre un aspect dégoûtant; rien n'est aussi révoltant que la vue d'une femme prise de vin; mais le spectacle le plus hideux que puisse vous présenter l'ivresse, c'est quand elle se montre à vos yeux sous les traits de jeunes filles de quinze à vingt ans.

Enfin, j'arrivai dans *Oxford-street*, et là je marchai d'un pas plus tranquille : j'étais sur un terrain que je connaissais. Dans cette

rue, comme dans toutes celles de Londres, sans exception, on rencontre, dès que les lanternes sont allumées, un grand nombre de jeunes demoiselles qui marchent seules, ou deux à deux ; elles vont toujours très-vite, comme si une affaire importante les pressait. Quand elles passent près de vous, elles fredonnent un petit air, vous poussent du coude, vous demandent l'heure, ou le chemin d'une rue ; assez souvent même elles attendent que vous leur adressiez la parole ; mais jamais elles ne s'emparent de vous de vive force, comme cela m'était arrivé dans la Cité.

Le nombre de ces créatures est infiniment plus considérable à Londres qu'à Paris. On serait tenté de croire qu'elles forment un quart de la population femelle de cette ville. Mais malheur à l'étranger qui, saisi de froid, se laisse persuader d'aller se réchauffer à leur feu ! Les dangers sont encore plus grands qu'à Paris, et il sera bien heureux si, en sortant de chez elles, il n'a à se plaindre que de la perte de sa bourse ou de sa montre.

Celles d'entre elles qui sortent de la classe commune et qui peuvent faire des frais de toilette, vont s'étaler au spectacle. Leur nombre est prodigieux ; elles remplissent

presque exclusivement la dernière banquette de chaque rang de loges. La jeune fille, assise à côté de sa mère sur le premier ou second banc, peut voir leur manége, entendre leurs entretiens avec des jeunes gens souvent à moitié ivres, et recevoir ainsi des principes de dépravation.

La plupart n'y arrivent qu'entre les deux pièces, parce qu'alors on ne paie plus que moitié prix pour entrer au spectacle.

CHAPITRE XIV.

Le Muséum Britannique.

M. C.... était venu me prendre un matin pour me conduire au Muséum britannique, qui n'est ouvert que les lundis, mercredis et vendredis.

« Ah! ah! dis-je en arrivant, voilà du nouveau : une grande porte cochère, une belle cour, deux ailes à droite et à gauche, des colonnes, des sculptures, un superbe corps de bâtiment entre cour et jardin! si tout cela n'était pas enfumé, je me croirais à Paris. »

« Cette maison, me dit-il, a été vendue

dix mille livres (240,000 liv.), par la famille *Montaigu*, à l'administration du Muséum. Le duc de Montaigu, étant ambassadeur en France vers 1680, conçut le projet de se faire bâtir un hôtel dans un meilleur style que celui usité à Londres; il fit donc venir de Paris les architectes et les ouvriers qui construisirent ce que vous voyez. »

« Je ne m'étonne plus, » dis-je en montant le péristile. Là on nous arrêta, et l'on nous fit entrer dans une salle au rez-de-chaussée, où l'on nous présenta un gros registre, sur lequel nous écrivîmes notre nom et notre adresse. Cette précaution a pour but, dit-on, d'empêcher que l'on ne vole rien; ce qui serait fort difficile : car, excepté les statues qu'on ne pourrait guères mettre en poche, tout est sous verre et sous clef.

Dix salles au rez-de-chaussée, mais peu spacieuses pour la plupart, contiennent des antiquités grecques, romaines et égyptiennes, statues, bustes, vases, candelabres, monumens funéraires, etc.; il s'y trouve des objets vraiment précieux. J'y ai remarqué une petite tête de femme, en marbre, dont la chevelure est faite d'un morceau rapporté qui s'adapte absolument comme une perruque; singularité dont je ne connais pas d'exemple. Quant

aux antiquités égyptiennes, la majeure partie avait été recueillie par les Français pendant leur expédition en Egypte : elle est tombée au pouvoir des Anglais, par suite de la capitulation d'Alexandrie, en septembre 1801.

Dans deux chambres au-dessus, sont divers ustensiles qui servaient aux usages de la vie privée des Romains : bracelets, anneaux, pendans d'oreilles, colliers, bulles, trépieds, candelabres, lampes, miroirs, etc. On y remarque surtout une immense collection de vases étrusques, de toutes formes et de toutes grandeurs; mais la pièce la plus précieuse est sans contredit le superbe vase qui a fait, pendant deux siècles, l'ornement du palais Barberini à Rome, et que les Anglais nomment aujourd'hui *le vase de Portland*, parce que, par succession de temps, il a appartenu à la duchesse de Portland. Le fond de ce vase, qui est d'une petite dimension, est d'un beau bleu foncé; les figures dont il est orné sont d'un superbe blanc mat : rien ne peut égaler leur fini et leur beauté.

Quittant ce corps de logis, nous revînmes sous le péristile, et montâmes au premier étage du principal corps de bâtiment par un grand et bel escalier. Le plafond en est peint, de même que celui de la première salle où

nous entrâmes ensuite. Le premier représente Phaëton demandant au Soleil de conduire son char, et le second la chute de ce jeune téméraire.

« Voilà de beaux plafonds! dis-je à M. C..., et dont les peintures, quoique anciennes, sont bien conservées. »

« Saluez-les! me dit-il, c'est encore l'ouvrage d'un compatriote, de *Lafosse*, l'artiste qui a exécuté les peintures du dôme des Invalides à Paris. »

J'avoue que je sentis un secret plaisir, en voyant que ce que j'avais trouvé jusques là de plus beau à Londres était dû à des Français.

Cette chambre est parquetée; j'y remarquai deux Anglais qui regardaient avec étonnement ce travail, auquel leurs yeux n'étaient pas accoutumés; car tous les planchers à Londres sont formés de planches jointes ensemble dans toute leur longueur.

Cinq pièces seulement sont consacrées à l'histoire naturelle, encore ne sont-elles pas bien grandes. La minéralogie est la partie la plus complète, et ce n'est rien auprès du beau cabinet que l'on admire à la Monnaie à Paris. Quant à la zoologie et à l'ornithologie, en comparant ces deux collections avec celles du Jardin des Plantes, je n'ai pu m'empê-

cher de penser à ces enfans que l'on place à une petite table, tandis que la compagnie est assise autour d'un bon festin.

Une sixième pièce contient les armes, ustensiles et habillemens des insulaires de la mer du Sud, des sauvages de l'Amérique, des Caffres, etc.

Il me restait à voir ce qui excitait surtout ma curiosité, la Bibliothèque. Quelle fut ma surprise de ne trouver que cinq chambres d'une grandeur très-médiocre! Mon étonnement fut remarqué par un des bibliothécaires, qui m'apprit que ces cinq pièces ne contenaient que les manuscrits; que les livres imprimés étaient déposés dans seize autres pièces; mais qu'on ne les montrait pas au public, *parce que la vue de livres rangés sur des tablettes ne peut procurer ni instruction ni plaisir*.

Les Anglais pourraient, pour la même raison, se dispenser de montrer leurs cinq salles de manuscrits; la vue de leurs reliures ne peut procurer *ni instruction ni plaisir*.

Il m'apprit aussi qu'il y a un cabinet de médailles, une salle de dessins et de gravures; mais qu'il faut une permission particulière pour y entrer, *de crainte que l'on n'en dérobe*.

Je le priai de me dire si, parmi ces manuscrits, il s'en trouvait quelqu'un de l'*Anthologie* et d'ARISTOPHANES.

Il eut la complaisance de chercher sur un catalogue, et me dit qu'il en existait plusieurs.

Je lui demandai à les voir.

« Je voudrais de tout mon cœur, me dit-il, pouvoir vous satisfaire; mais pour avoir communication d'un livre imprimé ou manuscrit, il faut adresser une demande par écrit au bibliothécaire en chef, et se faire recommander à lui par un des administrateurs du Muséum; alors, si on n'y trouve pas d'inconvénient, le bibliothécaire vous communique le livre ou les livres que vous désirez consulter. »

« Le Muséum britannique, pensé-je, ressemble beaucoup au trésor d'un avare, ou aux vers de *Lefranc de Pompignan* dont *Voltaire* disait :

« Sacrés ils sont, car personne n'y touche. »

Toutes ces formalités doivent faire perdre l'envie de consulter un livre, avant qu'elles soient accomplies. »

Je voulus pourtant voir jusqu'à quel point l'entrée des trésors de la science et de l'éru-

dition était difficile en Angleterre; j'adressai une demande au bibliothécaire : je ne la fis pas appuyer par un des administrateurs, parce que je n'en connaissais pas ; mais je lui exposai les motifs qui me faisaient désirer de consulter les manuscrits que j'avais indiqués. C'était pour comparer quelques passages obscurs qui me paraissaient mal imprimés dans toutes les éditions. Je ne reçus aucune réponse : j'aime à croire, pour l'honneur de la politesse anglaise, que la brièveté de mon séjour à Londres en fut la seule cause. Peut-être la trouverai-je quand j'y retournerai.

CHAPITRE XV.

La Politesse.

« Vos marchands de Londres ne sont guères polis, dis-je un jour à M. C.... ; si j'entre dans une boutique, à peine fait-on attention à moi; on me donne négligeamment ce dont j'ai besoin, quand on n'a rien de mieux à faire. Ils semblent m'accorder une grâce en prenant mon argent en échange de leurs marchandises. »

« — Vous m'étonnez! rien n'égale l'honnêteté de nos marchands, si ce n'est l'envie qu'ils ont de débarrasser leurs magasins pour les remplir de nouveau. Il y a là-dessous quelque chose d'extraordinaire. Pouvez-vous me préciser un fait? »

« — Ce matin même, j'étais chez un libraire qui m'a déjà vendu plusieurs ouvrages, et j'allais pour y faire de nouvelles emplettes. Une dame était avec lui; bien certainement j'étais loin d'exiger qu'il la quittât pour s'occuper de moi. Mais il survint successivement cinq ou six personnes qu'il expédia encore avant moi. Enfin il ne m'adressa la parole qu'après m'avoir laissé occupé une demi-heure à lire dans sa boutique les titres des ouvrages qui décoraient ses rayons, et lorsqu'il se trouva complettement désœuvré. Il m'avait pourtant vu entrer; car je l'avais salué très-poliment, et j'avais même placé mon chapeau sur son bureau. »

« — Nous y voilà! encore Français, toujours Français! Les marchands mesurent les égards qu'ils doivent à ceux qui viennent dans leurs boutiques sur l'importance qu'on se donne à soi-même. Entrez dans la plus belle boutique de Londres pour y acheter un article d'un demi-shilling, présentez-

vous le chapeau sur la tête, le verbe haut, l'air affairé, vous serez servi à l'instant, et l'on vous reconduira jusqu'à la porte avec force révérences. Jamais un Anglais n'ôtera son chapeau en entrant dans une boutique, la femme la plus jolie et la plus élégante fût-elle dans le comptoir ; ce qui, au surplus, est assez rare à Londres, où les femmes s'occupent peu des détails de la vente. Jamais il ne se découvrira en entrant dans un lieu public. J'ai déjà remarqué que lorsque vous vous présentez dans un café ou une *Chop-house*, tous les yeux se tournent sur vous, parce qu'à peine avez-vous passé la porte que vite votre chapeau est à bas. Voyez-y entrer un Anglais : il s'avance gravement, le chapeau sur la tête ; regarde à droite et à gauche, fait un signe de tête aux personnes de sa connaissance qu'il rencontre, choisit une place, et alors se débarrasse de son chapeau s'il l'incommode. Hier matin, vous avez encore commis une bévue (passez-moi ce terme) que votre qualité de Français peut seule rendre excusable. Vous vous souvenez sans doute que nous avons rencontré dans *Picadilly* sir Robert D***, chez qui nous devons dîner demain. Vous avez ôté votre chapeau en l'abordant, et par-là vous

l'avez mis dans la fâcheuse nécessité d'en faire autant, au risque de s'enrhumer. »

« — Allons, me voilà au fait, et mon chapeau va être désormais cloué sur ma tête. — Mais si je rencontrais une dame de ma connaissance, serait-ce une indécence de me montrer tête nue devant elle? »

« — L'inconvénient n'est pas le même, parce qu'elle se trouve quitte envers vous par une petite révérence qui ne peut être suivie d'un rhume. Mais, si elle a envie de vous parler, elle vous adressera la parole la première, sinon le bon ton est de passer à côté d'elle sans la voir, ou du moins sans en avoir l'air. »

« — Fort bien! encore quelques leçons et vous ferez de moi un véritable Anglais. »

« — Je vous dirai bien encore, puisque vous aimez à vous instruire, qu'à moins que vous ne vous trouviez chez des amis très-intimes, vous ne devez vous permettre ni de toucher au feu, ni de moucher les chandelles. Mais pour en revenir à l'article du chapeau, je vous ferai observer aussi que quand vous faites une visite, l'usage n'est pas d'entrer dans le salon de compagnie, le chapeau à la main ou sous le bras. Vous devez le laisser dans l'antichambre. »

« — J'entends. On entre comme si on était venu en voisin. Allons, me voilà instruit dans l'exercice du chapeau. Je vois que les Anglais ont étudié profondément le chapitre des chapeaux d'ARISTOTE, dont parle *Sganarelle* dans MOLIÈRE. »

CHAPITRE XVI.

Les Spéculations.

« IL faut que je vous rende compte, dis-je à M. C..., le lendemain, en allant le prendre pour nous rendre chez sir Robert D***, où nous devions dîner, d'une visite bien singulière que j'ai reçue ce matin. J'ai été plusieurs fois chez un libraire de cette ville, qui m'a fourni différens ouvrages nouveaux, et avec lequel j'ai même pris des arrangemens pour entretenir une correspondance, quand je serai de retour en France. Il sait que je m'occupe de littérature, et c'est d'après cela qu'il est venu chez moi aujourd'hui pour me faire la proposition la plus saugrenue dont j'aie jamais entendu parler. »

« Je viens, me dit-il, en tirant de ses po-

» ches deux énormes volumes *in*-8°, vous
» proposer une spéculation fort avantageuse.
» Voici un ouvrage que je viens d'imprimer;
» il est traduit de l'allemand; c'est un livre
» très-ancien, d'un auteur connu et estimé,
» et qui cependant n'a jamais été traduit en
» anglais, ni même, je crois, en français. Un
» auteur français, qui jouit d'une grande
» réputation, y a pris non-seulement le plan,
» mais une grande partie des détails et des
» incidens dont il a orné un ouvrage qu'il a
» publié en France comme étant entièrement
» de son imagination. Les notes dont cette
» traduction est enrichie, indiquent tous les
» passages que l'auteur français a mis à con-
» tribution; et comme l'ouvrage de cet au-
» teur est très-répandu dans votre pays, je
» crois qu'une traduction française de celui
» que je vous apporte y aurait beaucoup de
» succès. Je viens donc vous proposer de me
» donner trente livres (720 fr.). Je vous lais-
» serai cet exemplaire, et je m'obligerai à ne
» publier cette traduction que quand la vôtre
» sera terminée, afin que vous n'ayez pas à
» craindre la concurrence. Je vous donne la
» préférence, comme à une pratique; car je
» trouverai à Londres bien des libraires fran-
» çais qui seraient enchantés de cette affaire.»

« Votre proposition est très-séduisante,
» mon cher Monsieur, lui répondis-je; mais
» elle ne peut me convenir. D'abord vous
» saurez qu'en France les larcins des ou-
» vrages de l'esprit ne sont que des pecca-
» dilles pour lesquelles on n'a jamais pendu
» personne. On a fait beaucoup de bruit pour
» la résurrection de *Conaxa* sous le nom des
» *Deux Gendres*, parce que l'auteur de cette
» dernière pièce avait eu la maladresse de
» s'attirer l'animosité d'un grand nombre de
» ses confrères, *genus irritabile vatum*. Mais
» jamais on n'a parlé ni de l'*Ecole des Mœurs*,
» pièce presque entièrement traduite de votre
» *School for Scandal* de SHERIDAN, ni de *la*
» *Jeunesse d'Henri V*, dont le plan, les si-
» tuations principales, et une partie des dé-
» tails, sont tirés d'un ouvrage allemand de
» MEISSNER, intitulé *Skitzen und Erzah-*
» *lungen*. Le changement le plus notable de
» l'auteur français, c'est qu'il attribue à
» Henri V le rôle que l'auteur allemand fait
» jouer à votre roi Charles II. — Mais d'ail-
» leurs, comment traduire un ouvrage
» sur une traduction? ce serait vouloir
» copier un original sur une copie; on
» n'y reconnaîtrait plus la touche du
» maître. »

« — J'entends bien que vous feriez votre
» traduction sur l'ouvrage allemand. »

« — Vous l'avez donc ? »

« — Non. Mais vous le feriez venir ? »

« — Et alors, mon cher Monsieur, à quoi
» bon vous payer trente livres ? »

« — Mais les notes, Monsieur, les notes ? »

« — Me paraîtraient, je vous l'avoue,
» payées un peu cher, puisqu'elles ne fe-
» raient que m'indiquer des imitations que
» je reconnaîtrais moi-même bien facile-
» ment. »

« Alors il me quitta, emportant ses deux volumes, qu'il allait, me dit-il, proposer à un autre. — Eh bien ! que dites-vous de cela ? »

« Que je reconnais le génie des Anglais, me dit M. C... Tout est spéculation pour eux. Ils ne rêvent que commerce. Ecoutez deux Anglais causer ensemble ; il ne se passera pas dix minutes sans que le mot *spéculation* n'ait frappé vos oreilles. Celle que vous proposait votre libraire pouvait bien n'être pas bonne pour vous, mais convenez qu'elle était excellente pour lui. Vous rappelez-vous cet Anglais qui dînait à la même table que nous, il y a trois jours ? il a beaucoup voyagé, et n'a pas pour sa patrie

cet engouement qui n'annonce que la sottise ou l'orgueil. « Il n'y a pas, nous disait-il,
» de classe mitoyenne à Londres. Otez-en les
» grands seigneurs, tout le reste est à votre
» service, ou pour mieux dire, au service
» de votre argent. Tout bourgeois à qui il
» reste une chambre vacante, la loue en
» garni, et devient, pour quelques guinées,
» votre cuisinier et votre domestique. » Cela est exactement vrai. De là vient le charlatanisme que vous avez dû remarquer dans presque toutes les boutiques. Ici un écriteau collé derrière la fenêtre, vous annonce que dans aucune boutique de Londres vous ne trouverez telle marchandise à si bas prix; là, chaque objet étalé aux yeux du public, est étiqueté de son prix avec le mot ONLY écrit en gros caractères; ce qui signifie : *On ne le vend que cela*. Un marchand fait promener dans les rues un homme armé d'une perche, au haut de laquelle est un bout de planche, sur lequel est collée une affiche annonçant que ce n'est que dans son magasin que l'on peut trouver telle marchandise à tel prix. Un autre fait distribuer des notices *à ses amis*, c'est-à-dire à tous les passans, portant qu'allant quitter le commerce, il donne à moitié prix tels et tels articles qui lui restent; et il n'a pas plus d'envie de se retirer des

affaires que vous n'en avez de prendre sa place. Tout cela est spéculation. La première pensée d'un Anglais, quand il s'éveille; sa dernière, quand il s'endort; son seul rêve quand il sommeille, c'est un projet de spéculation.

CHAPITRE XVII.

Le Dîner anglais.

La conversation dont j'ai rendu compte dans le chapitre précédent, nous conduisit à la porte de sir Robert D***. Après avoir laissé dans l'antichambre nos chapeaux, nos cannes et nos redingottes, on nous introduisit dans un salon où plusieurs convives étaient déjà rassemblés. Sir Robert nous présenta à sa femme et à sa fille, jeune personne de dix-huit ans, fort jolie, et nous présenta ensuite à chaque personne de la compagnie, en nous disant son nom et sa qualité et en lui apprenant les nôtres. La même cérémonie se renouvela chaque fois qu'un nouveau convive entra. C'est un usage généralement reçu à Londres. Dans quelque cercle que l'on arrive, le maître

de la maison vous prend par la main, et fait votre présentation en forme à chaque individu de sa société que vous ne connaissez pas encore.

Indépendamment de sa fille, sir Robert a un fils âgé de dix-sept ans; mais il était en Italie, avec son gouverneur, faisant sur le continent le voyage que doit y faire tout Anglais bien élevé; ce qui n'est pas trop d'accord avec le souverain mépris que ce peuple affecte pour tout ce qui n'est pas Anglais. Mais l'inconséquence n'est pas leur partage exclusif, et peut-être aurions-nous mauvaise grâce à la leur reprocher.

Le temps était très-froid; je n'avais garde de l'oublier; car chaque personne qui entrait, avait soin de nous le rappeler. Toutes les fois que vous rencontrez un Anglais, la première parole qui sort de sa bouche, est : *Comment vous portez-vous?* la seconde : *Une belle matinée! Une triste après-midi! Une soirée bien froide! Une nuit bien obscure!* de manière que rencontrer un Anglais ou consulter un baromètre, c'est exactement la même chose.

Enfin nous nous trouvions au nombre de quatorze personnes, cinq dames et neuf hommes, quand on nous avertit que le dîner était servi.

La plupart des Anglais riches ont à présent des cuisiniers français; car presque tous ceux qui ont été en France conviennent que notre cuisine est infiniment supérieure à la leur. Mais sir Robert D*** est un Anglais de la bonne roche, qui tient aux usages de sa patrie, et qui, pour rien au monde, ne voudrait en déroger. Ce fut donc un dîner tout-à-fait à l'anglaise qui nous fut présenté : pour satisfaire le lecteur gastronome, je vais lui en donner le menu.

Le milieu de la table était occupé par une énorme pièce de bœuf salé, bouilli. Aux deux bouts étaient deux rôtis, l'un de veau, l'autre de mouton. Deux plats de poisson garnissaient les flancs, et aux quatre coins étaient des pommes de terre, des choux, des carottes et des haricots verts conservés, le tout cuit à l'eau. Le second service fut composé d'une oie rôtie pour plat du milieu, un liévre et deux poulets dans les bouts, deux salades, l'une de céleri et l'autre de chicorée sur les flancs, et aux coins deux tourtes aux pommes et aux raisins secs, un plumb-pudding, et un pudding au ris. On servit alors du fromage tout seul. Enfin on leva la nappe, on plaça sur la table quelques assiettes de pommes et de pâtisserie, et on servit le vin; car à l'exception de quelques

santés portées pendant le cour du dîner, on s'en était tenu jusques-là à la bière.

Le vin n'est pas servi en bouteilles comme en France ; on le transvase dans une carafe de cristal, que l'on place devant le maître de la maison. Il se verse à boire, la passe à son voisin, la carafe fait ainsi le tour de la table, et l'on a soin de la remplir chaque fois qu'elle se vide.

La conversation avait été fort languissante pendant tout le dîner, qui n'avait pas été fort long. Elle avait roulé sur les sujets intéressans d'un rôti fort tendre, d'une viande cuite à propos. Pas une attention, pas un compliment pour les dames. On n'aurait pas cru qu'il y en eût cinq à notre table, dont trois auraient pu passer pour jolies en tous pays, et dont la plus âgée, la maîtresse de la maison, n'avait que trente-sept ans et ne les paraissait pas. Après le premier verre de vin, elle se leva, invita les dames à la suivre, et nous restâmes attablés autour de la carafe de vin de Porto, qui faisait assez souvent sa ronde, et qui, quelques heures après, fut remplacée par du vin de Madère.

Oui, lecteur, quelques heures après. Nous nous étions mis à table à cinq heures; les dames nous avaient quittés avant six, et il était neuf heures et demie quand nous nous

rendîmes dans le salon où nous devions prendre le thé. Mais nous n'en sommes pas encore là. Après le départ des dames, la conversation s'anima un peu. Moi dont la présence d'une jolie femme a toujours délié la langue, je trouvais fort étonnant que la même cause produisît un effet contraire sur celle des Anglais. Mais je m'aperçus bientôt que le flacon en circulant contribuait à la vivacité de l'entretien. Cependant, à force de le caresser, la chaleur du débit s'apaisa par degrés, les langues semblèrent s'épaissir, et le vin de Madère nous replongea dans notre première taciturnité.

Je remarquais que, de temps en temps, quelqu'un des convives se levait de table, allait derrière un rideau, y restait deux ou trois minutes, et revenait ensuite reprendre sa place. Je ne concevais rien à ce manége : enfin M. C..., à côté duquel j'étais placé, y ayant été, comme les autres, faire sa visite, je lui demandai à voix basse ce que cela signifiait. « Allez-y, me dit-il, vous le verrez; et peut-être n'en serez-vous pas fâché. » Je me levai donc; je me glissai derrière le rideau, et j'y trouvai....! Mais comment désigner à des lecteurs aussi délicats que le sont les Français sur le choix des expressions, l'objet qui frappa mes regards? Il

n'est pourtant pas une petite maîtresse qui ne se serve de cet instrument tous les jours, qui ne grondât sa femme de chambre si elle ne le trouvait pas près de son lit en se couchant, et qui ne le lui demandât par son nom. Je crois donc que je puis risquer de dire que je trouvai là... un énorme pot de chambre. Et en effet, *tant va la cruche à l'eau qu'enfin... elle s'emplit*, dit *Figaro ;* et on ne peut pas boire constamment pendant quatre ou cinq heures, sans que la nature ne veuille user de ses droits. Pourquoi donc ne satisferait-on pas un besoin aussi naturel que celui de boire et de manger, sans perdre de temps, sans s'exposer au froid, sans changer de place ? Je crois pourtant que cet usage peut être perfectionné. Après une longue séance, le trajet de la table au rideau paraît encore long à certains convives. J'en remarquai un qui trébuchait pour regagner sa place, et qui n'y revint pas par la ligne la plus courte. J'espère donc qu'avec le temps qui améliore toutes choses, grâce à la *perfectibilité* de la nature humaine, les Anglais mettront un de ces vases utiles ou, pour mieux dire, nécessaires, sous la chaise de chaque convive, comme on met devant lui un verre sur la table. L'un est l'appendice indispensable de l'autre.

Mettre à la mode ce nouvel usage serait une excellente spéculation... pour un marchand de pots de chambre.

Nous allâmes enfin rejoindre les dames, à l'exception d'un convive qui s'était endormi à table et qu'on n'avait pas jugé à propos de réveiller. Le café et le thé furent prêts en un instant. Le café était semblable à celui dont j'avais déjà goûté à Londres; mais on était amplement dédommagé, par la force du thé, de celle qui manquait au café. Il en était amer, au point que je fus obligé de le sucrer à triple dose, pour pouvoir l'avaler. Le thé était accompagné de pain et de beurre, et de différentes pâtisseries. On m'en versa une seconde tasse, sans me demander si j'en désirais. Je me dépêchai d'avaler la médecine, et à peine ma tasse était-elle vide, qu'on la remplit une troisième fois. Je me rappelai une ancienne manière de donner la question, qui consistait à faire boire à l'accusé dont on voulait tirer quelques aveux, une certaine quantité d'eau. Je me crus destiné à subir la même opération, et je demandai tout bas à M. C... s'il pouvait m'indiquer un moyen pour me sauver du déluge. « Tant que vous laisserez votre cuiller dans la soucoupe, me dit-il, on vous versera du thé. Placez-la dans la tasse, on ne la rem-

plira plus. » Je me hâtai de saisir la planche qui seule pouvait m'empêcher d'être noyé, et effectivement elle me conduisit au port : ma tasse demeura vide pendant tout le reste de la soirée.

On causa beaucoup de chasse et de politique, sujets fort intéressans pour les dames, auxquelles on n'accorda pas beaucoup plus d'attention qu'à table. Enfin à onze heures on annonça le souper.

C'était un ambigu composé d'huîtres, de viandes froides et de quelques pâtisseries ; et, à ma grande surprise, on y fit honneur comme si l'on n'eût ni dîné ni goûté.

On apporta alors de l'eau-de-vie, du gin, du rhum, de l'eau chaude et du sucre : chacun fit le mélange qui lui convenait. Enfin nous nous séparâmes vers une heure du matin, ayant tous plus ou moins besoin de notre oreiller.

Quand je dis *tous*, ayez bien soin, lecteur, de n'y pas comprendre les dames. Elles sont, presque sans exception, d'une sobriété d'autant plus admirable sur l'article du vin et des liqueurs, que l'exemple des hommes pourrait leur devenir contagieux. L'écrivain français qui a imprimé en 1815 que les dames Anglaises se grisent tous les jours comme leurs maris, les a volontairement calomniées,

ou il n'a connu d'autres Anglaises que les demoiselles errant dans les ténèbres aux environs de l'église de Saint-Gilles.

Une dame qui n'était pas accoutumée à ce défaut, eut le malheur un soir de se laisser entraîner plus loin qu'elle ne l'aurait voulu; sa tête se trouva dérangée, et ses femmes furent obligées de l'emporter pour la mettre au lit. Le lendemain matin, son mari se présenta devant elle en grand deuil. « Bon Dieu! mon ami, lui dit-elle, aucun de nos parens n'était malade : de qui donc êtes-vous en deuil? » — « De votre honneur, madame, lui répondit-il, » que vous avez hier soir compromis, et peut-être irrévocablement perdu. » La dame fit serment de ne boire de sa vie ni vin ni liqueur; et l'on assure qu'elle ne manqua jamais à sa résolution.

CHAPITRE XVIII.

Les Shérifs.

J'ÉTAIS un jour dans la Cité, près de la cathédrale de Saint-Paul, dans *Pater-noster-Row*. Je venais d'acheter un nouvel ouvrage, chez un des nombreux libraires dont cette

rue est remplie, quand le bruit d'un assez grand nombre d'instrumens frappa mes oreilles. Ayant demandé ce que signifiait cette espèce de concert, j'appris que c'étaient les deux shérifs nouvellement élus, qui allaient prêter serment à *Guild-hall*. Je me rendis sur-le-champ dans *Cheapside*, par où le cortége devait passer, et je vis qu'il y avait à Londres autant de badauds qu'à Paris. La rue était pleine d'une foule de peuple de toute espèce; mais il n'y avait ni gardes, ni police pour maintenir la multitude : l'ordre s'établissait naturellement; ce dont je crois qu'on est redevable en partie à la largeur des rues.

Le cortége était précédé par une vingtaine de musiciens jouant de divers instrumens à vent. Ils étaient suivis par un homme monté sur un beau cheval; il tenait en main une espèce de bâton doré semblable à un sceptre ou au moins à un bâton de maréchal; il était revêtu d'un habit écarlate, couvert de larges galons d'or, portait des épaulettes de colonel, et avait sur la tête un énorme chapeau à cornes, aussi galonné. C'était le maréchal de la Cité, qui remplit les fonctions de maître des cérémonies. Après lui venaient une douzaine de voitures, dans chacune desquelles était un alderman; elles étaient sui-

vies par le carrosse du lord-maire, complètement doré et de la grandeur d'une de nos plus grandes diligences. Le timon et le siége du cocher, de même que le derrière de la voiture, étaient chargés d'ornemens en bois doré, si singulièrement disposés, qu'il me serait impossible d'en faire la description; mais si massifs et en si grande profusion, qu'on y aurait trouvé de quoi faire la charpente d'une petite maison. Venaient ensuite les deux voitures des shérifs; elles étaient moins riches, mais d'une forme beaucoup plus agréable que celle du lord-maire. Les cochers de ces trois équipages étaient affublés d'une large perruque de filasse, sans poudre, couverte de tous côtés de boucles tellement serrées, que je suis tenté de croire qu'elles étaient de tricot, ou, tout au moins, parfaitement cousues. Une vingtaine de laquais, en grande livrée, suivaient à pied, et je ne pus m'empêcher d'avoir pitié de leurs bas de soie blancs, dont la boue qui les couvrait rendait la couleur presque méconnaissable. Enfin la marche était fermée par une nouvelle troupe de musiciens. J'appris qu'après la prestation de serment, un des shérifs donnait un grand repas dans un des plus fameux hôtels de Londres, et que, quelques jours ensuite, le second shérif devait en faire autant.

La vue de cette cérémonie m'inspira le désir de connaître quelques détails que je vais communiquer au lecteur, qui peut-être éprouve la même curiosité, et qui n'aurait pas la même facilité pour la satisfaire.

L'administration de la cité de Londres est confiée au lord-maire, à deux shérifs, à vingt-cinq aldermans, et à deux cent trente-six conseillers.

Le *lord-maire* est choisi par le peuple parmi les aldermans. On en désigne deux, parmi lesquels la cour du conseil commun, qui est composée du maire, des aldermans et des conseillers, nomme le maire dont les fonctions ne durent qu'un an ; c'est lui qui est le chef et, en quelque sorte, l'âme de toute l'administration.

La magistrature des deux *shérifs* est aussi annuelle ; ils sont nommés par le peuple. Le maire préside l'élection, et lorsqu'elle est terminée, il proclame le shérif élu, en buvant un verre de vin à la santé du shérif *un tel*; trait de pinceau qu'il ne faut pas oublier quand on veut peindre les mœurs anglaises. Cette place occasionne beaucoup de dépenses à celui qui l'occupe, et il n'est permis de la refuser qu'en payant une amende de quatre cents livres (9,600 liv.). Ils sont à la tête de l'administration de la justice.

Les *aldermans* sont choisis de la même manière, mais ils sont nommés pour la vie. Ils remplissent les fonctions de juges de paix dans la cité de Londres, et composent diverses cours de justice.

Enfin les *conseillers* sont choisis par les différens quartiers de la Cité, qui est divisée en deux cent trente-six arrondissemens. Ils sont, à peu de chose près, ce qu'est le conseil-général de la commune à Paris; mais avec une portion beaucoup plus considérable de crédit et d'autorité.

Guild-hald est un grand bâtiment gothique dans lequel se tiennent les assemblées publiques pour les élections, etc. C'est là que l'installation du nouveau lord-maire se célèbre tous les ans, le neuf de novembre, par un festin auquel sont invitées environ mille personnes des deux sexes, et dans lequel on vide ordinairement deux mille bouteilles de vin.

Je me suis toujours servi ici de l'expression *la cité de Londres*: il ne faut pas la confondre avec la *ville*, dont la cité forme tout au plus le tiers. Le maire et les autres officiers dont je viens de parler n'ont aucun pouvoir hors de la cité, et les autres quartiers de Londres sont administrés comme le surplus du royaume.

CHAPITRE XIX.

Les Boxeurs.

Bien peu de gens emploient une journée à l'usage auquel ils l'ont destinée la veille. D'un côté, le chapitre des événemens, toujours si fertile, vient presque toujours nous contrarier dans nos dispositions : de l'autre, la versatilité de nos propres désirs nous fait renoncer à un projet bien arrêté, pour en suivre un autre que fait naître une circonstance inattendue : enfin, si nous faisons du temps l'usage auquel nous l'avions consacré, presque toujours nous sommes trompés dans le résultat de nos combinaisons. On croit s'amuser à l'Opéra ; on y bâille : on espère trouver de l'intérêt dans une séance académique ; on s'y endort : on va dans une société parce que telle personne doit s'y trouver ; elle n'y vient pas : on veut rendre visite à une jeune femme ; on ne trouve que son vieux mari.

Mais il faut avouer aussi que le hasard, en dérangeant nos projets, nous sert quelquefois beaucoup mieux que nous ne l'au-

rions fait nous-mêmes ; et quiconque voudra jeter avec bonne foi un coup d'œil en arrière sur sa vie, reconnaîtra qu'il doit au hasard une grande partie des succès que l'amour-propre voudrait attribuer à la sagesse de ses plans.

C'est donc à cette divinité que je fus redevable de voir un spectacle, peu amusant à la vérité pour un Français, et qui ne peut guères intéresser que ceux qui préfèrent les sorcières de Macbeth ou les fossoyeurs du roi Léar, à la douleur intéressante d'Iphigénie, aux douces larmes que fait couler l'amour maternel d'Andromaque. Mais l'observateur est forcé quelquefois de reposer ses yeux sur des objets dont il les détournerait avec horreur, comme l'anatomiste étudie sur des cadavres les moyens de soulager l'humanité souffrante.

— « Voilà un préambule assez long ! »

Faites attention, mon cher lecteur, que c'est le premier dont je vous régale ; et, s'il vous a ennuyé, remerciez-moi de n'avoir pas commencé tous mes chapitres comme vos journalistes commencent presque toujours leurs articles, par une dissertation qui souvent n'a pas plus de rapport au sujet qu'ils vont traiter, que les mœurs de Londres n'ont de ressemblance avec celles de

Paris. Mais puisque vous le désirez, je supprime beaucoup de réflexions que j'aurais encore à faire, et je me hâte de passer au fait.

Le palais du Prince-Régent d'Angleterre est situé presque au centre de Londres, dans *Pall-mall.* Une grande et superbe rue doit partir de ce point, et aller en ligne droite, en traversant une partie de cette ville, rejoindre *New-road* et conduire à *Regent's Park.* Déjà une portion de ce projet est effectuée; et cette nouvelle rue, nommée *Portland-Place*, et qui sera la plus belle de cette capitale, est construite dans un cinquième environ de sa longueur, qui pourra être de trois quarts de lieue. *New-road*, qui signifie en français la nouvelle route, est située à l'une des extrémités de Londres, et non loin de là se trouve *Regent's Park*, ou le Parc du Régent.

J'étais sorti de chez moi un matin de bonne heure, par désœuvrement, et je me proposais d'aller voir les plantations que l'on fait à *Régent's Park*, et qui ne sont pas encore terminées. J'étais arrivé à *New-road*; mais en passant près d'un endroit nommé *Primrose-hill,* je vis de loin dans la campagne un grand attroupement d'hommes et de femmes, et un grand nombre de personnes, traversant pré-

cipitamment *New-raod*, couraient du même côté. Je me souvins que j'étais comme elles un des descendans de notre bonne mère Eve; j'oubliai le but de ma promenade, et le démon de la curiosité m'entraîna du même côté.

La foule se composait de gens de toutes conditions; des dames très-bien mises, des femmes en guenilles, des élégans, des porte-faix. Tous formaient un grand cercle, et au milieu un homme d'une taille athlétique venait d'ôter cravate, habit, gillet; la chemise eut le même sort; le gillet de flanelle qu'elle couvrait la suivit à mon grand étonnement, et je ne savais si la partie inférieure de l'habillement allait aussi disparaître; mais il en resta là. Les yeux des modestes *ladies* qui assistaient à ce spectacle, ne parurent nullement effarouchés de la vue d'un homme nu jusqu'à la ceinture. Elles eurent double plaisir le moment d'après; car un autre champion, qui avait fait sa toilette hors du cercle, ne tarda pas à y pénétrer dans le même costume. Chacun d'eux était accompagné de deux hommes qui se placèrent en avant à chacune des extrémités du cercle. Le dernier venu était beaucoup moins grand que le premier; mais les muscles et les nerfs, fortement prononcés sur ses bras, annonçaient que la nature en

lui refusant une taille avantageuse, l'en avait dédommagé en le douant d'une vigueur peu commune.

J'étais parvenu à me placer au premier rang des amateurs, à côté d'un Anglais d'un certain âge qui paraissait fort attentif à ce qui se passait; je lui demandai l'explication de ce spectacle.

« Vous êtes étranger, me dit-il; votre question me l'apprendrait, si je ne l'avais déjà reconnu à votre accent. — Vous allez voir boxer : mais je crains que nous n'ayons pas grande satisfaction; ce ne sont pas des célèbres. Ce sont deux artisans qui se sont pris de querelle hier, et qui se sont donné rendez-vous ici pour la vider. Mais, attention; ils vont commencer. »

« Je parie dix guinées contre sept pour Tom, » cria un jeune homme qui était à quelques pas de nous.

Tom était celui qui avait l'avantage d'une haute stature.

« Je tiens les sept guinées pour Dick », dit l'Anglais à côté duquel je me trouvais.

Et au même instant les deux antagonistes serrant les poings, s'avancèrent l'un vers l'autre, et, pendant environ cinq minutes, cherchèrent à se donner des coups qu'ils paraient tous deux avec beaucoup d'adresse.

« Ce sont les enfans de la nature, me dit mon voisin ; il n'y a ni science ni art dans leur manière de se battre. »

« — Est-ce que l'on a réduit en principes l'art de se battre à coups de poings ? »

« — Sans doute. Il y a des professeurs pour cette science comme pour l'escrime ; et il est aisé de voir que ces deux hommes ne l'ont pas étudiée, ou qu'ils ont eu de mauvais maîtres. »

En ce moment Dick allongea à Tom un coup de poing sous la dernière côte, si vigoureusement appliqué, que celui-ci en fut renversé.

Pendant que les seconds de Tom l'aidaient à se relever, « voilà votre pari gagné ! » dis-je à mon voisin, croyant le combat fini par la chute de l'un des combattans.

« Gagné ! s'écria-t-il, oh ! nous n'en sommes pas là. Tom ne cèdera pas la victoire à si bon marché ; le combat ne finit que lorsqu'un des deux champions se reconnaît vaincu. »

« — Et pourquoi Dick n'a-t-il pas profité de son avantage pour forcer son adversaire à avouer sa défaite ? »

« — Parce que ce genre de combat a ses lois comme tout autre, et qu'il n'est pas permis de donner un coup à son ennemi quand il est à terre. »

Mais déjà Tom était sur ses jambes, et renouvelait son attaque. Quelques instans après, un coup de poing tombant d'à-plomb sur la mâchoire de Dick, le renversa à son tour, crachant le sang et quelques-unes de ses dents.

Après une courte interruption, le combat recommença : Dick, semblant menacer encore les côtes de son antagoniste, lui porta, par une feinte assez adroite, un coup si violent sur l'œil droit qu'il en devint enflé au point de ne pouvoir plus l'ouvrir.

« Pas mal ! s'écria mon voisin, pas mal ! »

Mais, presqu'au même instant, Tom asséna sur le nez de Dick un si rude coup, qu'il tomba couvert du sang qui coulait à grands flots de ses narines. Ses seconds s'approchèrent de lui, étanchèrent le sang avec des éponges, et ne tardèrent pas à le remettre sur ses pieds.

Je remarquai alors que tous les efforts de Dick tendaient à mettre l'œil gauche de son adversaire dans l'état où le droit se trouvait déjà. Il semblait insensible aux coups qu'il recevait, ne faisait aucune attention au sang qui lui sortait par la bouche et les narines, et il réussit enfin à lui fermer le second œil, terme consacré dans la noble science des boxeurs, à l'instant même où un coup dans

l'estomac le renversait lui-même pour la troisième fois.

Je croyais pour le coup le combat bien fini. Tom, ne pouvant ouvrir les yeux, me semblait hors d'état de se défendre, et surtout d'attaquer; et Dick, étendu par terre et respirant à peine, ne me paraissait pas capable de renouveler le combat : mais je me trompais encore.

Les seconds de Dick s'approchèrent de lui, l'épongèrent de nouveau, lui versèrent dans la bouche et sur le nez le jus d'un citron, lui remontrèrent qu'avec un peu de courage il ne pouvait manquer d'être victorieux, puisqu'il avait fermé les deux yeux à son antagoniste : enfin ils parvinrent à le remettre sur ses jambes, animé d'une nouvelle ardeur.

Pendant ce temps, les seconds de Tom n'étaient pas restés dans l'inaction. Un coup de lancette donné sous chacun de ses yeux, faisant sortir le sang, en avait diminué l'enflure, et lui permettait de les entr'ouvrir.

Ils s'attaquèrent donc avec une nouvelle fureur; quelques coups de poing donnés et reçus de part et d'autre firent couler le sang avec une telle abondance, que les deux champions en étaient couverts.

Et des femmes fixaient avidement sur ce hideux spectacle des yeux qui ne devraient

jamais s'ouvrir que sur des scènes de douceur et de plaisir! « Hélas! disais-je en moi-même, sont-ce bien des Anglaises, des Européennes que je vois ici? Ne sont-ce pas plutôt des femmes de quelqu'une de ces hordes sauvages, qui dansent autour du poteau auquel est attaché le malheureux captif dont elles dévorent les membres palpitans à demi consumés par le feu qui l'entoure? »

Mais, tandis que je faisais cette réflexion, Tom, renversé par un dernier coup de poing dans la poitrine, vomissait le sang à gros bouillons; tous les efforts qu'on fit pendant quelques minutes pour le remettre sur pied, s'étant trouvés infructueux, le champ de bataille resta à son adversaire, qui, avec quelques dents de moins dans la bouche, un œil poché et le nez fracassé, fut emmené par ses amis, victorieux et triomphant.

Ce n'est pas toujours une querelle qui fait naître l'occasion de boxer; il existe des boxeurs de profession, qui se battent pour de l'argent. Une bourse de vingt, de trente, de cinquante guinées est proposée pour le prix du vainqueur. Quelque grand seigneur ouvre aux combattans un champ clos dans son parc; une enceinte est disposée pour eux avec des pieux et des cordes; des paris considérables ont lieu, et bienheureux les élus

qui peuvent avoir place dans la compagnie distinguée qui assiste à ce divertissement, comme les souverains présidaient jadis aux tournois.

Et l'on accuse de barbarie les Romains qui repaissaient leurs regards des combats de gladiateurs ! Mais ce peuple belliqueux ne voyait là qu'une image de la guerre, et tout citoyen était soldat. Les combattans mêmes étaient animés par l'amour de la gloire. Quand l'un d'eux, après s'être vaillamment défendu, était sur le point de recevoir la mort, les spectateurs, en baissant le pouce, en agitant un voile blanc, quelquefois même en poussant de grands cris, témoignaient souvent le désir qu'il fût épargné. Mais quel intérêt peut donc présenter un ignoble et dégoûtant combat à coups de poings, pendant lequel les spectateurs ne semblent occupés que des moyens d'entretenir l'ardeur des combattans, jusqu'à ce que l'un d'eux reste sans mouvement sur l'arène? Voilà pourtant un des amusemens favoris du peuple *penseur!*

CHAPITRE XX.

La Propreté.

Je parcourais un samedi les rues de Londres avec M. C***.

« Et dans quel dessein ? » me dira-t-on.

Sans vous donner la peine de venir à Londres, mon cher lecteur, placez-vous un matin au bas du Pont-Neuf, et demandez de même à ceux que vous rencontrerez dans quelle intention ils sont sortis.

Cet avocat vous répondra : « Pour aller plaider la cause d'un client. » Et c'est pour gagner les cinquante louis qu'il s'est fait donner d'avance.

Ce médecin : « Pour soulager un malade. » Et il n'ajoutera pas qu'il sait que sa visite lui sera bien payée.

Ce journaliste : « Pour corriger une épreuve. » Et c'est pour faire retirer l'initiale sous laquelle il se cache, du bas d'un article qui critique un peu trop amèrement un auteur dont on lui a fait craindre l'humeur irascible.

Ce marchand : « Pour porter des consola-

tions à un confrère dont les affaires sont mauvaises. » Mais il ne vous dira pas qu'il se propose d'acheter au comptant, pour le tiers de leur prix, les marchandises qui lui restent en magasin.

Ce militaire : « Pour une affaire d'honneur. » Et c'est chez une danseuse de l'Opéra que cette affaire d'honneur l'appelle.

Cette Agnès dont les yeux modestes sont baissés en vous répondant : « Pour aller à la messe dans l'église voisine. » Mais elle sait qu'elle y trouvera un jeune homme à qui elle y a donné rendez-vous.

Cette vieille femme : « Pour une œuvre secrète de charité. » Et c'est pour aller raconter, à cinq ou six commères, une anecdote bien scandaleuse qu'elle a apprise la veille sur sa meilleure amie.

Or, si je répondais à votre question, ne pourriez-vous pas croire de même que je ne vous donne pas mes véritables motifs, ou que je ne vous en fais connaître qu'une partie ? Tâchez donc de vous contenter de ce que je crois devoir vous apprendre, et bornez-vous à connaître les résultats, sans vouloir remonter aux causes ; ce désir, quelque naturel qu'il soit à l'homme, a toujours été pour lui la source de mille erreurs.

« Quelle admirable propreté règne dans ce

pays! me dit M. C***. Voyez-vous à toutes les portes ces servantes armées de seaux, d'éponges, de brosses, de chiffons? Elles viennent de laver les escaliers depuis le grenier jusqu'à la cave, et finissent par le seuil de la porte. Tous les samedis on en fait autant : prend-on de pareils soins à Paris? »

« Mais à Paris, lui dis-je, bien des escaliers sont cirés et frottés : vous conviendrez que cela vaut bien le lavage qui vous plaît tant. Au surplus, si vous aviez été en Hollande, vous auriez vu des soins encore bien plus recherchés qu'ici, puisqu'on y lave jusqu'aux murs extérieurs des maisons. Je vous avoue d'ailleurs que je ne me sens nullement disposé à m'enthousiasmer pour la propreté anglaise. Vous ne faites attention qu'au vernis qui brillante le tableau; mais regardez donc les couleurs qu'il couvre. »

En parlant ainsi, je lui fis remarquer un garçon cabaretier qui faisait, de maison en maison, la distribution de ses pintes de bière, rangées sur une machine en bois qu'il portait à la main, et qui est destinée à cet usage. En s'arrêtant à chaque porte, et avant d'y frapper, il avait grand soin d'avaler une gorgée de la pinte qu'il allait remettre, de manière qu'il trouvait le moyen d'étancher sa soif, ou satisfaire sa gourmandise (si

boire de la bière peut s'appeler gourmandise) sans diminuer sensiblement le volume du liquide contenu dans chacune d'elles.

Au même instant, un enfant qui pouvait être dans sa huitième ou sa neuvième année, portait à la main un morceau de beurre qu'il venait sans doute d'acheter pour ses parens ; ayant écarté le papier qui le couvrait, il s'occupait chemin faisant à le lécher.

Enfin, en face de nous, une laitière assise sur un des seaux dans lesquels elle portait son lait, s'étant aperçue que son jupon trempait dans l'autre, venait de l'en retirer avec précaution, et le tordait de manière à ne perdre aucune goutte du breuvage qu'elle vendait.

« Eh bien! lui dis-je, le hasard nous présente à l'instant trois exemples frappans de propreté anglaise. Qu'en dites-vous ? »

« — Que cela ne prouve rien. On ne tire pas une conséquence du particulier au général. »

« — Mais aussi, ne vous en ai-je pas fourni un seul trait. En voilà trois dans la même rue, au même instant, et ma mémoire pourrait m'en rappeler encore bien d'autres.

» Croyez-vous qu'elle soit bien propre, cette femme qui, le premier jour que j'eus

couché dans l'appartement que j'occupe, après avoir fait mon feu en prenant le charbon à pleines mains, vint m'apporter mon déjeûner avant de les avoir lavées, et se préparait même à faire mon lit, si je n'avais été assez galant pour lui dire que ses mains offraient un contraste frappant avec la blancheur de son teint?

» Est-ce par un principe de propreté que les gens chez qui vous logez, et où je vous attendais un jour pendant qu'ils dînaient, m'offrirent très-cordialement de me rafraîchir, comme eux, dans la pinte où ils venaient de boire tous à la ronde, sans s'être essuyé la bouche à leur serviette, puisqu'ils n'en avaient pas? »

« — Tous exemples particuliers! Vous jugez les Anglais comme jugeait les Françaises ce voyageur qui, débarquant à Calais, écrivait sur ses tablettes que toutes les femmes étaient rousses en France, parce que la maîtresse de l'auberge où il était descendu avait les cheveux de cette couleur. »

« — Vous vous trompez. Je ne dis pas que tous les Anglais soient mal-propres; mais je m'élève contre la réputation de propreté que l'on donne mal-à-propos à l'Angleterre, et je soutiens que la France n'a rien à lui céder à cet égard. Si les preuves particulières

ne vous suffisent pas, si vous m'objectez que tous les traits que je viens de vous citer ne concernent que des gens d'une classe inférieure, je vais vous chercher des exemples généraux, et je les prendrai chez les personnes de la plus haute condition. »

« — C'est là que je vous attends. »

« — Eh! bien, m'y voici. — Allez prendre du thé dans la meilleure maison : il sera servi sur un superbe plateau, où brilleront l'argent, le vermeil et la plus belle porcelaine. Mais voyez-vous cette jatte à demi pleine d'eau chaude placée dans un des coins? Après avoir bu sa première tasse, chacun va y rincer le vase dont il s'est servi, afin de le débarrasser des petites feuilles de thé qui sont restées au fond. N'est-ce pas la même chose que si tout le monde buvait tour à-tour dans la même tasse? Or, autant j'aurais de plaisir à boire dans la coupe que de jolies lèvres viendraient de toucher; autant il me répugne de m'en servir quand elle a été trempée dans une eau qui a reçu les restes d'un ivrogne ou d'une vieille *sans dents* : ce n'est pas la nétoyer, c'est la salir.

» Tâchez de pénétrer dans le cabinet de toilette d'une élégante, d'une petite maîtresse; allez dans les magasins des marchands tapissiers; une Française, de quelque con-

dition qu'elle soit, ne pourra s'y meubler complètement. Avez-vous oublié qu'avant-hier nous avons trouvé au lit une de nos plus aimables et de nos plus jolies compatriotes, qui s'était blessée pour avoir imprudemment voulu remplacer un meuble que Londres n'avait pu lui fournir?

» Et que me direz-vous en faveur de l'agréable coutume du reniflement? Coutume qui se trouve dans toutes les classes, et qui vient de ce que les Anglais ne crachent jamais, de peur de gâter leurs tapis, et se mouchent rarement pour ne pas salir leurs mouchoirs.

» L'administration publique même ne sent pas le besoin de la propreté : car vous conviendrez que les rues de Londres sont mal nétoyées, ou plutôt qu'elles ne le sont pas. A la vérité on balaye un passage étroit pour conduire d'un trottoir à l'autre, dans les endroits où ils se trouvent interrompus par une rue; encore est-ce ordinairement un mendiant qui prend ce soin, et qui tenant son balai d'une main, n'oublie pas de tendre l'autre à tous les passans. Mais si, au milieu d'une rue, vous voulez la traverser pour entrer dans une maison située de l'autre côté, il faut ou vous mettre dans la boue jusqu'au jarret, ou retourner sur vos

pas jusqu'à ce que vous trouviez un des sentiers dont je viens de parler, et qui sont comme une planche jetée sur un fossé fangeux. »

« — Assez, assez ; grâce ! me dit M. C*** ; vous finiriez par me persuader que Londres est le temple de la déesse Cloacine ! »

« — Vous tomberiez dans une autre erreur. Je n'ai pas voulu faire une critique outrée de cette ville ; mais seulement prouver qu'on á tort de vanter la propreté anglaise comme infiniment supérieure à celle de notre pays. Il faut, pour juger sainement des choses, les voir de très-près, les examiner avec attention ; et il en est de presque tout ce que nous admirons d'abord, comme d'une femme qui, de loin, paraît vous offrir encore la fraîcheur et les charmes de la jeunesse, mais qui perd une de ses grâces à chaque pas que vous faites pour vous approcher d'elle. »

CHAPITRE XXI.

La Promenade.

« Encore un dimanche à passer à Londres ! Que devenir ? Pas un seul lieu public n'est ouvert, que les cafés que je n'aime point, et

les tabagies que je déteste! Pas une visite à pouvoir rendre! Un sermon.... j'en ai assez du premier que j'ai entendu.—Parbleu, rédigeons un chapitre que j'intitulerai l'*Ennui*. C'est une maladie commune aux habitans de Londres; et peut-être quelque lecteur en sera-t-il aussi atteint en me lisant.»

Je pris une grande feuille de papier blanc : j'écrivis au haut en gros caractères : CHAPITRE XIX. L'ENNUI; et je cherchais un préambule pour entrer en matière, quand je me sentis frapper sur l'épaule.

Je me retournai, et je vis M. C***.

» Eh! bien, me dit-il, que faites-vous aujourd'hui?»

» Ce que l'on peut faire à Londres le dimanche. Voyez, » lui dis-je en lui montrant mon papier.

» —Jetez cela au feu : le temps est superbe; une belle gelée, pas de vent, nous irons nous promener à *Hyde-Park*, afin de gagner de l'appétit pour le dîner.»

Je ne me fis pas prier; nous partîmes, et après environ une heure de marche, nous arrivâmes à ce lieu de plaisance par la porte donnant sur la rue d'Oxford. Il m'en fit parcourir impitoyablement toute la longueur, après quoi : « Eh! bien, me dit-il, comment trouvez-vous cette promenade?»

» — Superbe ! Je n'aurais pu m'en former une idée. Comment donc? un immense terrain de forme irrégulière, couvert d'un gazon maigre et desséché, sur lequel quelques arbres semés de loin en loin, semblent les oasis que l'on rencontre dans les sables de la Lybie; au milieu, un magasin à poudre, voisinage fort agréable; tout cela coupé par des espèces de routes dont la boue épaisse qui les couvre est heureusement gelée aujourd'hui; et ce beau paysage animé par une centaine d'individus qui y promènent, comme nous, leur triste oisiveté, et qui semblent

« . . . . . *Rari nantes in gurgite vasto.* »

» — Ce sont les fréquentes revues que l'on fait ici qui gâtent le gazon. »

» — Que m'importe la cause? je juge de l'effet. »

» — Et ce beau canal que l'on nomme la *rivière serpentine*, vous ne l'admirez pas? »

— » Le voisinage de la Tamise lui fait beaucoup de tort. — Mais je vois quelques jeunes gens qui y patinent : je n'aurais pas cru la glace encore assez forte. »

— » Dès hier on y patinait. Il est vrai que la glace s'est ouverte, et que quinze personnes sont tombées dans l'eau; mais une seule a été noyée. »

« — Et pourquoi ne place-t-on pas une couple de sentinelles pour empêcher de descendre sur la glace avant qu'elle ait acquis assez de consistance? »

« — Et la liberté, que deviendrait-elle? »

« — J'oubliais. — Quittons-nous ce séjour enchanteur? »

« — Nous touchons aux *jardins de Kensington;* il faut y entrer. »

Je me crus, en y arrivant, transporté dans un autre monde. De vastes massifs de beaux arbres, percés de magnifiques avenues, y offrent une promenade qui doit être très-agréable en été, et qui est le rendez-vous de la meilleure compagnie de Londres. Mais vous n'y trouveriez ni glace, ni limonade, ni même un verre de bière; pas une chaise pour s'y reposer : on n'y voit d'autres siéges que quelques bancs parsemés à d'assez grandes distances les uns des autres, et semblables à ceux sur lesquels s'asseyent nos invalides et nos nouvellistes aux Tuileries et au Luxembourg.

Nous fîmes le tour de ce jardin; il était trois heures et demie quand nous en sortîmes. Il fallait de nouveau traverser *Hyde-Park* pour rentrer dans le cœur de la ville. Quelle fut ma surprise! la scène était entièrement changée. Cinq à six mille per-

sonnes de toute condition se promenaient à pied dans l'intérieur du parc; les routes dont il est coupé étaient couvertes de cavaliers, de voitures et de cabriolets, presque en aussi grand nombre que dans nos promenades de Long-Champ.

« — Etes-vous fâché d'être resté? » me dit M. C***; « maintenant que dites-vous d'*Hyde-Park* ? »

« — Que la décoration est changée; mais que le théâtre est toujours le même. Je m'imagine voir un grand galetas que l'on a garni d'un riche mobilier, sans en cirer le parquet, sans en repeindre les plafonds et les lambris. »

Il faut pourtant convenir que ce coup-d'œil n'était pas sans intérêt, et l'on peut en jouir tousles dimanches depuis troisheures jusqu'à cinq. On promenait ses regards avec plaisir tantôt sur des jeunes gens caracolant sur de superbes chevaux, tantôt sur des voitures plus belles les unes que les autres; surtout sur des femmes, les unes brillantes d'attraits, les autres cherchant à y suppléer par l'éclat de leur parure. Nous nous arrêtâmes pour considérer ce spectacle, qui, quoique véritablement beau, aurait fini par m'ennuyer; car qui peut supporter

« Toujours pâté d'anguilles ? »

Mais M. C*** faisait diversion à cette monotonie par quelques anecdotes.

« Voyez-vous, me disait-il, cette jolie femme dans cette voiture fond jaune, portant des armoiries surmontées d'une couronne de comte? c'est la proche parente d'un des hommes les plus illustres de l'Angleterre. Elle avait épousé lord F***; mais un penchant irrésistible à la galanterie lui fit écouter les fleurettes de lord G***. Son mari s'en aperçut: il était aussi bon calculateur qu'instruit dans la mythologie: il avait lu l'histoire des filets de Vulcain; il pensa qu'une femme de moins et quelque argent de plus était un bénéfice clair. Il fit beau jeu aux deux amans, et accompagné de quelques amis qui devaient lui servir de témoins, il surprit le couple galant dans la situation la plus décisive.

Un Italien aurait poignardé les deux coupables; un Français se serait coupé la gorge avec son rival; un Anglais est bien plus sage. Lord F*** poursuivit lord G*** judiciairement, obtint contre lui une condamnation de 15,000 livres (360,000 liv.) de dommages et intérêts, et fit prononcer son divorce. Lord G*** épousa la veuve dont le mari vit encore; mais comme l'argent ne le tente pas, on dit qu'il prend toutes les

précautions convenables pour ne pas être exposé à redemander à un autre la somme qu'il a payée à lord F***.

» Ce cavalier monté sur un cheval bai, dont les éperons et les étriers sont en argent, est sir John H***. Il avait parié deux mille guinées qu'un homme parcourrait à pied mille milles en vingt jours, ce qui fait cinquante milles par jour, ou environ seize lieues et demie de France. Il trouva un champion qui entreprit cette promenade. Il avait soin de le faire visiter tous les matins par son médecin. Lui-même veillait à ce qu'il prît une nourriture salubre et substantielle. Enfin il gagna sa gageure. Aujourd'hui il a déterré une virago qui entreprend de faire trente milles par jour pendant vingt jours successifs. Il cherche quelqu'un qui veuille encore tenir une gageure de deux mille guinées; mais je ne sais s'il trouvera un antagoniste, car il a la réputation de toujours gagner.

» Voici mistress L***, dans cette voiture grise sans aucun ornement. Elle a épousé un Français qu'elle tourmente du matin au soir, surtout quand il lui arrive de manquer à une des pratiques minutieuses de la civilité anglaise. Un soir, en prenant du thé chez elle, je l'ai vue lui faire une que-

relle, parce qu'il avait remis le sucrier sur la table, au lieu de le replacer sur le plateau.

» Et cet homme en habit brun, le front découvert, l'œil vif, là, à deux pas, sur la gauche, qui, comme nous, se promène modestement à pied? — C'est un peintre qui ne manque ni de mérite ni de talens. Il avait fait le portrait de la maîtresse d'un des plus grands seigneurs d'Angleterre. Quand l'ouvrage fut achevé, sa seigneurie lui dit : « Voilà un portrait qui vous fera honneur, » monsieur; on ne peut rien voir qui soit » mieux fait. » C'est le seul paiement qu'il en ait jamais pu obtenir.

» Ah! vite, regardez cette voiture bleue, dont le panneau est couvert d'un manteau ducal : vous voyez, à côté de cette vieille femme à mine rébarbative, une jeune personne charmante, dont la figure annonce le chagrin; elle est orpheline. Ses charmes, et peut-être aussi ses quinze mille livres de rente (360,000 livres) attirèrent l'attention d'un jeune homme qui eut le bonheur de lui plaire. Son rang ni sa fortune ne lui permettaient d'aspirer à sa main. Nos deux amans se déterminèrent donc, suivant l'usage d'Angleterre, à faire un voyage en Ecosse; mais avant d'y être arrivés et d'avoir pu faire

prononcer l'heureux *conjungo*, ils furent arrêtés par les parens de la demoiselle. On la mit sous la garde de cette vieille femme qui ne la quitte pas plus que son ombre, et le jeune homme vient d'être condamné au pilori comme ravisseur. Mais on dit que la demoiselle a du caractère, et que dès qu'elle aura atteint sa majorité, qui n'est pas très-éloignée, elle l'épousera et passera avec lui sur le continent. »

La foule des originaux dont M. C*** me crayonnait les portraits, commençait à s'éclaircir. Il était près de cinq heures. Nous en conclûmes qu'ils quittaient la promenade pour aller se livrer à une occupation d'un genre plus substantiel : nous jugeâmes à propos de les imiter.

CHAPITRE XXII.

Londres en raccourci, par un peintre Italien.

« CHE *piacere di vedervi!* » me dit un jour un peintre italien que j'avais connu à Paris, et que je rencontrai dans *New-bond-street*. « Et depuis quand êtes-vous à Londres? »

« — Depuis dix à douze jours. Mais vous-même, quel motif vous y a conduit? »

« — J'y suis venou *per* faire oune *exhibition* de mes ouvrages. »

« — Ah! vous venez proposer aux Anglais la vue de vos tableaux, moyennant une rétribution que vous paiera chaque spectateur. »

« — Oui, *Signor; ma* je souis arrivé trop tôt, *perche ciascheduno* est à la campagne : il n'y a pas oune âme à Londres. »

« — Un peu de patience : on va en revenir incessamment. Les Anglais sont affamés d'exhibitions. J'ai vu annoncer dernièrement l'exhibition d'un habit qui a été porté par un homme dont le nom, il est vrai, est universellement connu ; et tout le monde y courait. »

« — *E vero, Signor; ma*, en attendant, je mange mes louis au liou de gagner des guinées. »

« — Profitez de ce temps pour voir ce que Londres offre de remarquable. Avez-vous visité ses églises ? »

« — J'en ai vou quelques-ounes ; *ma* c'est oune bien pauvre chose ! la *piu* chétive église de village en Italie et en France est mioux décorée. Pas oune peintoure ! pas oune statoue ! oune architectoure misérable ! »

« — Pour ce dernier article, vous excepterez, j'espère, la cathédrale de Saint-Paul et l'abbaye de Westminster. Ces deux églises

peuvent soutenir la comparaison avec les plus belles de l'Europe. »

« — Ah! *Signor*, vous n'avez pas vou *le belle chiese* de Rome, de Naples et de Florence! et je crois que Notre-Dame et Sainte-Geneviève, Saint-Roch et Saint-Soulpice à Paris, n'auraient pas à rougir de se trouver à côté d'elles. »

« — Mais enfin il y a dans Saint-Paul et dans Westminster des monumens dignes d'être vus, des choses qui appellent l'attention et la curiosité des connaisseurs. »

« — Sans doute : on voit à Westminster le monoument d'Henri V, dont la figoure est sans tête, parce qu'elle était d'argent et qu'elle a été volée; la selle dont ce prince se servit à la bataille d'Agincourt, et dont il ne reste que le bois et le fer; oune pierre sour laquelle les anciens rois d'Ecosse étaient placés lors de lour couronnement. A Saint-Paul, on voit oun dôme couvert de croûtes, ouvrage d'oun détestable barbouillour; quelques statoues où des Anglais sont représentés avec des habits romains, les cheveux frisés en toupet par devant, et liés en cadogan par derrière; oune cloche qui pèse douze mille livres, et dont on ne remoue que le battant pour la sonner; oune galerie à l'oun des bouts de laquelle on entend ce que l'on

dit tout bas à l'autre : *tutte cose miravigliose; ma*, *per* les voir, il faut fouiller au gousset : autant de portes qu'on vous ouvre, autant de shillings sortent de votre poche, et il y a beaucoup de portes à Saint-Paul et à Westminster. Il en est de même partout : sans argent on ne voit rien à Londres. Il n'y a que la Tamise que l'on voit gratis, jousqu'à ce que les Anglais aient trouvé le moyen de la mettre sous serroure. »

« — J'espère au moins que vous avez été satisfait de la vue de ce fleuve ? Les vaisseaux dont il est couvert, les quais, les chantiers qui le bordent, sont un spectacle vraiment admirable. »

« — *Perfettamente !* La Tamise est oun joli rouisseau, bien commode *per* les Anglais qui voulent se noyer ; *ma*, *per* me citer oun port, des chantiers, il faudrait avoir vou *Anvers* depouis tous les travaux que les Français y ont faits ; et ne me parlez jamais d'oun pou d'eau qui coule dans oune ville, tant que vous n'aurez pas été à Venise. Enfin, n'est-il pas hontoux que sour cette famouse rivière, il ne se trouve dans tout Londres que trois ponts ! »

« — Allons, vous êtes difficile ! Mais comment avez-vous trouvé les places de Londres, ces beaux *squares*, qui sont pour la plupart

exclusivement habités par des gens de la première distinction? »

« — Très-nombrouses, *Signor;* car je crois en avoir compté *piu* de quatre-vingts ; *ma* c'est comme s'il n'y en avait qu'oune : elles sont toutes jetées dans le même moule, comme les roues et les maisons; oun pou *piu* grandes, oun pou *piu* petites, voilà toute la différence; oun jardin au milieu entouré d'une grille, et où personne n'entre, parce que les propriétaires voisins en ont seuls la clef : voilà, en trois coups de pinceau, le portrait de toutes les places de Londres. C'est *assolutamente* la place Royale de Paris, si ce n'est qu'elles ne sont pas entourées de portiques où l'on est à sec dans les temps de plouie. »

« — Je vois que vous avez pris pour devise le *nil admirari* d'HORACE; mais je veux vous prendre en défaut. Me direz-vous qu'on voit dans d'autres villes des boutiques comme celles qu'offrent ici *Oxford-street*, *Holborn*, *Cheapside*, et je ne sais combien d'autres rues? »

« — Je souis battou, Signor, j'en conviens : on dirait ici que la ville a été bâtie pour les boutiques, au liou que dans les autres pays les boutiques ont été constrouites pour les villes. Les *piu* misérables échoppes ont oun air de propreté, d'arrangement, qui

fait plaisir à voir, et il faut admirer, malgré soi, la richesse et l'élégance des grands magasins; *ma perche*, s'il vous plaît? C'est *per ingannar* le chaland; c'est parce qu'il s'agit de gagner de l'argent: et d'aillours, je conviens que les boutiques sont en *piu* grand nombre ici qu'à Paris; *ma* je ne conviens pas qu'elle soient *piu* belles, *piu* riches, *piu* élégantes que celles des roues Saint-Honoré, Richelieu, Vivienne et beaucoup d'autres. Et les enseignes donc? c'est oune pitié! le nom dou marchand, et voilà tout. Vous ne voyez pas ici sour les boutiques, comme à Paris, des tableaux qui pourraient figourer dans oun salon. — *Ma*, dites-moi, il est près de cinq heures: où dînez-vous? »

« — J'ai rendez-vous avec un ami dans une *chop-house* où l'on est assez bien. »

« — *Che gusto!* je ne vous quitte pas. J'ai dîné jousqu'ici chez oun misérable gargotier qui se dit restauratour français, et où personne ne sait oun soul mot de cette langue; qui fait payer ses drogues au poids de l'or. Enfin j'ai jouré de n'y *piu* retourner. Hier il me sert un fricandeau à l'oseille. *Santa Virgine!* l'oseille était je crois dou gazon sec qu'il avait été couper dans *Hyde-Park*; et le fricandeau, ah! sous le couteau il résonnait comme oune cloche, et

sous la dent c'était la semelle d'oun vieux soulier. »

Le peintre vint donc manger avec moi une assiette de *roasted-beef* et une portion de pudding au ris, et convint qu'on pouvait faire à Londres un dîner *comfortable*.

CHAPITRE XXIII.

Goddam !

Je croyais, d'après l'autorité de *Figaro-Beaumarchais*, que ce mot faisait le fond de la langue anglaise, et que les autres expressions ne lui servaient que d'accompagnement. Je ne l'ai pas entendu prononcer une seule fois pendant les quinze jours que j'ai passés à Londres; on m'a assuré qu'il n'était en usage que parmi la dernière classe du peuple, et seulement quand la colère ou l'ivresse se mettent de la partie.

Mais sans compter la pluie et le beau temps par où commencent toujours toutes les conversations à Londres, il est un certain nombre d'expressions dont on y fait un usage continuel, et qu'on applique à toutes les circonstances.

Je pourrais en citer d'assez nombreux

exemples, mais je me bornerai à l'adjectif qui finit le chapitre précédent.

On voit déjà qu'un dîner dont on est satisfait, en un mot un bon dîner, est un dîner *comfortable*.

J'étais un jour dans une maison où se trouvait une jeune demoiselle pleine d'esprit, de grâces, de talens et d'amabilité. « Savez-vous, me dit mon voisin, que cette jeune personne ferait une petite femme bien *comfortable* ? »

Une autre fois on me questionnait sur tout ce que j'avais vu à Londres ; on me demandait mon opinion sur différentes choses, et j'avais grand soin de répondre à tout avec HORACE, *pulchrè, benè, rectè:* car, aux yeux d'un véritable Anglais, les brouillards de la Tamise valent mieux que le beau ciel de l'Italie, et les murs enfumés de leurs maisons sont préférables à la colonnade du Louvre. « C'est bien dommage, me dit une dame, que le *Vaux-hall* ne soit pas ouvert dans cette saison, et que vous n'ayez pu le voir! De tous les lieux publics où se réunit la bonne société, c'est sans contredit le plus *comfortable*. »

» Si vous pouviez venir passer quelques jours dans le *Derbyshire*, me disait un lord, vous verriez mon parc, mon château:

j'ai planté l'un, j'ai planté l'autre, j'ai tout créé moi-même; il n'existe pas de séjour aussi *comfortable.* »

J'avais une de ces redingottes ouatées couvertes en soie, telle qu'on en porte en France. « C'est dommage, dit un jeune homme, que ce vêtement ne soit pas à la mode à Londres, car il me paraît bien *comfortable.* »

Voulez-vous faire bâtir à Londres ce qu'on y appelle une belle maison? (car la beauté est relative, et la hideuse compagne du Hottentot a plus de charmes à ses yeux que n'en offrirait la plus céleste de nos nymphes parisiennes) une maison qui réunisse l'agréable à l'utile? qui soit bien distribuée? dont les croisées et les portes ferment bien, chose assez rare? enfin qui soit construite dans le meilleur style d'*architecture anglaise?* Vous faites venir un architecte; mais en un seul mot, vous lui faites comprendre tout ce que vous désirez. Il ne faut que lui dire que vous voulez être logé *comfortablement.*

Rien d'aussi triste que le feu de charbon, unique espèce de chauffage connu en Angleterre. La fumée noire et épaisse qu'il produit, et les particules qui s'en détachent continuellement, vous obligent à vous savonner

le visage et les mains cinq à six fois par jour, à peine de passer pour un charbonnier au bout de vingt-quatre heures. Il faut un talent tout particulier pour allumer ce feu et pour l'entretenir : si vous y mettez trop de charbon, vous l'étouffez; n'en mettez-vous pas assez? il périt faute d'alimens; le remuez-vous trop souvent? il se noircit et s'éteint; ne le remuez-vous pas assez? il finit par s'encroûter et par disparaître, comme cela arrivera quelque jour au soleil, s'il faut en croire certain astronome. Eh! bien, quand la grille qui contient ce misérable feu est remplie d'un charbon bien embrasé, cela s'appelle encore un feu bien *comfortable*.

Si vous voulez... « Hé bien, qu'y a-t-il? »

« Je viens savoir, monsieur, si vous sortirez ce matin, me dit mon hôtesse; je voudrais profiter de votre absence pour secouer les tapis, nétoyer les vîtres, laver le plancher, frotter les meubles, enfin rendre votre appartement *comfortable*. »

« — Rien de mieux! je sors à l'instant. »

Je supprime donc, lecteur, la suite de la nomenclature des occasions où ce mot peut être convenablement employé, et je ne puis mieux finir ce chapitre qu'en souhaitant que vous puissiez en avoir trouvé la lecture assez *comfortable*.

CHAPITRE XXIV.

Les Journaux.

Il n'est aucun pays où les journaux soient en aussi grand nombre qu'en Angleterre. On en compte plus de cinquante ; les uns paraissent tous les jours, excepté le dimanche ; les autres le dimanche seulement ; ceux-ci sont publiés trois fois par semaine, ceux-là une fois par mois. Tous ces journaux sont d'une telle taille, que le *Moniteur* de Paris n'est auprès d'eux qu'un *Lilliputien.*

La politique....... Eh bien ! pourquoi mon encre s'épaissit-elle ? Pourquoi ma plume refuse-t-elle d'obéir à mes doigts ? Je n'ai pas oublié que j'ai juré de ne jamais parler ni écrire sur des matières politiques ; je ne veux pas enfreindre mon serment..... Bien ! l'encre devient plus fluide, et la plume plus docile. — Je disais donc que la politique fait l'objet principal des journaux anglais ; mais comme elle ne pourrait leur fournir de quoi remplir tous les jours *vingt énormes colonnes*, imprimées en très-petits

caractères ; après avoir rendu compte des nouvelles vraies ou fausses de tous les pays, les journalistes font un nouvel article, où ils répètent, en forme d'analyse, tout ce qu'ils ont déjà dit, et que chacun d'eux assaisonne de réflexions convenables au parti qu'il a embrassé. Ils trouvent ainsi des matériaux suffisans pour occuper la moitié de leur journal. Un troisième quart est consacré aux objets intéressans que contiennent les Petites-Affiches de Paris ; et pour remplir le superflu de leur feuille, ils vous donnent un long détail de tous les procès qui se jugent dans les tribunaux de Londres ; vous apprennent que lord *un tel* est arrivé dans la capitale ; qu'un autre vient d'en partir pour sa campagne ; que lady *une telle* a eu la veille douze personnes à dîner, et qu'un chien, en courant dans la rue, a renversé le seau d'une laitière.

Les journaux se distinguent en deux classes, ceux du parti ministériel et ceux de l'opposition. Il en est qui ne traitent que de sujets littéraires, comme le *Monthly review* et le *Critical review;* cependant, par la manière dont ils sont rédigés, on voit que le premier est favorable aux ministres, et que le second a embrassé les principes contraires. Quand un journal a adopté l'un de ces deux partis, il y est invariablement

fixé. On ne voit pas à Londres de ces journalistes foulant aux pieds aujourd'hui l'idole qu'ils adoraient hier, et qu'ils encenseraient encore demain si elle était replacée sur son autel. Ils ne sont pas, comme dans bien d'autres pays, obligés de publier une nouvelle fausse, ou d'en taire une véritable; forcés de louer un mauvais ouvrage parce que l'auteur est en crédit, et d'en déchirer un estimable parce que son père est persécuté. Littérature, politique, tout leur est ouvert; leur plume est aussi libre que leur pensée; ce n'est qu'aux tribunaux qu'il appartient de réprimer les abus qu'ils peuvent faire de la liberté de la presse.

« Bravo! » me dit M. C***, qui était entré dans ma chambre sans que je m'en aperçusse, et qui lisait par-dessus mon épaule ce dernier paragraphe à mesure que je l'écrivais: « bravo! voilà enfin un chapitre qui contient, en faveur de l'Angleterre, des éloges sans restriction. »

« — Je rapporte des faits, et je voulais laisser au lecteur le soin d'en tirer des conséquences; mais vous me faites craindre que je ne sois pas bien compris, et qu'on ne prenne une narration pour un panégyrique. Croyez-vous donc que si j'étais journaliste, je n'aimerais pas mieux qu'un censeur vînt

me dire : « Vous n'imprimerez pas tel article, » plutôt que de me voir le lendemain traduit devant un tribunal pour l'avoir inséré dans ma feuille? Croyez-vous que j'estime celui qui, uniquement parce qu'il est du parti de l'opposition, croit devoir blâmer les opérations les plus sages du ministère; ou celui qui voudra justifier les actes les plus attentatoires aux libertés de l'Angleterre, parce qu'il est attaché au parti ministériel? Voilà pourtant ce que vous voyez tous les jours dans vos journaux anglais. Je voudrais qu'un journaliste fût impartial; qu'il jugeât les ouvrages, et non les auteurs; qu'il parlât de politique avec réserve, mais toujours avec vérité; du gouvernement avec respect, mais sans bassesse; qui m'envoyât un journal de trois pages quand il aurait de quoi les remplir, et qui ne me condamnât pas à dévorer vingt colonnes de fadaises, quand il n'a rien d'intéressant à m'apprendre; qui...... »

« — Vous demandez un homme qui n'a jamais existé, et le pays où il pourrait écrire n'est pas encore découvert. Votre journaliste mourrait de faim; il n'aurait pas un lecteur. C'est l'esprit de parti et la malignité qui fait lire les journaux; aussi chacun à Londres en a-t-il deux, parce que l'on veut juger des

différentes couleurs sous lesquelles le même événement est représenté, et c'est en les décomposant, à l'aide du prisme de la raison, que..... »

« — Que l'on reconnaît souvent que les deux peintres ont pris lès couleurs de la passion pour celles de la vérité, et qu'ils n'ont produit qu'une caricature, au lieu de composer un tableau. »

« — Vous direz ce qu'il vous plaira, mais j'aime les journaux anglais, peut-être un peu par gratitude; car je dois à l'un d'eux la première connaissance que j'aie faite à Londres. »

« — Comment donc? »

« — Voici le fait : il vous paraîtra un peu romanesque, et c'est pourtant l'exacte vérité.

» Je n'étais à Londres que depuis quelques jours, et je n'y connaissais qu'un seul Français. Je savais l'anglais; mais j'avais beaucoup de peine à le parler, et plus encore à l'entendre. Un matin, en déjeûnant avec mon ami, je lus dans le *Morning-Chronicle* l'avis suivant : « Une dame anglaise qui sait le français, mais qui désirerait se fortifier dans la conversation, voudrait trouver un Français qui souhaitât de son côté acquérir l'habitude de la prononciation anglaise; ils conviendraient de certaines heures de réunion, et

» l'utilité qui en résulterait pour les deux par-
» ties servirait de paiement réciproque. Ré-
» ponse à madame A. B. par la voie du jour-
» nal. » — « Parbleu! dis-je à mon ami, je veux répondre à madame A. B., et continuer l'alphabet. » — « N'en faites rien, me dit-il, c'est quelque aventurière qui cherche une dupe. » — « Qu'importe? lui dis-je, elle verra qu'elle ne l'a pas trouvée; » et sur-le-champ j'écrivis : « La proposition
» de madame A. B. convient à un Français
» nouvellement arrivé à Londres; il aura
» l'honneur de se rendre chez elle le jour
» et l'heure qu'elle lui indiquera. Réponse
» à Mr. C. D., no. 7, *Wells-street.* »

« Je portai ma note au journal : quelques jours se passèrent, et je n'y pensais plus, quand un soir en rentrant chez moi je trouvai le billet suivant. « Si le Français qui a répondu
» à la note A. B., insérée dans le *Morning-*
» *Chronicle*, veut se donner la peine de pas-
» ser jeudi prochain, vers six heures du soir,
» dans *St.-James-street, no.* 9, il y trouvera
» la dame à laquelle il a fait réponse, ainsi
» que son père. D'après cette entrevue, cha-
» cune des parties pourra voir si une liaison
» régulière lui paraît désirable. »

« Ce style ne me parut pas celui d'une aventurière; je ne manquai pas au rendez-

vous. Je trouvai une demoiselle d'environ vingt ans, aussi jolie qu'aimable. Son père, sa mère, un frère et une sœur composaient sa famille; mais son frère et elle étaient les seuls qui sussent un peu de français. J'y fus très-bien reçu. Pendant plus d'un an, j'allai passer chez eux presque toutes mes soirées; j'y acquis l'usage de la langue anglaise, et je communiquai en échange à la demoiselle la faculté de s'exprimer en français. Elle se maria peu de temps après : son mari m'accueillit parfaitement bien. Elle est mère de famille à son tour, et il est rare que je passe une semaine sans l'aller voir. — Eh! bien, c'est pourtant au *Morning Chronicle* que j'ai dû cet avantage. »

« — Votre histoire ne vaut rien : il fallait, pour terminer l'aventure d'une manière convenable, épouser vous-même la demoiselle. »

« — Si je vous avais fait un roman, ce dénouement aurait été indispensable; mais c'est une histoire véritable dont je viens de vous faire le récit. »

CHAPITRE XXV.

Les Caricatures.

« L'ENVIE de vous conter ma petite anecdote, » continua M. C***, « m'a fait perdre de vue un autre sujet dont je voulais vous parler, et auquel je vais passer. Vous avez prononcé tout-à-l'heure le mot *caricature* : vous conviendrez, j'espère, que dans ce genre au moins, Londres est la première ville du monde? »

« — Je conviens que nulle part on n'en voit naître en si grande profusion, quoique depuis quelque temps Paris semble vouloir rivaliser avec elle. Mais qu'est-ce qu'une caricature? c'est une satire en peinture. Elle doit être à un bon tableau ce qu'est à un opéra ou à une tragédie une parodie spirituelle, telle que nous en voyions autrefois au théâtre du Vaudeville, quand on y représentait *Nice* et *Arlequin Cruello*. Or, sur cent caricatures que je vois ici, quatre-vingt-dix sont entièrement dépourvues de goût et d'esprit; toutes les règles du dessin y sont violées, et l'on reconnaît que ce n'est point par un effet de sa

volonté que l'auteur (que je ne puis me résoudre à nommer artiste) a produit de tels monstres ; mais par impuissance de faire mieux : sur les dix autres, neuf ne paraissent piquantes que par la méchanceté qui en fait le caractère distinctif; et une seule, une tout au plus, pourrait trouver grâce aux yeux d'un homme doué d'un jugement sain. Enfin, je ne vois jamais une caricature, sans penser au Virgile travesti de Scarron. »

« — Vous êtes trop sévère. Venez visiter avec moi une ou deux boutiques de caricatures, et je parie vous en montrer qui vous feront rire. »

« — Sans doute, je rirai. . . . . comme je ris des grosses bêtises que Brunet et Potier débitent au théâtre des Variétés : mais ne croyez pas que je dise :

« J'ai ri, me voilà désarmé. »

Non, c'est un rire qui n'est que sur les lèvres ; c'est comme une odeur passagère qui s'évapore avant qu'on ait pu la distinguer. Les anciens connaissaient l'art de la caricature ; et, quoique nous ayons peu de documens sur leurs travaux en ce genre, nous en savons assez pour voir qu'ils ne négligeaient aucune des règles du dessin ni de la peinture. Un

peintre voulant faire sentir au peuple d'Athènes qu'il était tour-à-tour ferme et inconstant, cruel et magnanime, humble et arrogant, injuste et équitable, trouva le moyen de présenter cette vérité dans un tableau où il avait peint le Génie de cette ville répandant autour de lui les semences de tous les vices et de toutes les vertus. Un autre avait peint un des généraux les plus célèbres de cette république, Timothée, endormi, tandis que la Fortune prenait pour lui des villes dans un filet. « Que ferai-je donc quand je m'éveillerai ? » dit Timothée en voyant ce tableau. Enfin, je placerai encore au nombre des caricatures anciennes, le tableau dans lequel un peintre représenta une reine célèbre dont il avait à se plaindre, se prostituant à un pêcheur. Cette reine, aussi fameuse par la dissolution de ses mœurs que par ses charmes, se trouva si belle, qu'au lieu de punir le peintre, elle lui fit un présent considérable. Voilà les modèles que devraient imiter les faiseurs de caricatures, au lieu de faire sortir de la bouche de leurs personnages des paroles ordinairement dignes de la manière dont le sujet est traité. Or, vous conviendrez que c'est surtout dans les caricatures anglaises que ce défaut domine. Les Français et les Italiens ont su s'en garantir da-

vantage; mais ici j'en ai vu où il se trouve plus de traits de plume que de coups de pinceau.»

« — C'est donc à tort, à votre avis, que l'Angleterre prétend, dans la caricature, à la même suprématie qu'elle exerce sur les mers? »

« — Je répondrai à cette question quand on m'aura cité un auteur de caricatures anglaises digne de figurer à côté de notre compatriote CALLOT. »

CHAPITRE XXVI.

Voleurs et Filous.

UN soir, ou plutôt un matin, car il était minuit et demi, comme je sortais du théâtre de *Drury-lane* et que je regagnais mon logement, un grand gaillard, armé d'un gros bâton, me barra le chemin. Je me retournai pour voir si la retraite était possible; mais j'en vis derrière moi deux autres qui n'avaient pas meilleure mine. Celui qui me faisait face me demanda ma bourse, sans employer ces formules de politesse que l'on attribue aux voleurs anglais. Cette rencontre n'était pas

aussi agréable que celle des trois Grâces qui m'avaient arrêté dans *Cheapside* quelques jours auparavant. J'avais lu la veille dans un journal l'éloge d'un Anglais qui, attaqué de même par trois coquins, avait eu le courage de défendre sa bourse, et qui, pour prix de sa bravoure, avait été assommé de coups de bâton, dépouillé de tout ce qu'il possédait, et reporté chez lui à demi mort. Je ne me souciais pas de lui servir de pendant; il me parut que ce serait acheter trop cher l'honneur d'être cité dans les journaux de Londres. Je ne fis donc aucune difficulté de me séparer de ma bourse, qui, heureusement, n'était pas très-bien garnie. Je craignais davantage pour ma montre; mais j'avais affaire à d'honnêtes voleurs. A peine ma bourse eut-elle passé dans leurs mains qu'ils disparurent, et je regagnai mon logis sans autre événement fâcheux.

Tous les soirs, avant de me coucher, j'avais l'habitude de chercher dans un livre intitulé : *Peinture de Londres*, ou *Guide des étrangers dans cette ville*, la manière dont je pourrais employer la journée suivante. Ma mésaventure ne m'empêcha pas d'être fidèle à mon usage, et le hasard me fit tomber sur un chapitre fort analogue à ce qui venait de m'arriver. Je vais en traduire quelques

passages. J'aurai soin de distinguer ce qui sera traduction, des réflexions que je pourrai y ajouter.

» La police de nuit est confiée à quelques » vieillards sans armes, nommés *watchmen;* » et un petit nombre d'officiers de police » sont seuls occupés à la recherche et à la pu- » nition des voleurs et des filous. »

Excellente raison pour qu'il y en ait un grand nombre. Aussi ne se passe-t-il pas un jour sans que les journaux ne contiennent le récit de quelques vols à force ouverte, ou de quelques escroqueries. On serait donc tenté de prendre pour une plaisanterie les réflexions qui suivent.

« Il n'existe pourtant pas de ville où il y » ait moins de danger à parcourir les rues, à » quelque heure que ce soit. C'est un phéno- » mène qu'il ne faut pas chercher à expliquer » par les règles de la police ordinaire; mais » qu'on ne peut attribuer qu'à une heureuse » réunion de causes morales, dont la princi- » pale est l'ancienne liberté dont jouissent » en Angleterre toutes les classes de citoyens, » et qui a profondément gravé dans l'âme » des pauvres mêmes, l'amour de l'ordre » social et le désir de gagner sa vie par une » honnête industrie. »

Je ne sais trop à laquelle de toutes ces causes morales si heureusement réunies, je dois attribuer le vol de ma bourse.

L'auteur fait ensuite le détail des différentes espèces de filous dont un étranger doit se méfier à Londres.

« Les voyageurs doivent tâcher de ne pas » arriver à Londres pendant la nuit; sans » quoi ils courent le risque de se voir arrêtés » par des voleurs de grand chemin pendant » la dernière poste, ou de trouver en arri- » vant que leur voiture a été déchargée des » malles et valises qui pouvaient être atta- » chées derrière.

» Une foule de filous assiégent toujours » les portes des auberges où s'arrêtent les di- » ligences et les voitures de poste. Ils sont » fort empressés à se charger de porter le » bagage des voyageurs; et à peine l'ont-ils » entre les mains, qu'ils disparaissent pour » ne plus revenir.

» D'autres sont attroupés devant les fenê- » tres des marchands d'estampes et de cari- » catures, à la porte des maisons où l'on fait » quelque exhibition, dans les environs des » spectacles et de tous les lieux publics d'a- » musement : il faut donc avoir soin, quand » on va dans une foule, de n'avoir sur soi

» que des objets de peu de valeur, et d'avoir » toujours les yeux autour de soi, et les » mains dans ses poches.

» Quand vous changez un billet de ban- » que ou une pièce d'argent, prenez-bien » garde à la monnaie qu'on vous rend. Beau- » coup de marchands vous donneront des » pièces fausses, et les cochers de fiacre sont » surtout dans cette habitude. »

Il est incroyable en effet combien on voit circuler en Angleterre de fausse monnaie et de faux billets de banque. Aussi ne reçoit-on pas la plus petite pièce d'argent, sans la faire sonner et l'examiner de tous les côtés ; et si vous donnez en paiement un billet de banque, il arrive très-souvent qu'on vous prie d'y inscrire votre nom et votre adresse. Ces billets sont la monnaie courante de toute l'Angleterre ; il y en a de toutes sommes, jusqu'à une livre (24 livres).

« Dans beaucoup de ventes à l'encan, on » vous vendra des ouvrages plaqués pour de » l'argent massif.

» Les juifs qui étalent dans les rues, vous » vendront un objet dix fois sa valeur.

» Les changeurs, presque sans exception, » chercheront tous à vous tromper.

» Les journalistes extorqueront de vous » des sommes considérables pour rendre un

» compte favorable d'un procès, d'un ou-
» vrage, d'une pièce de théâtre.

» Si vous avez une affaire dans quelque
» cour de justice, vous en trouverez toutes
» les avenues assiégées par une foule de gens
» disposés à vous servir, et qui vous met-
» tront à contribution de toutes les ma-
» nières.

» Des charlatans vous assassineront en
» prétendant vous guérir.

» Des apothicaires vous vendront des dro-
» gues falsifiées. »

Je ne pousserai pas plus loin mes extraits; je me bornerai à dire que l'auteur finit par annoncer que deux sociétés très-utiles se sont formées dans Londres pour découvrir et faire punir les filouteries et escroqueries de toute espèce: j'espère que c'est encore une preuve qu'elles sont très-fréquentes dans cette ville.

Un Français qui aurait dit tout ce que je viens d'extraire serait taxé d'exagération, même en France. Tout cela est pourtant tiré d'un livre anglais dont le but est de relever le mérite de tout ce qui se trouve dans la capitale des îles britanniques, et où les objets les plus communs sont souvent loués avec la plus ridicule emphase. Ne pouvant rien ajouter au tableau qu'il a tracé, je livre ce sujet aux réflexions du lecteur.

CHAPITRE XXVII.

La Tour de Londres.

« Voulez-vous entreprendre un voyage de long cours? » me dit un matin M. C***.

« — Je ne tarderai pas à en commencer un. Les quinze jours que je veux passer ici sont sur le point d'expirer, et je partirai bien certainement le seizième. »

« — Ce n'est pas de celui-là que je veux vous parler. Mais il est impossible que vous quittiez cette ville avant d'avoir vu la Bastille anglaise : je viens vous proposer une promenade à la Tour de Londres. Chemin faisant, je vous montrerai quelques monumens que vous ne connaissez pas encore. »

Nous nous mîmes en route : c'était véritablement un voyage; car il y avait deux grandes lieues de la rue où je demeurais à la Tour de Londres.

Au bout d'une heure de marche, comme nous étions sur le point d'arriver devant la prison de *Newgate*, je vis une grande foule arrêtée comme pour un spectacle.

« Savez-vous pourquoi ce rassemblement? » dis-je à mon ami.

« — C'est un homme que l'on va pendre. Tenez, le voilà déjà sur l'échafaud. »

« — Est-ce là une des curiosités dont vous aviez dessein de me régaler, chemin faisant? »

« — Non. Le hasard seul s'en est mêlé. Au surplus, ce spectacle est du petit nombre des choses que l'on peut voir *gratis* dans cette ville. »

« — Grand merci. Je paierais pour ne pas le voir. Prenons une autre rue, s'il vous plaît. »

« — Volontiers. Les exécutions se faisaient autrefois à *Tyburn*; mais à présent elles ont lieu devant la prison de *Newgate*. On y dresse un échafaud qui se trouve de plein-pied avec la fenêtre d'une chambre de la prison. Le condamné passe par cette croisée, accompagné des ministres qui l'exhortent. Le bourreau lui passe la corde au cou, attache l'autre bout à la potence, et le laisse ainsi quelques instans. Tout-à-coup la planche sur laquelle il est placé fait la bascule, et le voilà pendu jusqu'à ce que mort s'en suive. C'est ce que les Anglais appellent *lancer un homme dans l'éternité*. Avant l'exécution, on lui présente un grand verre de

bière et on lui laisse le temps de le boire à son aise. Un condamné, peu curieux d'allonger la cérémonie, refusa un jour cette boisson *comfortable*, et sa grâce arriva comme il venait d'être pendu. De là est venu le proverbe anglais : « Mourir faute d'un verre de bière. »

Cette narration nous avait conduits jusqu'à un carrefour où viennent aboutir les rues du *Prince*, de *Poultry*, de *Cornhill* et du *Lombard*. C'est là que sont situés la Banque, la Bourse et l'Hôtel-de-Ville. M. C*** me fit voir ces trois établissemens. L'extérieur en est passable ; on y trouve au moins quelques ornemens d'architecture ; mais l'intérieur en est très-mal distribué et ne contient que de grands appartemens, tristes, sombres et obscurs.

Enfin nous arrivâmes à la Tour, qui n'est pas une tour, mais une espèce de citadelle flanquée de plusieurs tours, dans laquelle se trouvent différentes rues et des bâtimens de toute espèce.

C'est ici que je pourrais faire à bon marché un bien long chapitre ; de belles descriptions, des dissertations scientifiques ; mais je me suis promis de ne pas endormir volontairement mon lecteur. Je me dispen-

serai donc de rechercher si CÉSAR a fait bâtir la tour qui porte son nom ; si celle qu'on nomme la *Tour blanche*, et qui n'est pas moins enfumée que les autres, a eu pour fondateur GUILLAUME LE CONQUÉRANT : je ne lui dirai pas dans quelle salle HENRI VI a été mis à mort par ordre d'ÉDOUARD IV ; dans quelle autre ont été enfermés tels et tels personnages fameux en Angleterre et peu connus dans tout autre pays ; je me bornerai à lui parler des divers établissemens publics qui y sont contenus et que nous visitâmes.

Les gens qui vont se promener de ville en ville, montrant au public, pour quelque argent, des animaux venant d'un pays étranger, ont soin de garnir leur porte d'un tableau qui en contient la représentation. De même ici la figure d'un lion vous indique la ménagerie. Une sonnette est à la porte ; le gardien, moyennant un shilling et ce que les Anglais appellent *un compliment*, c'est-à-dire une gratification en sus, est toujours prêt à vous ouvrir la porte.

Nous n'eûmes pas besoin de sonner ; la porte, quand nous nous y présentâmes, venait de s'ouvrir pour un homme qui était en conférence avec le gardien.

« *Iesus, mein Gott!* disait-il, *gelt, gelt, und ietz gelt!* »

» Monsieur est Allemand », dis-je à M. C***

Il m'avait entendu. « Oh! *mein herr!* me dit-il, moi parler pien anglais, français; mais c'est le colère que dans cette chienne de pays, pas poufoir rien foir sans argent. »

« — C'est l'usage, monsieur; il faut bien s'y conformer. »

Nous avions payé le tribut, et le gardien nous présenta, l'un après l'autre, tous les hôtes dont le soin lui était confié. Ils ne sont pas en grand nombre, et sont, comme à Paris, renfermés dans des cages étroites où ces pauvres animaux, privés d'air et d'exercice, végètent plutôt qu'ils ne vivent, et n'offrent à l'œil du spectateur que l'ombre de ce qu'ils devraient être. Espérons qu'on verra un jour, dans cette dernière ville, traiter les lions, les tigres et tous leurs compagnons, avec les mêmes égards que l'on a eus pour les ours depuis quelques années: c'est alors qu'elle pourra se vanter d'avoir une ménagerie digne de la capitale de l'Europe.

Nous quittâmes l'endroit où sont enfermés ces animaux destructeurs, pour entrer dans le lieu où l'on conserve de quoi armer la fureur d'un animal plus destructeur encore. On voit bien que je parle de l'arsenal.

« *Wie wiel?* » me dit l'Allemand, en voyant que nous mettions la main à la poche.

« Seulement trois shillings, lui répondis-je, sans compter le *compliment*. »

» *Der teufel!* » s'écria-t-il en présentant son offrande.

Six grandes pièces composent cet établissement. Quatre contiennent un dépôt immense d'armes à l'usage de l'infanterie, de la cavalerie, de la marine et de l'artillerie. Dans les deux autres sont déposées diverses curiosités, d'anciennes armures, des drapeaux et autres trophées de victoires remportées par les Anglais; la hache avec laquelle Anne de Boulen a été décapitée; le portrait de la reine Elisabeth, etc.

Nous passâmes ensuite dans le garde-meuble de la couronne. Chaque porte arrachait au bon Allemand une exclamation dont l'énergie allait toujours en croissant. « *Sacrament!* » dit-il, en donnant son shilling et demi à celle-ci, « mon empereur à Fienne, pas fendre le fue de son couronne! Moi afoir été à Naples, à Paris, à Madrid, afoir tout fu pour rien. Là, quand moi donner quelque chose, être de ponne amitié! »

Il faut pourtant convenir que ce n'est pas faire payer trop cher la vue des bijoux de toute beauté qui y sont conservés,

et que l'on estime deux millions sterlings (48,000,000).

Il nous restait à voir la chapelle ; mais l'Allemand prétendit que la vue d'une chapelle anglaise ne valait pas un shilling et nous quitta. Nous y entrâmes pourtant : je ne tardai pas à reconnaître qu'il avait eu raison ; car elle n'offre pas la moindre chose qui soit digne de remarque.

Ainsi finit ma visite à la Tour, qui me coûta dix shillings (12 fr.), en y comprenant les divers *complimens*.

CHAPITRE XXVIII.

Rencontre imprévue.

L'AVANT-VEILLE de mon départ, j'avais couru toute la matinée pour faire mes adieux aux personnes que je connaissais à Londres ; j'avais fait aussi quelques emplettes, et me sentant fatigué, je résolus de dîner dans le quartier où je me trouvais. C'était malheureusement un des faubourgs de Londres qui ne sont habités que par la populace. Je ne pouvais m'attendre à faire un bon repas : mais la gourmandise n'est pas celui des péchés

capitaux pour lequel je serai inscrit le plus souvent sur le grand livre où sont enregistrées toutes nos fautes; et je prévoyais que l'appétit donnerait aux mets la saveur qui pourrait leur manquer.

J'entrai donc dans une maison où quelques viandes étalées derrière une fenêtre, annonçaient que l'on donnait à manger, et où un écriteau manuscrit collé contre une vitre, promettait une jolie salle à manger au premier étage : j'y montai. La jolie salle à manger était un taudis obscur et assez malpropre; des tables étaient rangées autour de murs jadis blancs, et couvertes de nappes qui paraissaient aussi avoir été blanches autrefois. Les convives qui les garnissaient, me semblèrent appartenir à la dernière classe du peuple, un seul excepté, dont je parlerai tout-à-l'heure.

J'y étais à peine entré, que mon appétit me sembla moins pressant; mais je me crus trop avancé pour reculer. Je m'assis à une table, et je demandai au garçon une pinte d'ale et un beef-steaks. Il se fit répéter cet ordre deux fois; ce qui me prouva qu'il n'était pas dans l'habitude d'entendre commander un dîner de cette importance. En effet, jetant un coup d'œil sur toutes les tables qui m'environnaient, je n'y vis que du fromage, quelquefois un morceau de

viande froide d'assez mauvaise mine, et des pintes de bière à deux pences (ce qu'il est facile de reconnaître; car la forme du vase annonce ordinairement la qualité de la boisson qu'il contient).

Pendant que l'on faisait dans la cuisine les préparatifs extraordinaires que nécessitait le mets que j'avais demandé, un homme assis à la table qui était près de moi, appela le garçon pour lui payer son écot. Le compte n'en fut pas long. Deux pences de pain, deux pences de bière et un pence de fromage composaient tout son mémoire. Il tira d'une petite bourse qui paraissait fort légère, un demi-shilling qui vaut six pences ou douze sous de France, se fit rendre un demi-pence par le garçon, et lui ayant laissé généreusement l'autre demi-pence, il se leva en poussant un profond soupir.

C'était un homme d'environ cinq pieds cinq pouces: ses jambes, véritables fuseaux, étaient couvertes d'une paire de guêtres noires, par les boutonnières de laquelle on pouvait voir, avec un peu d'attention, qu'une paire de bas ne lui avait pas paru un article indispensable pour sa toilette; des culottes de même couleur, dont il était impossible de deviner l'étoffe, tant elle était rapée, couvraient deux cuisses semblables à deux man-

ches de gigot ; un gillet rayé bleu et jaune flottait sur la partie de son corps où l'on aurait vainement cherché l'apparence d'un ventre ; le tout était recouvert d'un habit noir, raccommodé aux deux coudes avec du fil blanc, que l'on avait noirci d'encre pour tâcher d'en déguiser la couleur. Ses joues, rentrant de chaque côté dans sa bouche, semblaient vouloir s'y cacher, et son front était couvert de rides qui paraissaient plutôt l'ouvrage du chagrin que celui du temps. Cependant il portait la tête haute, et ses yeux brillans et spirituels annonçaient une sorte de fierté.

Je le considérais avec d'autant plus d'attention que ses traits ne me semblaient pas inconnus. Le hasard voulut qu'il jetât un regard de mon côté, et s'approchant de moi aussitôt : « Eh ! quoi, me dit-il, vous êtes à Londres, et c'est vous que je trouve dans cet hôtel somptueux ? »

« Oui, lui répondis-je ; mais je vous avoue que je cherche en vain à.... »

« — A me reconnaître ? je le crois sans peine : depuis trois ans que vous ne m'avez vu, je suis bien changé. — Je suis *Croquis*. »

Je le reconnus aussitôt, malgré l'incroyable métamorphose qu'avait subie toute sa personne. M. Croquis était un peintre français,

qui, sans s'être élevé au rang des premiers artistes dont l'école française se fait honneur aujourd'hui, s'était cependant tiré de la classe vulgaire, et avait joui de quelque réputation. Sa conduite avait toujours été régulière; je ne lui connaissais aucun défaut, je ne savais donc à quoi attribuer l'état misérable dans lequel je ne voyais que trop qu'il était tombé. Je l'engageai à s'asseoir près de moi et à partager le mets qu'on venait de me servir.

« J'ai dîné, me dit-il avec un sourire mêlé d'amertume, et je n'ai besoin de rien. »

Je parvins cependant à vaincre ses scrupules; et à la manière dont il officia, je vis qu'il n'avait pas mangé pour se rassasier, mais pour ne pas mourir de faim.

Quand nous sortîmes, je lui témoignai le désir de connaître les causes qui l'avaient réduit à l'état où il se trouvait; comme il savait que mes questions prenaient leur source dans un intérêt véritable, et non dans une vaine curiosité, il me conta sa déplorable histoire, que le lecteur pourra lire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXIX.

Histoire d'un artiste français.

« Vous savez, me dit-il, que le produit de mon pinceau suffisait pour me faire vivre en France. Quelques amis me persuadèrent que si j'allais en Angleterre, j'y gagnerais beaucoup d'argent et ne pourrais manquer d'y faire une fortune brillante en peu de temps. Je me laissai séduire par cette perspective ; je réalisai tout ce que je possédais ; je laissai à ma femme et à ma fille une somme qui pouvait leur suffire pour une couple d'années, et je partis pour Londres avec environ dix mille livres.

» Arrivé dans cette ville, je pris un bel appartement dans un des quartiers à la mode, et vous savez s'ils sont chers : mais on m'avait prévenu qu'on ne faisait rien à Londres quand on y affichait un air de pauvreté. J'avais apporté quelques-uns de mes ouvrages ; je me fis annoncer dans tous les journaux. Beaucoup de curieux vinrent me visiter ; je fus comblé de complimens et d'éloges : mais j'appris que, sous main, les artistes du pays

se liguaient pour répandre contre moi les bruits les plus perfides, et cherchaient à dénigrer le peu de talens que je possédais. Les tableaux que j'avais exposés dans mon salon pour que l'on pût juger ma manière, devinrent l'objet de la critique la plus amère. — Mon dessin n'était pas correct. — Mon coloris était trop brillant, et ne pouvait se soutenir. — Je n'entendais rien à la perspective. — Je manquais tous les effets de lumière. — Les poses de mes figures étaient mauvaises. — Mes draperies n'avaient aucune grâce. — Enfin, la jalousie ne me laissa aucune des qualités dont a besoin le peintre le plus médiocre.

» Je passai ainsi trois mois sans aucune occupation. Enfin, un riche marchand de la Cité vint me proposer de faire son portrait et celui de ses trois enfans, une fille et deux garçons; mais il avait la fantaisie de vouloir que ces portraits se trouvassent dans un tableau d'histoire, et il avait choisi le sacrifice d'Iphigénie; il voulait être Agamemnon, que sa fille fût Iphigénie, que ses deux garçons représentassent Calchas et Achille. Je lui représentai que ce sujet exigerait beaucoup d'accessoires, notamment un assez grand nombre de figures, des prêtres, des soldats; mais il me ferma la bouche, en me disant

qu'il ne tenait pas à l'argent. Nous convînmes qu'il me paierait ce tableau quatre cents guinées.

» Je me mis donc à l'ouvrage ; pour le conduire plus vite à sa fin, je refusai quelques écoliers qui m'offraient de payer mes leçons assez cher. Je travaillai constamment, et au bout de huit mois mon ouvrage était presque terminé, quand un matin le marchand vint à mon atelier avec un de ses confrères, qui prétendit que le portrait de son ami n'était pas ressemblant. J'eus le malheur de dire que ce prétendu défaut de ressemblance venait de ce qu'il n'était pas habitué à lui voir la tête couverte d'un casque. Dès lors je n'eus plus de repos que le casque ne fût effacé ; je fus réduit à coîffer le roi des rois... d'une perruque ronde.

» La fille trouva alors que les draperies d'Iphigénie ne lui dessinaient pas assez la taille ; il fallut affubler la princesse grecque d'un corset bien serré à l'anglaise. La barbe de Calchas dut disparaître pour plaire au fils aîné, et je fus obligé de revêtir Achille de l'uniforme d'un colonel anglais.

» J'aurais cent fois passé l'éponge sur ma toile, de dépit ; mais les quatre cents guinées me retenaient. Enfin lorsque mon ouvrage

était prêt à être livré, j'appris qu'Agamemnon venait de faire banqueroute.

» On me conseilla de demander à une dame à la mode et qui voyait beaucoup de monde, la permission de faire son portrait *gratis*. Exposé dans son salon, il pourrait, me disait-on, attirer l'attention, faire connaître mon talent et me procurer de l'ouvrage. J'obtins cette faveur comme une grâce; je mis tous mes soins à ce portrait : on en fut très-content, et je n'entendis jamais parler ni de cette dame, ni d'aucun de ses amis.

» L'état de mes finances me força à prendre un logement plus modeste : dès-lors je cessai de voir chez moi-même les curieux dont la foule avait jusques là fréquenté mon atelier. Je trouvai cependant à faire quelques portraits dont je fus assez mal payé; mais la saison à laquelle tout le monde quitte Londres arriva pour la seconde fois : je retombai pendant plusieurs mois dans l'inaction.

» Il fallut encore changer de logement; je me trouvais sans un sou, et j'avais quelques dettes à payer. Je vendis mes tableaux pour le prix qu'on voulut bien m'en donner; je m'installai dans un grenier, ayant pour toutes ressources trois guinées dans ma poche, et pour tout mobilier ma palette et mes pinceaux.

» Je cherchai à trouver des écoliers, mais il était trop tard. Le peintre logé sous les tuiles ne pouvait demander, pour ses leçons, le prix qu'aurait pu exiger celui qui habitait un premier étage, dans un des plus beaux squares de Londres ; car on paie ici, non le talent, mais l'apparence. Depuis près d'un an, je n'ai jamais eu plus de trois écoliers ; le peu qu'ils me paient suffit à peine pour me faire vivre....., comme vous avez vu que je vis. Mon seul désir à présent serait de retourner en France, d'où je n'aurais jamais dû m'éloigner. »

« Et quels sont vos projets en y retournant ? » lui dis-je.

« Ma femme est morte, me répondit-il, et je n'ai pas besoin de vous dire combien je l'ai regrettée ; vous savez si je l'aimais ; mais, en vérité, c'est un bonheur pour elle. J'ai un beau-frère....... Non, c'est un ange sous la forme d'un beau-frère ! Sans être riche, il jouit pourtant d'une certaine aisance. Quoique chargé de six enfans, il a recueilli ma fille chez lui, et la traite comme si elle était la sienne. Il paraît qu'il a appris ma déplorable situation, dont je ne lui ai pourtant jamais parlé ; car il m'invite à aller demeurer chez lui ; et pour ne pas alarmer ma délicatesse, il me dit qu'il désire que

j'apprenne le dessin à ses enfans. Mais comment pourrai-je jamais avoir le moyen de faire le voyage de Londres à Amiens, où il demeure? Hier encore, la poste m'apportait une lettre de lui. J'ai été obligé de la refuser parce que le port était de deux shillings et quatre pences, et que je ne les possédais pas. Mais demain je touche un mois d'un de mes écoliers, et je m'empresserai d'aller la réclamer. »

« — Eh! mon Dieu, nous voilà devant le bureau général de la poste; entrons-y, et permettez-moi de vous faire cette légère avance.»

Sans attendre sa réponse, je l'entraînai dans le bureau. On lui remit la lettre sur-le-champ, et je vis une larme briller dans ses yeux.

« Oh! le meilleur des hommes! s'écria-t-il, voyez, voyez! »

C'était une traite à vue de quatre cents francs sur un banquier de Londres, et qui avait doublé le port de la lettre; car le moindre papier joint à une lettre opère ce doublement, et les Anglais ont un tact particulier pour le reconnaître. Je serais tenté de croire qu'ils ouvrent les lettres pour s'en assurer, si l'on pouvait soupçonner un tel abus de confiance dans un pays comme l'Angleterre.

« Je pars, me dit-il. Adieu la Tamise; je ne finirai point par boire de son eau, comme j'en ai été tenté plus d'une fois; car c'est la mort la plus économique: il ne faut acheter ni corde ni pistolet. »

Il voulut aller à l'instant même au bureau des diligences, et y retint sa place pour partir avec moi le surlendemain.

CHAPITRE XXX.

La Comédie latine.

La veille de mon départ j'allai au bureau de l'*alien-office* reprendre mon passe-port français qui y était resté déposé, et remettre en échange celui qui m'avait été délivré. Je n'ennuierai pas le lecteur du récit de quelques formalités fastidieuses que j'eus encore à y essuyer; elles ne pourraient me fournir qu'un chapitre dans le genre de celui qui commence cet ouvrage, et je n'aime ni les redites ni l'uniformité.

Je me rendis ensuite chez M. C***, à qui je devais des remerciemens tout particuliers pour la manière obligeante dont il m'avait accueilli; et, comme la diligence ne partait

le lendemain qu'à midi, je le priai de venir déjeûner avec moi et M. Croquis, à qui j'avais fait la même invitation.

« Volontiers, me dit-il; mais vous arrivez bien à propos. J'allais passer chez vous pour vous enlever. Je vais vous servir aujourd'hui un plat de votre goût, et le dernier jour que vous devez passer à Londres ne sera peut-être pas celui où vous vous serez le moins amusé. »

« — Vous savez que je suis toujours prêt à vous suivre; mais peut-on savoir quelle est la nouvelle rareté dont vous prétendez me régaler aujourd'hui? »

« — Partons, partons; il en est temps. »

Et nous voilà dans la rue, prenant le chemin de l'abbaye de Westminster.

« Vous aimez les surprises, lui dis-je, j'espère pourtant que vous ne m'en ménagez pas une aussi agréable que celle du pendu de l'autre jour? »

« — C'est ma foi bien autre chose! Je vais vous transporter dans le plus beau siècle de Rome, parmi les contemporains de Scipion. »

« — Quelque cabinet de figures de cire? J'ai vu *Curtius* et ses successeurs. »

« — Vous n'y êtes pas. Vous verrez ce que vous n'avez jamais vu; mais je crois bien que ce que vous entendrez ne sera pas tout-

à-fait nouveau pour vous. — Ce n'est pas sans peine que j'ai obtenu deux billets d'entrée. »

« — Combien coûtent-ils ? »

« — Rien. »

« — J'admire la générosité anglaise ! mais cette circonstance ne me donne pas une grande opinion de ce que nous allons voir. »

« — Attendez, pour juger, que vous ayiez vu et entendu. »

Je me résignai et nous arrivâmes dans une grande maison que je reconnus pour le collége de Westminster. On nous fit entrer dans une salle assez spacieuse, au fond de laquelle était construit un petit théâtre assez bien décoré. Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à nous placer ; car la chambrée était complète. Enfin ayant trouvé à nous asseoir : « Je suis au courant, lui dis-je, il s'agit d'une distribution de prix ; spectacle assez mince. »

« — Quelque chose comme cela ; mais vous n'y êtes pas encore. Attendez. »

Je n'attendis pas long-temps ; car la toile se leva aussitôt.

Le théâtre représentait une place publique. Un esclave revêtu du costume grec parut sur la scène, et parla pendant deux ou trois minutes sans que je pusse entendre un seul mot de ce qu'il disait. Un second

esclave vint le joindre, et redoublant d'attention, je crus reconnaître quelques mots latins. « Mais, dis-je tout bas à M. C***, je crois en vérité que c'est une pièce latine que l'on joue. »

« — Sans doute; c'est le *Phormion* de Térence. »

« — Si vous me l'aviez dit, je me serais procuré un Térence, et j'aurais pu suivre les acteurs. »

« — Tout est prévu. En voici un. »

Je cherchai sur-le-champ la pièce qu'on jouait, et, l'ayant sous les yeux, je suivis les acteurs qui, prononçant le latin exactement comme l'anglais, donnaient à la langue harmonieuse de Virgile une âpreté qui la rendait méconnaissable à mes oreilles, et qui me fit penser à l'époque désastreuse où les Barbares, fondant de toutes parts sur l'Empire Romain, renversèrent ce colosse et s'en partagèrent les débris.

Du reste, le jeu des acteurs n'était pas trop mauvais; leurs gestes étaient assez naturels, assez bien adaptés à la situation des personnages qu'ils représentaient; ils mettaient dans leur débit la chaleur et les inflexions de voix convenables. Les rôles de femmes étaient aussi remplis par des jeunes gens; et les costumes étaient ce qu'ils devaient être

« Vous ne m'avez pas trompé, dis-je à M. C*** en sortant : je n'ai pas vu sans intérêt et sans plaisir cette représentation. Je crois pourtant que si TÉRENCE y avait assisté, il aurait été médiocrement flatté d'entendre la manière dont ses vers étaient prononcés, et qu'il aurait appelé les acteurs de véritables barbares. Au surplus, chaque nation moderne a introduit dans le latin la prononciation de sa propre langue; peut-être aucune n'a-t-elle la véritable. — Et ce spectacle a-t-il lieu souvent? »

» — Une fois par an, à pareille époque. C'est un usage établi depuis un temps immémorial au collége de Westminster, de faire jouer une comédie de TERENCE par ses élèves, vers le quinze du mois de décembre. »

« — J'en suis fâché, mais c'est encore un usage que je ne puis approuver. Il n'est propre qu'à inspirer aux jeunes gens le goût dangereux du théâtre et à nous fournir quelques mauvais histrions, au lieu de nous former des citoyens utiles.

« — Mais cet usage a eu lieu aussi en France. »

« — Il n'en valait pas mieux pour cela. Il était même encore moins pardonnable qu'ici. Au moins les écoliers de Westminster gravent dans leur mémoire de bon latin ; et dans

les colléges de France ils n'apprenaient que les vers barbares du père Caussin qu'on ne lit plus, et de beaucoup d'autres dont on connaît à peine le nom. Cet abus a été réformé par l'ancienne université de Paris; ce corps respectable et non remplacé, dont les ressorts parfaitement tendus faisaient mouvoir, sans effort et presque sans frais, tous les fils qui doivent attacher les différentes branches de l'instruction. Mais il n'en sortait pas une foule de chimistes et de mathématiciens; et dans ce siècle d'analyse et de calcul, il faut bien que ces deux sciences jouissent de la prééminence qui leur est due. »

« — Les partisans des représentations théâtrales dans les colléges vous diront que les jeunes gens y acquièrent de la grâce, de l'aisance.... »

« — Sans doute, à peu près comme on apprend l'astronomie en lisant des almanachs, l'architecture en bâtissant des châteaux de carte, et les lois de l'équilibre et du mouvement en jouant au bilboquet.

CHAPITRE XXXI.

Le Suicide.

Un spectacle d'un tout autre genre devait encore marquer la dernière journée de mon séjour à Londres.

Le troisième étage de la maison dont j'occupais le premier, était habité par un artisan, un mécanicien employé dans une manufacture où il gagnait suffisamment pour pourvoir à tous ses besoins. Il sortait tous les jours régulièrement à huit heures du matin pour aller à son ouvrage; et ce matin, dix heures avaient sonné avant qu'il parût. Notre hôtesse craignant qu'il ne fût malade, alla frapper à sa porte. Point de réponse. Cela l'inquiéta. Elle alla avertir un officier de police : on fit l'ouverture de sa chambre, et on l'y trouva étendu par terre, mort depuis plusieurs heures, baigné dans son sang, et ayant à côté de lui un rasoir dont il s'était servi pour se couper le cou. Sur une table était un papier où il avait écrit ces mots : « Qu'on n'accuse personne de ma mort. Je » suis las de vivre. Qu'est-ce que la vie?

» Travailler et se reposer, manger et dor-
» mir. Cette uniformité m'ennuie : je veux
» voir du nouveau. »

Toutes les fois que quelqu'un termine ses jours par une mort violente ou subite, soit volontaire, soit accidentelle, un juge convoque douze personnes prises parmi les parens, les amis et les voisins du défunt, et les douze personnes forment une espèce de jury qui prononce sur la cause de sa mort.

Cette information allait se faire lorsque je rentrai chez moi, et je demandai la permission d'y assister ; elle me fut accordée. La séance n'était pas encore ouverte ; je pris la liberté d'adresser la parole au juge.

« — Vous devez avoir beaucoup d'occupation, monsieur ; car les suicides sont, dit-on, très-fréquens à Londres. »

« — Erreur, monsieur, préjugé ! Il n'y en a eu que trente-cinq dans toute l'année 1814, et le nombre en est quelquefois encore moindre. »

Tous les témoins étant alors réunis, il commença à les interroger.

« — Est-ce la misère, le besoin, qui a porté le défunt à cet acte de désespoir ? »

« — Non, monsieur ; on a trouvé chez lui trente livres (720 livres) qui étaient le fruit de ses économies. »

« — Il était donc fou ! — Avait-il des chagrins? »

« — Aucun, il gagnait de quoi vivre, était bien vu de tout le monde, et n'a pas eu une seule querelle dans toute sa vie. »

« — Démence manifeste ! — Vivait-il bien avec ses parens? »

« — Il n'avait qu'une sœur; elle est pauvre, et il lui a, bien des fois, donné des secours. »

« — Folie véritable ! — Avait-il quelquefois manifesté l'intention de se tuer? »

« Jamais. Il est bien vrai qu'il disait souvent que la vie l'ennuyait, et qu'il ne savait pas comment on pouvait la supporter : il ne prenait plaisir à rien. Enfin, depuis un an, on ne l'a vu ivre qu'une seule fois. »

« — Tête dérangée ! — Était-il sujet à quelque maladie? »

« — Jamais il n'a été malade; mais il se plaignait souvent de maux de tête. »

« — C'est cela : transport au cerveau ! — Se rasait-il lui-même? »

« — Oui, Monsieur, dit un coutelier qui était son voisin; il n'y a que deux jours qu'il m'a fait repasser le rasoir dont il s'est servi. »

« — Vous voyez bien qu'il n'y a pas de préméditation; il n'a pas été acheter un instrument dans le dessein de s'ôter la vie; il

s'est servi de celui que le hasard a fait tomber sous sa main dans un moment de délire. — Allons, ce n'est pas là un suicide. Êtes-vous tous de cet avis? »

« —Oui, Monsieur. —Oui. — Oui. —Oui. »

Et le résultat de l'information fut : «*Mort violente occasionnée par un accès de folie.* »

« Comment! dis-je à mon hôtesse, lorsque je me trouvai seul avec elle, ce n'est pas là un suicide? L'écrit que cet homme a laissé; la précaution qu'il avait prise de faire repasser son rasoir afin de ne pas manquer son coup, ne prouvent pas évidemment qu'il avait bien l'intention de se tuer, et que ce n'est pas un trait de folie? »

« Monsieur, me dit-elle, les lois anglaises sont si sévères contre les suicides, que l'on évite, autant qu'on le peut, d'en faire l'application. Sur trente suicides, il y en a à peine un qui soit déclaré tel. Il y a quelque temps, un homme de considération s'était coupé le cou, comme ce pauvre malheureux; il paraissait impossible de se dispenser de déclarer qu'il y eût suicide. Que fit-on? On chargea des chirurgiens de faire la dissection de sa tête; et ils trouvèrent des preuves de folie dans la conformation de son cerveau. »

« Je ne m'étonne plus, pensai-je, du petit nombre de suicides que l'on trouve à Lon-

dres! » — « Mais, dis-je à mon hôtesse, quelles sont donc les lois qui existent ici contre les suicides? »

« — Ils sont traînés sur une claie, privés de la sépulture chrétienne, et tous leurs biens sont confisqués. »

« — A merveille! Ainsi, ce sont les enfans qui se trouvent punis de la faute de leur père! c'est on ne peut mieux raisonné. »

« — Mais, Monsieur, l'amour bien naturel d'un père pour ses enfans doit l'empêcher de commettre une telle action; et voilà le motif de cette loi. »

« — Mais si cette réflexion ne l'arrête pas, les malheureux enfans en sont-ils moins victimes? C'est une loi barbare. »

On avait mieux calculé l'effet des lois sur l'esprit humain, dans cette ancienne ville de la Grèce, où toutes les jeunes filles de quinze à vingt ans se trouvèrent tout-à-coup saisies d'une sorte de fureur qui les portait à attenter à leurs jours : les magistrats rendirent un décret portant que toutes celles qui mourraient de cette manière, seraient exposées nues à leur porte; la crainte de ce déshonneur opéra leur guérison, et pas une ne voulut s'y exposer.

CHAPITRE XXXII.

Je pars.

Dès neuf heures du matin, M. Croquis était chez moi. Ses yeux rayonnaient de plaisir; la satisfaction qu'il avait éprouvée depuis vingt-quatre heures, semblait déjà avoir effacé quelques-unes des rides de son front, et rendu à ses joues un peu d'élasticité. Sa toilette était la même, si ce n'est qu'une redingotte, à peu près neuve, couvrait son vieux habit, et que je m'aperçus, à la grosseur de ses jambes, qu'il avait sous ses guêtres une bonne paire de bas de laine : je compris qu'il avait fait ces deux emplettes la veille avec partie des quatre cents francs qu'il avait reçus si à-propos.

« Et où sont vos paquets? » lui dis-je.

« Ah! me dit-il en souriant, je suis comme le philosophe grec : *Omnia mecum porto*, et je puis dire, avec *don Japhet d'Arménie*:

« J'ai tout dans un chausson au fond de ma pochette. »

M. C*** arriva, et nous commençâmes à déjeûner.

« Allons ! dis-je à M. Croquis en lui présentant une tasse de thé, buvons le vin de l'étrier. »

» Joli vin! dit-il : qu'il me tarde d'être à *Calais*, pour pouvoir chanter :

« Triste *boisson*, j'abjure ton empire ! »

Je ne veux voir de ma vie ni thé ni bière ! »

« — Que je suis fâché de vous voir partir en ce moment! dit M. C***; vous quittez Londres precisément à l'instant où il va briller de tout son éclat. Dans quinze jours on va commencer à revenir de la campagne. »

« On en est revenu à Paris, dit Croquis. »

« — La promenade de *Hyde-Park* et de *Kensington* va être bien plus belle, bien plus fréquentée que vous ne l'avez vue dimanche dernier. »

« Vous aurez celle du boulevard des Italiens et des Tuileries, dit Croquis. »

« — Vous auriez vu une exhibition des ouvrages des peintres anglais vivans, qui a lieu tous les ans en février. »

« Vous verrez à Paris, dit Croquis, les ouvrages des *David*, des *Regnault*, des *Guérin*, des *Girodet*; ceux-là en valent bien

d'autres. Que Londres nous cite de pareils noms ! »

« — Vous auriez été à notre Opéra, qui va s'ouvrir dans peu de jours ; vous auriez admiré nos danseuses... »

« Sans y trouver, dit Croquis, une *Gardel*, une *Bigottini*, une *Clotilde*, une *Gosselin*. »

« Nous allons avoir des concerts, des bals masqués ! »

« Comme si vous deviez en manquer à Paris ! dit Croquis ; c'est le pain quotidien. »

« — Le jour des Rois, vous auriez vu les boutiques de nos confiseurs-pâtissiers illuminées, garnies d'une variété inépuisable de gâteaux et de friandises de toute forme et de toute couleur ! »

« Et la rue des Lombards ? dit Croquis ; et le Palais-Royal ? ne les verrez-vous pas le premier janvier ? »

« Le vingt-trois janvier, vous auriez vu la procession des juges qui, après avoir déjeûné chez le lord chancelier, vont ouvrir leurs séances à Westminster. »

« Vous avez vu la messe rouge ? dit Croquis ; c'est ma foi bien autre chose ! »

« — Que de choses vous n'avez pas eu le temps de voir ! Vous n'avez pas été à un de nos petits spectacles ! »

« Vous verrez, dit Croquis, nos mélodrames au boulevard, avant qu'ils attirent la foule aux grands théâtres de Londres. »

« — Vous n'avez pas vu le fameux hôpital fondé pour les marins à *Greenwich*... »

« Contentez-vous des Invalides», dit Croquis. »

« — Le superbe observatoire qui y est construit, et dans lequel se trouve la plus belle chambre obscure qui existe dans l'univers. »

« Si obscure, dit Croquis, qu'on ne peut la voir; il faut un ordre exprès de l'astronome en chef, et il faut, comme l'on dit, la croix et la bannière pour l'obtenir. Allez revoir l'observatoire de Paris, et la chambre obscure de Le Rebours sur le Pont-Neuf. »

« — Vous n'avez pas vu nos courses de chevaux, nos combats de coqs, nos chasses au renard; vous n'avez pas visité une de nos belles maisons de campagne; vous n'avez pas vu le quart des monumens que renferme cette ville. »

« Vous avez passé trente ans à Paris, dit Croquis; donnez-vous la peine d'y voir tout ce que vous n'y connaissez pas encore, vous y trouverez plus d'objets dignes d'attention

que dans tout ce que vous avez vu et ce que vous n'avez pas vu à Londres. »

« — Combien d'usages particuliers, de coutumes différentes des nôtres, de traits de mœurs piquans que vous n'avez pas eu le temps d'observer ! »

« Je reviendrai, lui dis-je; je reviendrai bien certainement : ce dernier article pique ma curiosité plus que tout le reste. »

« Regardez donc à votre montre, me dit Croquis avec un air d'inquiétude; je tremble que la voiture ne parte sans nous. Quel désagrément si nous perdions les arrhes que nous avons payées, et que nous fussions obligés de rester ici encore un jour, peut-être deux ! »

Je vis qu'il était effectivement temps de partir : nous nous mîmes dans un fiacre, et nous nous rendîmes à la diligence, qui était prête à se mettre en marche.

Croquis s'élança dans la voiture avec la même ardeur qu'avait montrée autrefois un jeune homme pour monter dans la nacelle qui, du jardin des Tuileries, devait transporter dans les airs le premier navigateur aérien.

Je fis mes adieux à M. C***, et lui renouvelai les remerciemens que je lui devais. Le conducteur de la diligence fit retentir une

espèce de trompette dont il nous fit entendre l'harmonie tant que nous fûmes dans Londres; car cette trompette est le pendant du fouet que font claquer nos postillons. Enfin, la voiture s'ébranle, nous sommes en route, et ainsi se termine ma première quinzaine à Londres.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.